ᵉ ANNÉE Nº 157 1ᵉ OCTOBRE 1926

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6ᵉ) — Tél. : Fleurus 12-27
Le Numéro : France et Belgique : 5 fr. — Etranger : $ 0.20

IBRAIRIE  GALLIMARD

5, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

DU C. SEINE 35.806

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous raissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

MARGOT ASQUITH. Autobiographie. Prix .. .. 24 fr.
RODOLPHE BRINGER. Un joli jeune homme.. .. .. 10 fr.
Général BOGDANOVITCH. Journal. 20 fr.
CANTRU et BELLET. La propriété commerciale .. .. 15 fr.
JOSEPH CONRAD. Nostromo. . 25.20
LÉON DAUDET. (Collection les Contemporains) . . .. 15 fr.
GUSTAVE DROZ. Autour d'une source. Prix. .. .. 10 fr.
DUBECH et D'ESPEZEL. Histoire de Paris .. .. 30 fr.
TRITEL et CHARPIAT. A marée basse. Prix 9.80
JEAN DE GRANVILLERS. La belle endormeuse .. .. 10 fr.
J. GUYON CESTRON. Le feu intérieur. Prix. .. .. 10 fr.
M. HULLE. Le Cheik. .. .. 3 fr.
HEITZ. Images détachées de l'oubli. Prix. .. .. 10 fr.
J. DE LA BRÊTE. Les Reflets .. 12 fr.
15. LEGENDRE. Civilisation chinoise moderne .. .. 20 fr.
16. MONTEILHET et MÉTADIER. Pour devenir exportateur .. .. .. 20 fr.
17. J. PSICHARI. Le crime de Lazarina. Prix. .. .. 10 fr.
18. MARTHE PULIÉ et M. DE SAUSSURE. La Croisière de la Perlette. . 15 fr.
19. PERRY BELMONT. Histoire d'une loi (loi sur la publicité des fonds électoraux). . .. . 24 fr.
20. LOUIS PASTOR. Histoire des Papes. Tomes VIII et IX. . .. .. 40 fr.
21. PÉLADAN. Modestie et Vanité. 12 fr.
22. ROSNY AINÉ. La femme disparue. 10 fr.
23. ROSNY JEUNE. La Désirée .. 10 fr.
24. REYNAUD. Souvenirs de police. 12 fr.
25. SCHNEIDER et POINSOT. Sémiramis, reine de Babylone. . .. .. 7 fr.
26. PIERRE VILLETARD. L'Ile sans lendemain .. .. 10 fr.
27. A. DE WOLFE HOVE. Vie et correspondance de Barrett Wendel. 60 fr.

BEAUX-ARTS

PIERRE GUSMAN. Venise.. .. 18 fr.
HANS HAUG. Le Musée des Beaux-Arts de Strasbourg.. .. .. 5 fr.
30. RENÉ SCHNEIDER. L'Art français au XVIIIe siècle . .. . 20 fr.
31. JULIEN TIERSOT. Smenata (Musiciens célèbres).. .. .. 9 fr.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

E. BERNARD. Sur Paul Cézanne. 75 fr.
MAURICE JOYANT. Henri de Toulouse-Lautrec. .. .. 200 fr.
GILBERT MAUGE. Nombre (poèmes) sur Lafuma .. .. 30 fr.
35. Vicomte DE REISET. Joséphine de Savoie, Comtesse de Provence. Sur Arches .. .. 100 fr.
36. WALDEMAR GEORGE. Picasso. 125 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

nrf **NOUVEAUTÉS**

COLLECTION " VIES DES HOMMES ILLUSTRES "

N° 3

LA VIE DE LAZARE HOCHE

par GEORGES GIRARD

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **10.50** (+20 %)

EXTRAITS DE PRESSE

Rarement livre me procura autant de pleine allégresse que celui de M. GEORGES GIRARD : *LA VIE DE LAZARE HOCHE.* Certes, l'auteur des *Vainqueurs* était digne de fixer l'effigie du libérateur de l'Alsace. Je n'osais espérer une médaille d'un métal si pur, d'une frappe aussi ferme, d'un exergue aussi vigoureux.

Ce livre rapide, claironnant, fougueux, brûle les étapes, comme Hoche brûla celles de sa carrière sans exemple... Aux nuages de poudre, Georges Girard a mêlé la fumée de l'encens. Son hommage à Lazare Hoche a la netteté d'un ordre du jour, le brillant d'une armure, la pureté d'une stèle commémorative. Un talent d'une pareille sobriété et d'une telle sûreté de grandeur a créé une œuvre de passion, une œuvre d'amour. GEORGES BERGNER, *L'Alsace Française*, 21-8-6.

Comme M. GEORGES GIRARD sait dominer le document et créer vraiment les épisodes devant nous ! Une puissante et alerte familiarité, issue du sujet, donne à ce récit une saveur spéciale. Et quand la lecture en est terminée, nous nous sentons ennoblis et enrichis par la sympathie que M. Girard a su nous inspirer pour son jeune et miraculeux héros. GEORGES RENCY, *Indépendance Belge*, 22-8-6.

M. GEORGES GIRARD campe aujourd'hui dans un livre étonnant de vie dont l'allure romancée ne donne pas le change sur la documentation historique la plus précise, la pure et énergique silhouette de Lazare Hoche, général des armées de la République à vingt-quatre ans. Une œuvre d'une écriture nette, étincelante et qu'on dirait découpée pour un film. LE COUPE-PAPIER, *Le Matin*, 15-8-6.

M. GEORGES GIRARD illustre l'existence courte et glorieuse de Lazare Hoche d'une suite d'estampes — lignes simples et vigoureusement appuyées, couleurs éclatantes... Avec des couplets de chansons, qu'on ne peut lire sans que l'air vous remonte en tête, c'est gai, remuant, sonore... C'est un livre émouvant.
R. KEMP, *La Liberté*, 13-8-6.

Il n'y a pas de vie plus noble et plus attachante que celle de Lazare Hoche. Son histoire telle que M. GEORGES GIRARD nous l'a contée dans *LA VIE DE LAZARE HOCHE*, est plus attachante qu'un roman. Il faut la lire, la faire lire autour de soi, aux hommes et aux enfants qui seront demain des hommes.
J. TALLENDEAU, *Le Populaire de Nantes*, 13-8-6.

LA VIE DE LAZARE HOCHE, de GEORGES GIRARD, l'auteur des inoubliables *Vainqueurs*, est un livre cordial et sympathique. Les livres ont un visage. Celui-ci arbore, sous un visage martial, un bon et fier sourire... Fameux livre, enlevé sans effort visible, à la pointe de la plume, et comme traversé d'un souffle aisé, d'une respiration forte, qui serait la respiration même de l'héroïsme... Le style, chez Georges Girard, est le mouvement même de la pensée.
ANDRÉ BILLY. *L'Œuvre*, 24-8-6.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

ELLE

ANÇAISE

DE CRITIQUE — 13e Année
QUES RIVIÈRE
eur en chef : JEAN PAULHAN
IAQUE MOIS

au public lettré, par le souci constant d'éclairer
acte information critique de ses chroniques,
E FRANÇAISE
téraire contemporain.

UE FRANÇAISE

HÉRODIADE

(Fragment inédit), par STÉPHANE MALLARMÉ

*

STÉPHANE MALLARMÉ PAR SA FILLE

**

LA CATASTROPHE D'IGITUR

par PAUL CLAUDEL

***

LE TEMPS RETROUVÉ

par MARCEL PROUST

RIBOUILLE OU LES GANTS BLANCS

ROMAN, par MAX JACOB

ALLEN

par VALERY LARBAUD

RTANTE

ent consulter le prospectus rose encarté
galement dans ce prospectus les bulletins
étacher.

nrf PUBLICATIONS 1er JUILLET-30 SEPTEMBRE 1926

COLLECTION « UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT »

Editions originales ou réimpressions d'ouvrages épuisés ornées d'un portrait inédit par les meilleurs artistes

(volumes in-16 jésus, sur papier vélin simili cuve des papeteries Navarre)

MARCELLE AUCLAIR. **CHANGER D'ÉTOILE.** Edition originale, avec un portrait de l'auteur par MARIE LAURENCIN gravé sur bois par GEORGES AUBERT, tirée à 718 ex. num. **15** fr.
16 exemplaires sur Japon .. .. **80** fr.

ANDRÉ BEUCLER. **JACQUOT ET L'ONCLE DE MARSEILLE.** Edition originale, avec un portrait de l'auteur par JEAN COCTEAU gravé sur bois par GEORGES AUBERT, tirée à 1118 exemplaires numérotés. .. .. **15** fr.
16 exemplaires sur Japon .. .. *souscrits.*

JACQUES MASSOULIER. **ÉPISODES NORMANDS.** Edition originale avec un portrait de l'auteur par MOORE gravé sur bois par GEORGES AUBERT, tirée à 718 ex. num. .. **15** fr.
16 exemplaires sur Japon .. .. **80** fr.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

VALERY LARBAUD. **ENFANTINES.** Quatre volumes in-16 jésus, chacun d'eux illustré de deux hors-textes, deux en-têtes et deux culs-de-lampe, dessinés et gravés à l'eau-forte, respectivement pour chacun des quatre volumes par Mesdames HERMINE DAVID, HALICKA, GERMAINE LABAYE et JEANNE ROSOY. Chacun de ces volumes sous couverture décorée et ornée d'une lithographie originale de Madame YVONNE PRÉVEREAUD DE SONNEVILLE, et réunis sous emboîtage spécial. 321 exemplaires sur Hollande numérotés de 1 à 321, dont 20 hors commerce, numérotés de 301 à 321.. .. .. **500** fr.
20 exemplaires sur Japon Impérial, marqués de a à t, et accompagnés d'une suite sur vieux Japon teinté .. .. **800** fr. (*épuisé*)
10 exemplaires sur vieux Japon teinté, marqués de F à O, accompagnés d'une double suite de gravures, en noir, l'une sur Chine, l'autre sur Japon impérial .. **1000** fr. (*épuisé*)
5 exemplaires sur Chine, marqués de B à E, le 5e au nom de l'auteur, accompagnés d'une triple suite : 1er et 2e état sur Japon impérial, en noir, un état définitif sur Chine, en bleu .. .. **1200** fr. (*épuisé*)
1 exemplaire sur Chine marqué A accompagné en outre des trois seules suites d'épreuves de l'état définitif tirées en noir sur papier bleu, sur papier rose et sur papier blanc, ces dernières rehaussées d'un coloriage original à l'aquarelle, des épreuves uniques de trois gravures ne figurant pas dans l'ouvrage, d'une suite unique sur Chine des lithographies décorant les cartonnages et enfin d'une suite unique de toutes les planches rayées.. *souscrit*

TIRAGES RESTREINTS

PAUL VALÉRY : **CAHIER B 1910,** 662 exemplaires sur Rives, dont 62 hors commerce, numérotés de XVIII à LXXIX, et 600 numérotés de 110 à 710. .. .. *souscrits*
75 exemplaires sur Hollande Van Gelder, dont 10 hors commerce, numérotés de VIII à XVII et 65 numérotés de 36 à 110 .. .. *souscrits*
30 exemplaires sur Japon impérial, dont 5 hors commerce numérotés de III à VII et 25 numérotés de 11 à 35 .. .. *souscrits*
12 exemplaires sur Chine, dont 2 hors commerce numérotés I et II, et 10 numérotés de 1 à 10 .. .. *souscrits*

SAINT-JOHN PERSE : **ÉLOGES.** 550 exemplaires sur vergé baroque, dont 50 hors commerce numérotés de 501 à 550 et 500 numérotés de 1 à 500 .. .. *souscrits*
63 exemplaires sur vergé pur fil, dont 13 hors commerce marqués de a à m et 50 numérotés de I à L .. .. *souscrits*
15 exemplaires sur Whatman, marqués de A à O .. .. *souscrits*

SAINT-JOHN PERSE : **ANABASE.** 165 exemplaires sur Hollande, dont 15 hors commerce numérotés de 151 à 165 et 150 numérotés de 1 à 150.. .. .. **110** fr.
11 exemplaires sur Japon impérial, dont 1 exemplaire hors commerce marqué K et 10 marqués de A à J .. .. *souscrits*

LOUIS ARAGON : **LE MOUVEMENT PERPÉTUEL.** 170 exemplaires sur vergé d'Arches, dont 20 hors commerce marqués de A à T et 150 numérotés de 1 à 150 .. .. **90** fr.
10 exemplaires sur Hollande, numérotés de VI à XV .. .. *souscrits*
6 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de I à V, le 6e au nom de l'auteur.. *souscrits*

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

ANDRÉ MAUROIS

BERNARD QUESNAY

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. .. **10.50** (+20 %)

EXTRAITS DE PRESSE *(suite)*

Il y a là comme la réintroduction dans notre littérature romanesque d'un élément dramatique puissant qu'on avait généralement tendance depuis quelques années à reléguer à un plan inférieur, parfois même à négliger complètement... *BERNARD QUESNAY* est un roman d'une composition très stricte et très souple à la fois. Il réjouira le cœur de M. Paul Souday qui regrettait l'autre jour que nos jeunes romanciers ne se donnassent plus la peine de composer.
FRÉDÉRIC LEFÈVRE, *Nouvelles Littéraires*, 24-4-6.

Le livre d'ANDRÉ MAUROIS, lumineux et solide, me fait penser à un diamant qui n'aurait pas une très grande dimension, mais dont la taille serait savante, dont la blancheur serait impeccable, et qu'on estimerait comme une pièce digne de l'admiration des connaisseurs.
PAUL REBOUX, *Chantecler*, 8-3-6.

Ce n'est pas l'abondance verbale, ou le lyrisme, ou l'émotion qui est le propre du talent d'ANDRÉ MAUROIS, mais l'observation précise, la pensée, l'impassible enchaînement des faits. *Impartial Français*, 11-5-6.

BERNARD QUESNAY n'est pas seulement un excellent roman... il n'est pas loin, en vérité, et dans sa sécheresse voulue qui fait penser à Mérimée, de la perfection ; perfection toute classique, il va sans dire ; perfection devant laquelle il sied de s'incliner sans arrière-pensée... *BERNARD QUESNAY* est un livre d'une qualité rare. GEORGES PETIT, *Revue Nouvelle*, 15-6-6.

Une des qualités maîtresses de M. ANDRÉ MAUROIS, c'est son don de conteur... Dès les premières lignes, l'auteur nous captive. Un charme continu enveloppe cette intrigue... M. Maurois a des inventions continuellement séduisantes, des trouvailles pour nous intéresser à ses personnages, et l'attrait de son style, que l'on connaît. *BERNARD QUESNAY* est un des romans les plus attrayants de l'année. *Revue de France*, 15-6-6.

BERNARD QUESNAY est un roman remarquable. Pour ses débuts dans ce genre, M. ANDRÉ MAUROIS fait preuve d'une singulière maîtrise. Quelle finesse de touche, et sous l'apparente légèreté, que d'observations profondes... Partout triomphe, en notations spirituelles ou pathétiques, en esquisses prises sur le vif, en croquis pleins d'humour, l'art d'un délicieux conteur. Le style de M. MAUROIS a cette grâce classique qui suffirait à assurer un long destin à son ouvrage. Il a l'aisance, la pureté, la réserve des maîtres. Et en un temps où sous prétexte d'originalité ou d'analyse, on cultive le terme impropre, il est bien agréable de voir un auteur revenir au doux parler de Racine et d'Anatole France. La forme élégante et irrésistiblement travaillée de *BERNARD QUESNAY* suffirait à le signaler à l'attention publique comme un événement littéraire. JEAN LE MEUR, *Radical*, 21-5-6.

BERNARD QUESNAY nous transporte bien loin de ces historiettes qui pullulent aujourd'hui... Tel est le délicat problème que le romancier doit résoudre et que MAUROIS a résolu : rêver et faire rêver une vie possible, c'est-à-dire une vie moins réelle qu'un souvenir, mais infiniment plus réelle qu'un simple rêve. RAMON FERNANDEZ, *Paris-Soir*, 8-8-6.

Dans *BERNARD QUESNAY*, ANDRÉ MAUROIS nous force à réfléchir au milieu des sourires qu'il provoque. *Bernard Quesnay* c'est le livre de notre époque. Heureux, le romancier qui a su écrire *Bernard Quesnay*. HENRIETTE CHARASSON, *Femme de France*, 4-7-6.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **NOUVEAUTÉS**

ANDRÉ SALMON

CRÉANCES

1905-1910

Un vol. in-16 double-couronne .. .. **12** fr. (+20 %)

EXTRAITS DE PRESSE

Vers charmants qu'on aura joie à relire et qui rétablissent à sa vraie place un écrivain qui est avant tout un poète. De ces premiers poèmes à *Prikaz*, il y a loin comme il y a loin de 1920 à 1923. Mais la part d'ANDRÉ SALMON dans le développement du lyrisme poétique moderne se mesure justement à cette évolution.

Pierre Lœwel, *L'Avenir*, 14-7-6.

En lisant ces vers, pleins d'une fantaisie magistrale, on reconnaît les dons apportés par ANDRE SALMON à la poésie et aux lettres. Si le monde des images est à présent un monde où tout circule, si la syntaxe s'est enfin libérée du corset, on le doit, il n'en faut pas douter, aux efforts de défricheurs tels qu'André Salmon.

Pierre Audiat, *Revue de France*, 15-8-6.

... Le bouquet est joli, mais voici qu'il se défait et qu'il n'en reste que quelques tiges entre nos mains. On dirait que sans cesse le poète se cherche et, s'étant trouvé, se quitte pour d'autres soi-même... Ce premier tome mérite de retenir l'attention. Plusieurs poèmes sont riches de strophes charmantes, où une sorte de flânerie ironique fait contraste avec une cruauté de trait sourdement incisive.

Emmanuel Buenzod, *Revue de Genève*, Août 1926.

... La Muse reçoit son dû, et, à mon avis, au delà des meilleures espérances. M. SALMON, dès les débuts, se montra décisif et très original poète... il serait inconcevable de ne reconnaître chez lui le don prodigieux, impeccable, du rythme, d'un rythme entraînant, incessant, varié à l'infini sans jamais défaillir, et cette étourdissante sûreté d'une fantaisie inépuisable, alimentée à toutes les sources vivantes... Un élan lyrique d'enthousiasme contenu et fervent, une force étrange d'amour amer et nostalgique, une faculté imaginative prodigieuse où M. Salmon mêle à son gré les évocations réelles et les visions de sa fièvre ou de son rêve... Un grand poète...

André Fontainas, *Mercure de France*, 1-9-6.

Naissance fraîche et spontanée d'un art qui deviendra l'expression toujours plus sensible d'un des tempéraments les plus originaux de notre temps... Une terre nouvelle... André Gaillard, *Cahiers du Sud*, 1-7-6.

Ses chants empreints le plus souvent de mélancolie enchanteront les êtres sensibles à la beauté d'une image, à la richesse d'une rime, à la noblesse d'une idée...

Robert Delamare, *La Dépêche de Rouen*, 16-7-6.

Les images sont riches, neuves, colorées. Rythme des harmonies douces, mais sans mollesse, c'est toute une belle époque littéraire qu'évoquent ces poèmes...

Raymond Cogniat, *Chantecler*, 26-6-6.

Essence de poésie à la fois lyrique, ironique, bouillonnante, riche d'images neuves, de rapports nouveaux... M. ANDRÉ SALMON ajoute à cela cette retenue dans l'expression des sentiments, cette " aristocratie " dans la forme et le ton qui font son originalité profonde et donnent à ses vers une musique qui nous le fait reconnaître et aimer. Les Treize, *L'Intransigeant*, 23-7-6.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

LES YEUX DE DIX-HUIT ANS [1]

Quand je te remettrai ceci, tu voudras bien le lire et me le rapporter au bout de vingt minutes. Bien que tu sois, je ne dis pas le plus ponctuel mais le plus circonspect des secrétaires, je devine qu'on t'a pressé de questions. Rien ne te poserait, aux yeux de certains, comme de leur permettre un coup d'œil dans une copie de ces pages. Quelle gratitude ne t'auraient-ils pas si tu leur fournissais la preuve de mon dérangement d'esprit ! Et comme tu n'es pas tout à fait rassuré toi-même, qui sait les garanties que tu pourrais chercher aux dépens de mes confidences ? Ceci n'est pas une pointe. Ce qui me plaît en toi, c'est un regard net et une façon bien froide, bien dure, de définir les choses. Nous aimons l'un et l'autre vérifier sous nos doigts la forme et la solidité des objets. C'est ce que ma femme appelle ma grossièreté, et mes collègues mon cynisme. Je me rappelle un jour, où sur ce ton qu'ils ne goûtent pas, je m'amusais à te décrire par quels discrets chemins, tout en m'étant le plus dévoué du monde, tu saurais prendre le large, si quelque autre patron te faisait luire de meilleures chances. Tu protestais : « Vous n'êtes pas un homme que l'on quitte, tant qu'on n'a pas le désir de se suicider ! » Et comme tu tiens tendrement à ta vie (ceci non plus n'est pas un reproche ; peut-être tenions-nous autant à la nôtre, mais nous ne le savions pas) je crois que tu parlais du fond du cœur. Je serais curieux de t'entendre aujourd'hui répéter

cette phrase. Il y aurait, dans l'intonation, une nuance bien subtile et bien amusante. L'inexplicable aberration qui m'a fait ruiner mes propres espoirs vient de porter à ta confiance un assez rude coup. Tu ne l'as pas trop laissé voir. J'accorde même que tu t'es remarquablement tenu. Tu n'avais pas à cacher ta première stupéfaction ; elle était naturelle. Tu l'as trahie par des questions naïves, auxquelles j'ai coupé court. Je m'attendais à te voir insister. Si tu t'en es abstenu, c'est, je suppose, en raison des avantages personnels que mes projets impliquaient pour toi et qui s'en allaient en fumée. Il t'aura déplu d'en paraître mortifié ; c'est du moins l'explication que je me suis fournie et dont, exacte ou non, je te laisse le bénéfice. Tu as bien, par la suite, poussé de-ci de-là des reconnaissances un peu nerveuses ; mais à partir du moment où les gens se sont affolés, où ils ont alerté ma famille, tu es devenu, pour un jeune loup de ton espèce, incroyablement calme. Tu semblais dire à tous ces imbéciles : « Le patron fait sombrer cette affaire, c'est donc qu'il en prépare une plus hardie. » Je t'en ai su gré ; je l'avoue sans nulle fausse honte. En particulier lors de ce déjeuner ridicule, où ma femme avait invité son médecin. Je savais déjà, par mon valet de pied, qu'on me soupçonnait d'avoir eu, dans la fameuse nuit du samedi au dimanche, une légère attaque. En unissant toutes leurs lumières, ils avaient trouvé cela ! Moi j'observais les manèges du docteur : ses yeux qui cherchaient furtivement mon visage, mes mains, ses questions tendues comme de gros pièges qu'il croyait finement dissimulés. Et soudain j'ai surpris le regard dont tu le couvrais à ton tour, un regard que je souhaite ne jamais sentir posé sur moi : ironique et méchant, un éclat de silex. Dans ma mauvaise humeur, j'en étais tout ragaillardi. Oui, tu verras tantôt que j'étais dans une de ces heures où la cuirasse est débouclée, de sorte que tous les coups blessent.

Vus du dehors, je conviens que les faits avaient de quoi déconcerter. Six mois d'efforts persévérants, travaux

d'approche, diplomatie (et si je hais quelque chose, c'est bien ce travail en souplesse), encerclements discrets, gaspillage d'éloquence et d'arguments sur des êtres sans consistance, qu'on a persuadés le matin et qu'il faut prêcher à nouveau dès midi. J'avais mon idée ; j'y tenais : les grouper fortement, faire de leurs entreprises disséminées une puissance qui jouerait un rôle dans le monde. Ce n'est pas ma faute si celui dont la volonté renverse les obstacles est aussi celui qui s'adjuge le haut du pavé. Quand il s'agit de prendre, on ne le peut qu'avec ses propres mains. Je m'évertuais pourtant à ménager les amours-propres et je considérais les avantages de ceux-là mêmes qui par timidité laisseraient ruiner leur corporation tout entière. Je t'assure que je n'ai pas été plus brutal qu'il ne fallait. Je me heurtais à de sottes résistances qu'on ne pouvait réduire qu'avec de la poigne. Et surtout je t'affirme que, s'il y avait de l'âpreté dans mon désir, ce n'était pas celle qui naît d'une avidité sordide ou d'un racornissement du cœur. Durcissement, oui bien sûr ; et je m'en loue. Je n'aime pas les hommes dont l'argile reste mal cuite. Mais pas dessèchement, pas appauvrissement. Depuis deux ans que tu me vois travailler, tu connais sans doute mieux que personne mes forts et mes faibles ; car devant toi j'oublie de me surveiller. Je suis trop surmené pour cela, trop fatigué lorsque je rentre. Je me gâterais mon meilleur délassement, qui est un moment de bavardage, entre la dictée de deux lettres. Si quelqu'un a libre regard sur l'envers de mes actions, c'est bien toi : et tu es trop dégourdi pour ne pas prendre plaisir à percer les petites ruses par lesquelles innocemment chacun cherche à se faire valoir. En outre, tu n'es pas indulgent. C'est tant mieux, car par conséquent tu es bon juge ; je veux dire que tu es un juge qu'il vaut la peine de convaincre. Et voilà déjà que je plaide. Tu ne m'as jamais entendu ce ton d'apologie. S'il éclate ainsi malgré moi, c'est qu'il a dû, contre toute attente, me devenir habituel depuis quel-

ques jours — du moins lorsque je parle à un certain interlocuteur avec qui je viens de poursuivre des entretiens bien étranges. Sans que vous l'ayez soupçonné, mes absences de l'autre semaine cachaient des voyages en sa compagnie, vers les solitudes qui plaisaient à mon nouvel ami. Certes, on ne peut pas dire qu'il te ressemble ; il y a cependant je ne sais quoi de commun entre vous deux, la jeunesse tout au moins, et même, sous toutes les différences, quelques traits plus particuliers, une certaine volonté courageuse et cette honnêteté de l'intelligence que je t'ai reconnue de tout temps, de sorte qu'à son défaut, c'est vers toi que ma pensée, une fois mise en branle, trouve sa pente spontanément. Ce langage te paraît d'un aliéné ? Fais-moi confiance encore quelques minutes.

Je parlais donc de la peine que je m'étais donnée pour saper les résistances. J'ai risqué la bataille un peu plus tôt que je n'aurais voulu, mais non sans préparation méthodique. Le matin même, je croyais que je la différerais encore. Tu as pu croire que j'étais sorti, ce samedi-là, dans des intentions combatives et que, par une incompréhensible méfiance, je n'avais pas voulu te les laisser voir. Il n'en est rien. La pensée de tout brusquer ne m'est venue qu'au début de la séance ; plus exactement, sur l'escalier — sur la dernière marche — comme je serrais la main à nos bons collègues du Sud-Ouest. Qu'ils m'ont paru fluets, fragiles ! Ils avançaient, avec leurs aimables sourires, victimes toutes parées pour le sacrifice. L'idée m'est montée au nez comme une odeur de caviar ou de truffes. Mais j'étais si bien résolu à ne rien compromettre, que j'aurais sûrement su dompter mon appétit. C'est le hasard qui a tout décidé en répartissant les places autour de la table, avec un tel art stratégique, selon un plan de bataille si providentiel (mes amis postés en trois groupes, coupant leurs adversaires les uns des autres) que n'en pas profiter eût été une insulte à la Fortune.

Je t'ai raconté, le soir même, les péripéties de ces cinq

heures de lutte : la première stupeur quand j'ai menacé de rompre nos accords s'ils n'étaient modifiés de fond en comble ; la liaison établie instantanément avec mes meilleurs partisans ; l'assaut mené avec une vigueur unanime, qui prouve combien notre coup avait été concerté de longue main. L'affaire d'abord enlevée, puis qui semblait perdue une heure après ; les gens qu'il fallait rattraper dans l'antichambre ; les plus déterminés qui mollissaient tout à coup, qui me soutenaient mal, qui manquaient de génie. Je m'étonnais de ma propre ténacité, de mon impudence à reprendre des propositions écartées déjà trois ou quatre fois. Vraiment, si l'on a fini par tomber d'accord sur un texte que tous ont contresigné, on le doit non à mes raisons, mais à mon endurance et aux apparences d'un calme glacé : je n'élevais pas la voix, je ne suais pas, je ne compulsais pas de notes. Tout à coup, quand j'en désespérais presque, le miracle s'est produit. Comment ? Pourquoi ? Parce qu'ils avaient envie de rentrer dîner ; parce que l'on discutait depuis cinq heures d'horloge et qu'ils étaient rendus. Le premier a capitulé, sans avoir l'air de rien, comme s'il me cédait son buvard ou son cendrier. Tous les autres ont dû s'émerveiller qu'une bataille pût se perdre si discrètement, avec si peu de douleur et de bruit. Ils sont tombés comme des capucins de cartes. C'est moi qui soulevais des objections, juste assez pour leur laisser croire qu'ils faisaient triompher leurs propres plans. Or il y avait là des hommes à qui je demandais d'assez cuisants sacrifices. S'ils ont plié, ce n'est pas qu'ils eussent fini par comprendre leur intérêt véritable ; c'est uniquement qu'ils sentaient une volonté plus forte que la leur, braquée depuis longtemps sur un seul but, et qui finirait bien, un jour ou l'autre, par avoir raison d'eux.

Si je reviens sur ces détails, c'est à seule fin de souligner ce qu'il y avait de suivi, de têtu dans ma détermination. Je m'étais chargé de rédiger le texte de nos conventions définitives et de l'envoyer à chacun pour qu'il l'approuvât.

Je ne sais pourquoi, le soir même, je ne t'ai pas informé de ce point, qui relevait pourtant de ton ministère. Je me l'explique par l'heure tardive et par l'extraordinaire énervement où m'avait mis, après tant de fatigue, ce fastidieux dîner durant lequel j'avais eu bien du mal à cacher ce qui bouillonnait en moi. Et puis notre entretien a pris un tour si bizarre... Tu as cru simplement que j'avais trop bu — ce qui était véritable — et moi-même, après coup, j'ai voulu hausser les épaules : « Parbleu, le vin ! » Mais j'ai compris, tout aussitôt, que c'était ne rien expliquer. La clef est ailleurs, et tu es peut-être plus responsable que tu ne penses.

Tu m'as quitté, un peu inquiet de mon ivresse et de me voir rallumer un cigare au lieu d'aller me mettre au lit. Le lendemain, en m'apportant mon courrier, tu as eu, devant ma mauvaise mine, un gentil sourire qui signifiait : « Je vous l'avais prédit ». Tu grillais de reprendre tes questions. Dans une autre occurrence, je ne t'en aurais peut-être pas dit beaucoup plus, mais j'aurais trouvé plaisir à cette ardeur de pur sang, qui est agréable à regarder et qui fait un soulageant contraste avec l'apathie de mes propres fils. Je t'ai congédié sur-le-champ, à ta vive déception, sans pourtant qu'un dimanche tu pusses y voir rien d'insolite. Ensuite, tu t'es plus ou moins bien laissé berner par l'histoire d'une prétendue délibération que j'attendais encore pour considérer ma victoire comme acquise. De leur côté, mes collègues ne s'étonnaient pas, chacun me croyant occupé à recueillir les signatures des autres. L'alerte n'a été donnée que le jeudi. J'ai prétexté quelques changements que je méditais à plusieurs articles, et je suis parti pour deux jours. Cela non plus ne pouvait pas trop surprendre, ces continuels voyages aux usines faisant partie de ce que tu as appelé « mon bonheur » (ne proteste pas ; nous préciserons les nuances). On ne semble pas s'être aperçu que, contrairement à mon habitude, je n'emmenais pas mon domestique. Je puis bien t'avouer,

maintenant, que ces deux jours je les ai passés au bord de la mer — pas avec la petite Jenny Mitchell, comme tu vas le croire ; non, tout seul, ou plutôt à peu près seul, sur une plage en ce mois de mai parfaitement déserte, me nourrissant de pain et de sardines, sans autre occupation visible que de regarder les vagues, et lorsque j'avais trop froid, de me rajeunir les muscles à faire des ricochets. (Je m'empâte d'une manière qui m'a rendu honteux. Jenny se moque de mon ventre. Je ne suis pas fat de ma personne ; j'ai même je ne sais quelle aversion d'homme laborieux contre ceux qui, parvenus à mon âge, s'avisent de plaire. N'empêche que je n'ai pas, sans dépit, dû reconnaître qu'elle avait raison. Je me suis impardonnablement laissé aller ; mes courbatures me l'ont bien fait sentir.)

A mon retour, j'ai trouvé le billet d'un inconnu, m'avertissant de me tenir sur mes gardes. J'ai cru comprendre qu'il était écrit par un employé vindicatif ou simplement soucieux de flagorner le nouveau maître. (Encore un privilège du « bonheur » !) On m'instruisait qu'abusant de ma bonne foi, mes rivaux préparaient un contre-projet, conçu dans l'esprit du premier accord, mais auquel, personnellement, je trouverais fort mal mon compte. Le soir tu m'as apporté la même nouvelle (je serais curieux d'apprendre de qui tu la tenais). Je t'ai répondu : « Grand bien leur fasse ! » Et tu t'es contenté de cette réponse, très crânement, oui, avec à peine de grimace. Je le répète : tu as surpassé par ta tenue ce qu'en mes jours de meilleure humeur j'espérais de toi.

Ensuite la tempête a éclaté. Tu as introduit toi-même les deux amis chargés de m'arracher des explications. Je leur ai conseillé d'adhérer au nouveau projet, qui assurait à sa manière la défense de nos intérêts communs et qui, somme toute, ne lésait que moi. Abasourdis, les deux compères, et désarçonnés comme de vrais enfants ; puis, très mauvais comédiens l'un et l'autre, laissant voir de la façon la plus désobligeante qu'ils redoutaient un piège ou

suspectaient je ne sais quels gouffres. J'ai pu contempler la couleur exacte qu'a ma réputation d'homme auquel tout réussit : assez flatteuse, mais médiocrement délicate ; après tout, n'est pas sanglier qui veut. Ils ont prié, ils se sont fâchés. Cette mutilation volontaire les laissait stupides. A la fin, pour me débarrasser d'eux, je me suis avisé d'un argument qu'ils pouvaient comprendre : subit avertissement de santé qui me faisait redouter de nouvelles charges. De là leur intervention auprès de ma femme. Il est puéril de n'accepter que des amitiés tout cristal, et je veux prendre en bonne part leur brouillonne sollicitude, puisqu'elle signifiait qu'on a peur de me perdre et qu'on ne me remplacerait pas si facilement. Où pourtant leur candeur a passé les bornes, c'est dans le choix des moyens ; car ce qui pouvait m'irriter le plus, c'est bien cette sotte agitation créée parmi les miens.

Là encore, je tiens à être juste. Ma femme m'accuse parfois de n'avoir épousé que son argent ; ce n'est pas vrai. Epousé l'usine de son père, oui, cela peut-être ; et c'est tout autre chose. Quand on recherche une femme pour sa fortune, c'est dans l'intention de la lui manger ou de couler la vie à ne rien faire. Moi je ne demandais qu'à trouver le moyen d'abattre double ou triple tâche. J'admets qu'elle n'ait pu mesurer la force de cette passion ; mais ce qu'elle savait bien, c'est que j'abandonnais pour elle une jeune fille à qui je m'étais toujours considéré comme promis. (Ces trahisons en leur faveur, les femmes les prennent pour un hommage ; il n'y a pourtant pas de quoi en être vaniteuses, ni trop rassurées sur l'avenir, notamment si la délaissée était pauvre). Ma femme remplit les échos de plaintes sur ce que je la néglige ; mais le luxe dont je l'ai pourvue est sans rapport avec les rêves les plus dorés qu'elle a pu faire, et il faudrait voir qu'on lui proposât de reprendre l'étroite vie que nous menions au temps qu'elle nomme celui de mon amour. Quand je te vois trop irrité par ses commérages, les yeux respectueusement

baissés, mesurant, ainsi qu'un désespéré l'eau de la rivière, l'insolence dans laquelle tu ne pourras pas t'empêcher de te précipiter, je te répète souvent qu'elle est vulgaire, mais au fond ni basse ni méchante. Elle s'intéresse à moi du mieux qu'elle peut, j'entends comme à la source de l'opulence ; et ce n'est pas là me reléguer au dernier rang de ses pensées. Dans sa récente agitation pour ma santé, ce qui m'a pris à contre-poil, c'est l'espèce de panique qu'elle laissait paraître. On avait dû lui faire miroiter je ne sais quel torrent de nouvelles prospérités. A l'idée qu'il disparaissait dans le sable, elle a perdu la tête et s'est vúe tout à coup, avec ses quatre enfants, aux portes de l'hôpital. C'était si outré, si peu décent, que j'en ai moi-même oublié toute patience.

D'habitude je suis plus maître de moi. Je l'ai bien montré lors de ce dîner, auquel il faut que je revienne si je veux débrouiller mon bizarre écheveau. Jamais je n'aurais dû me laisser traîner dans un lieu pareil, harassé comme je l'étais. Au retour, ma femme m'a reproché de m'être permis un sans-gêne intolérable, ce qui m'a mis en colère, d'abord parce qu'on ne doit pas d'égards à une tablée d'oisifs et de vaniteux, ensuite parce que j'avais fait sur moi-même de prodigieux efforts. Sitôt restauré par la nourriture, je me suis senti d'une gaieté capable de tout. J'avais envie de taper sur l'épaule du maître d'hôtel. Par enthousiasme, par agacement, j'acceptais tout ce qu'il voulait bien me verser, notamment un Chambertin qui n'était peut-être pas aussi miraculeux qu'il m'a semblé, mais dont j'ai beaucoup trop bu. Par dessus tout ce vin, un excellent marc. Je me gardais d'élucider comment, ni par les soins de qui, mon verre se trouvait toujours plein. Jamais je n'aurais jusqu'au bout tenu ma langue, si je ne l'avais occupée à laper cet alcool. Je tâchais de ne pas tirer ma montre. Je ne pouvais pourtant m'humilier jusqu'à prendre des airs de triomphe devant des hommes qui ne savent seulement pas si nos centrales produisent de

l'électricité ou du savon. Quelques moments de plus et, tant j'étais las de la retenir, mon histoire serait partie au galop.

J'avais si bien raidi mon amour-propre dans cette gageure de silence qu'avec toi aussi j'ai bien soutenu mon rôle. Il ne m'arrive pas souvent de dépasser ma mesure, mais jamais le vin ne me fait dire ce que je ne veux pas. Etais-je pourtant assez ravi de te trouver qui m'attendais encore, à minuit passé ! Enfin j'allais pouvoir fêter ma victoire, la déguster ! Mais pour cela, je ne devais pas te la jeter à la figure ; il fallait commencer par te cuire à tout petit feu, par te faire languir tout le temps possible. Je ris quand je songe à ta mine confuse, au moment où je suis entré. Tu as marmonné je ne sais quoi au sujet d'un rapport que tu avais oublié de me remettre — oh, sans beaucoup de conviction, car tout de même tu n'espérais pas me faire croire à un excès de zèle aussi absurde. Je te le dis en passant : tu as fort à faire pour atteindre à cet air impénétrable, l'une des qualités essentielles de l'homme selon ton rêve. Tes yeux te trahissent déplorablement. Et c'est très bien ainsi ; mais tant pis pour toi si l'on te taquine, comme je l'ai fait ce soir-là, avec une patience féroce, jusqu'à commencer froidement par te dicter un billet ! Aussi, tu te laissais trop bien manœuvrer ! Cette belle soirée sacrifiée en pure perte ! Non, la séance n'avait rien donné. Est-ce que tu t'étais imaginé qu'il me suffirait d'entrer dans la ménagerie, pour qu'avec toute leur horde derrière eux, ces fauves se couchent et se mettent à me lécher les pieds ? Non, pour tenter le coup, je ne disposais pas encore d'une supériorité assez écrasante... Alors toi de me proposer, avec l'innocence du serpent et la malice de la colombe, une combinaison fantastique, dont jusque-là tu n'avais pas osé me parler, une tentative de pression par l'intermédiaire d'une femme, si j'ai bien compris, un chantage ni plus ni moins. Quand vous vous y mettez, vous autres jeunes gens !... J'ai encore pu prendre sur moi de te faire honte ; ensuite je

n'y ai plus tenu ; il a fallu que la bombe éclate. Ah, que tu m'as fait plaisir ! Que tu as bien réagi, sans me bouder une minute, avec un enthousiasme qui me nettoyait de toute ma fatigue ! Quel beau tapage quand la nouvelle serait connue ; stupeur des uns, dépit des autres ! Ton imagination s'emballait. Nous riions ; je te bourrais de coups de poing. J'étais comme un collégien qui s'échappe de la classe. C'est que la contrainte avait trop duré ; je ne savais par quelles folies me détendre. Je te voyais si content à mon sujet ; j'aurais voulu que tu le fusses vraiment pour toi-même. Je ne savais quel cadeau t'offrir : depuis ma provision du vieux cognac, jusqu'à — ma foi, oui, je l'écris en rougissant — jusqu'à la petite Jenny ! Et toi, souriant, un peu goguenard, tu refusais toujours, avec une sagesse exaspérante, avec la sagesse du plus fourbe des démons. A la fin tu m'as dit : « Si vous voulez à toute force me faire un présent et si vous me permettez de choisir... » Qu'est-ce que tu allais proposer ? « Un présent qui ne vous sera pas onéreux... » Du coup, j'aurais dû me tenir sur mes gardes, comme Hérode devant Salomé. Tu as poursuivi : « Eh bien, confiez-moi simplement votre secret. — Lequel ? — Celui de votre bonheur dans la vie. »

Ce sont là tes maudites paroles. Tu vas voir que, pour m'expliquer l'accident, j'ai reconstitué notre conversation presque mot à mot. Mon esprit n'était donc pas aussi fumeux que tu as pu le croire : il a tout enregistré correctement.

Mon bonheur dans la vie... Eh bien, quoi ? Il est là, c'est tout. « Il n'est pas venu tout seul, as-tu répliqué. Vous avez beaucoup travaillé, mais il y a des millions d'hommes qui travaillent. Sur ce nombre, il y en a des centaines qui sont armés de dons exceptionnels. D'où vient qu'ils échouent et que tout vous réussit ? » Je t'ai répondu que, d'abord, c'était une question de chance, qu'ensuite c'était une question de boussole : engager l'action dans une

direction tout à fait juste. Mais tu voulais des précisions. « Oui, disais-tu, c'est bien cela : sur quel point mettiez-vous le cap, quand vous aviez vingt-cinq ans comme moi, à quel angle exact ? » Tu commençais à m'ennuyer. Se rappelle-t-on à mon âge ce qu'on pensait à vingt-cinq ans ? Je n'ai pas tenu de journal. Tu as sauté sur ce mot : « Un journal de ce que vous pensiez, voilà précisément ce qu'il nous faudrait. Vous comprenez pourtant que cela m'intéresse. Non pas que j'aie la prétention de ressembler à ce que vous étiez alors... » Suivaient quelques phrases sur mes rangs à l'Ecole, sur mon intelligence et autres fadaises. Je t'ai interrompu : « La grande différence entre nous, elle n'est pas dans l'intelligence, mais dans le caractère. Et d'abord, ces questions, jamais je ne me les serais posées. — Parce que vous étiez déjà sûr de vous, as-tu dit. — Parce que, t'ai-je répliqué, je ne songeais qu'à mon travail. »

Nous aurions dû en rester là. Quel sens y a-t-il à enquêter sur des sentiments qui ne sont plus ? Il ne m'arrive presque jamais de songer au passé. Pourquoi ? Parce que j'ai bien assez à faire avec le présent et à regarder où je marche. Et puis je te sentais venir. Or j'assume la responsabilité de tous mes actes, mais je ne me mêle pas de gouverner la conscience des autres. Rien ne vaut pour eux que ce qu'ils ont trouvé tout seuls. « Je ne pensais qu'à mon travail » : en gros, toute la vérité tenait dans cette phrase.

Apparemment ce dîner m'avait mis en médiocre état de défense ; ou plutôt je me croyais engagé par je ne sais quel serment, qu'en vérité je n'avais pas fait du tout. Et toi, perfidement, tu continuais à me pousser : Est-ce que, dès cette époque-là, mes ambitions étaient précises ? jusqu'où est-ce que mes rêves osaient aller ?... Ici j'embrouille un peu ce que j'ai pu te répondre avec ce qui s'est passé quelques moments plus tard. Puisqu'il te fallait à tout prix un exemple, je crois t'avoir cité, parmi les préoccupations

de ma jeunesse, l'espoir de rembourser à mes parents les grands sacrifices qu'ils avaient faits pour moi. (Ou plutôt, n'ai-je pas raconté cela, lors d'un grand dîner, la semaine précédente, exprès pour mortifier messieurs mes fils ? C'est bien ce soir-là qu'à la gêne de tous les convives, j'ai décrit le petit chalet de banlieue, l'affreuse maisonnette qui était le rêve de mes parents, leur rêve de petits fonctionnaires à la retraite, rêve que je n'ai même pas pu réaliser puisque tous deux sont morts assez jeunes.) Oui, je confonds peut-être. Mais en tout cas, je me souviens que tu m'as posé cette question précise : « Dans vos débuts les plus durs, qu'est-ce qui vous soutenait ? Le sentiment spontané de votre force, le besoin de créer une œuvre, ou bien l'idée de ce que vous espériez conquérir, le pouvoir, le luxe ? »

Je pense que tu es encore tout éberlué de la manière dont ce dernier mot m'a fait bondir. Le luxe ! On vous reconnaît bien là ! C'est votre unique pensée, lâches que vous êtes, ambitieux sans étoffe, qui vous engluerez dans votre premier succès ! « Non, t'ai-je crié, ce n'est pas à moi que tu ressembles, c'est à mes fils. Tu travailles plus qu'eux, parce qu'il le faut ; mais vous êtes de la même cuvée. Et tout comme eux, si j'avais eu votre âge, tu n'aurais seulement pas daigné m'adresser la parole. » Tu étais abasourdi de cette éloquence, dont j'oublie sans doute les plus beaux éclats. « Mais pourquoi donc ? » demandais-tu. Et tu semblais, dans ton étonnement, sincère comme le premier rayon de l'aube. Et c'est précisément pourquoi, au lieu d'en finir, je me laissais encore entraîner d'une réponse à l'autre.

Bravement j'ai tâché d'expliquer : « Mais il t'aurait suffi de regarder mes souliers, mes ongles... » Et juste à ce moment — je me souviens que j'avais dans la bouche le mot « ongles » — l'idée fatale a traversé mon esprit.

Qu'il est puéril de noircir tant de papier pour relever le cheminement souterrain d'une idée ! Ne crois pas que j'imagine poursuivre un filon de métal inestimable. Mais

puisque j'eus la faiblesse de commencer, n'en ayons pas une pire encore, qui serait de nous arrêter à mi-chemin.

« Tu prétends que j'exagère ; eh bien, t'ai-je dit, tu vas voir. » Je t'ai lancé la clef de mon secrétaire. (J'étais capable de toutes les complaisances, hormis de me baisser.) Tu as fouillé dans un tiroir et tu en as retiré ce ridicule objet, ce funeste morceau de carton qui s'est mis en travers du bien que me voulait mon étoile.

Pour avoir fait quelques rangements, je me souvenais de cette photographie, mais l'avais-je jamais regardée ? Cinquante collégiens alignés devant l'objectif, c'est un des spectacles les plus tristes qu'on puisse voir. Ceux-là, dans leur uniforme, ont l'air plus ennuyés encore et plus piteux qu'il n'est de règle. Tu parcourais ces visages, en tâchant de ne pas marquer trop de dégoût, mais tu ne reconnaissais pas le mien. J'ai dû te le désigner. Tu restais tout à fait perplexe. « Ma foi, disais-tu, je n'aurais pas deviné. Que vous étiez mince ! Une fois averti, l'on retrouve quelque chose de vous, le front, les yeux. » A la vérité, les traits de ce garçon m'étaient presque aussi nouveaux qu'à toi ; et j'étais étonné, moi aussi, bien que d'une manière toute différente. Sitôt oubliés l'uniforme et la pose, ce visage m'a soudain paru extraordinairement sympathique. Il fallait bien ton inattention pour ne pas remarquer ce menton volontaire, ce regard éveillé, et, pour tout dire, cet air point du tout bête. (Je pense qu'on peut parler ainsi sans impertinence, quand c'est par-dessus l'abîme de quarante années ; d'ailleurs je n'avais en aucune façon le sentiment que ce fût moi.) Au fait, pourquoi t'avais-je fait rechercher ce groupe ? Pour t'humilier un peu. Et voilà que j'étais pris d'une partialité singulière. La coupe de tes vêtements (excuse ce qui va suivre ; je dois être complet), tout le chef-d'œuvre de tes petites élégances, me paraissaient une insulte à l'autre, au plus jeune de vous deux, qui te valait pourtant bien, saperlote ! « Mais regarde-le donc, te disais-je. Ce dolman taillé comme un

sac, ces pantalons qui tirebouchonnent, cette cravate mal nouée ! Est-ce qu'un garçon peut être plus indifférent à l'effet que produit sa personne ? Il ne se dépense pas pour la galerie, celui-là, et c'est pourquoi son effort a de la vigueur. Tu voulais connaître ses pensées ? Eh bien, demande-les-lui. Reste à savoir s'il daignera te répondre, car tu n'es guère du modèle dont il fait ses amis ! » Tu ne savais trop s'il fallait rire ; ma véhémence devait te sembler tout au moins hors de propos. Mais je continuais de plus belle : « Laisse-le. Vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre. Tu t'entendrais mieux avec ce grand bouffi, qui a l'air de s'en croire, ou avec ce petit-là, qui est si bien peigné. »

Comme j'allais poser mon doigt sur un des collégiens, les trois rangs d'uniformes se sont mis à onduler. Décidément il valait mieux m'asseoir. J'ai pris place à mon bureau ; mais quand, encore une fois, j'ai voulu te montrer l'ami que je te destinais, tous les personnages sont entrés les uns dans les autres, tournant comme la surface d'un liquide prêt à bouillir.

Je continuais à parler abondamment, pour te cacher mon malaise ; à quoi je n'ai pas dû réussir, puisque tu m'as proposé de remettre au lendemain la suite de notre conversation. La trouvais-tu décidément ingrate, ou si, par gentillesse, tu m'indiquais discrètement le chemin de mon lit ? Il me semble que tu avais un petit sourire significatif ; et sans doute ce sourire m'a-t-il fait, par esprit de contradiction, allumer un cigare. « Eh bien, t'ai-je dit, comme tu voudras. Va te coucher, jeune requin d'eau douce. » (Au fait, je voudrais bien savoir si j'ai dit « jeune requin » ou si je l'ai seulement pensé. Entre le moment où je t'ai serré la main et celui où tu as refermé la porte, j'ai souvenir d'un tel nombre de paroles que je n'ai pas dû les prononcer toutes. T'ai-je dit, par exemple : « Tu ferais mieux de le laisser tranquille. Tu le trouverais borné, un bête de petit bûcheur. » Ou encore : « Parce que tu es reçu poliment dans les ministères où je t'envoie, tu crois que tu vas lui en

imposer... » Ne manque pas de me renseigner sur ce point ; je suis curieux de savoir s'il arrive à ma langue de faire du zèle sans que je l'y autorise. En tout cas, je t'ai prié, intelligiblement, d'éteindre les lumières qui me faisaient mal aux yeux, car un moment plus tard, sans avoir quitté mon fauteuil, j'étais dans une pièce obscure, éclairée seulement par ma lampe de travail.

J'ai beau chercher dans mon souvenir, je ne puis discerner si j'ai fermé les yeux. Je n'ai pas, il me semble, cessé de voir le dessus de mon bureau, ma lampe. Je continuais à te dire des sottises. A haute voix ? En pensée ? En tout cas avec beaucoup de volubilité. J'étais lancé. « Ha, ha ! Il te déplaît... Tu pensais que tu allais l'intimider... Il est naïf, mais tout de même... J'espère qu'il va te rembarrer, et vertement... » Avais-je les yeux sur la photographie ou toujours dans la direction de la porte ? Il y a là un moment obscur, une transition qui manque. J'ai le sentiment de n'avoir pas interrompu ce radotage. Simplement, je me suis trouvé tout à coup, sans m'en étonner le moins du monde, ne plus l'adresser à toi mais à *lui*.

Je dis : sans m'étonner ; à la réflexion, ce n'est pas rigoureusement juste. Il y a eu tout de même une confuse protestation de mon esprit. Je me rappelle m'être demandé : « Comment est-ce que je ne l'ai pas vu tout à l'heure ? » Et je pensais : « Quelle chance qu'ils ne se soient pas croisés dans l'antichambre ! Ils auraient dû pourtant... Non, puisque l'autre est sorti par là, tandis que lui... Oui, c'est-à-dire... » Je m'étonnais d'avoir tant de mal à mettre deux idées bout à bout ; mais j'étais sûr que tout cela me paraîtrait limpide, quand j'aurais repris mon assiette...

Je ne sais pas si je le voyais distinctement ; mais ce qui est certain, c'est qu'il était là, comme il devait y être : dans son uniforme, avec sa lavallière mal attachée. Je ne puis dire s'il avait son képi ; je ne crois pas. Ce qui reste là d'indécis ne diminue en rien l'extraordinaire netteté de ce que

j'éprouvais. Il était devant mon bureau, et moi je me remplissais d'une émotion délicieuse, pas précisément de tendresse, pas non plus de simple joie, plutôt d'un bien-être et d'une attente indéfinissables.

Je ne sais comment te faire comprendre ce qui s'est passé. Je ne puis parler d'un dialogue, puisque je prévoyais simultanément ce que nous allions ressentir tous les deux ; mais mon bonheur venait exclusivement de sa *réponse* à mon propre ravissement. J'étais tellement heureux (était-ce de sa présence ou de ma victoire de l'après-midi ?) qu'il me fallait absolument l'affoler de joie. Il avait pris ta place, et moi je continuais mes offres stupides, ne sachant quel bonheur lui jeter à la tête. — A cet égard, je suis surpris et pas très fier (je le note incidemment) de constater vers quoi, livré à sa pente, mon esprit a spontanément coulé. Me suis-je assez souvent plaint de mes meubles, de mes boiseries, de tout ce luxe contraire à mes goûts ! Et si je hais quelque chose, c'est la vantardise de l'argent. Eh bien, dans mon désir d'étonner, de combler, d'étourdir celui qui était devant moi, qu'est-ce qui me venait à la pensée ? « C'est cossu, hein ? Tu ne t'y attendais pas. On ne coupe plus les sous en quatre. » Il n'était pas choqué de ma goujaterie. Il regardait autour de lui avec gentillesse. Evidemment, il n'avait jamais imaginé cela. Et moi, j'insistais : « Tu veux de l'argent, dis ? Ta signature est bonne. Tu n'as qu'à dater, inscrire un chiffre, celui que tu voudras, même suivi de nombreux zéros... Dame, on a fait du chemin depuis l'entrée à l'Ecole... »

Un reste de bon sens me travaillait. Comment se faisait-il ?... C'est vrai qu'à son âge... Mais puisque lui et moi... « Enfin, voyons, disais-je avec un contentement d'ivrogne, tu le sais bien, qu'on y est entré... Ah, ça te déride !... Mais oui, entré cinquième, et facilement ! Et semés bien loin en arrière tous les petits morveux qui te regardaient de leur haut. S'en est-on fait du mauvais sang, mon pauvre ami ! Mais on valait mieux que tout le reste de la bande.

On a plus de coup d'œil, on est plus hardi. Par quelles angoisses ils nous ont fait passer ! Comme ils tâchaient de nous faire douter de nous-mêmes ! Je veux que tu les bottes l'un après l'autre. Car maintenant c'est notre tour. Et moi je t'annonce une fameuse nouvelle : c'est que tu n'es pas sot ! » Et soudain, comme part une fusée, son esprit me semblait escalader tous les degrés de ma carrière. Je n'avais pas le temps de les lui nommer : missions, avancement, mon premier brevet... Déjà son ravissement éclatait à la cime. Je disais : « Ce n'est rien encore. C'est maintenant que ça commence. Ils ne voulaient pas signer, les imbéciles ; mais ça y est tout de même. Ah, tu vas voir, d'ici un an !... » Et j'étais envahi d'un amour (je ne trouve pas d'autre mot) tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais. Je disais : « Pourquoi n'étais-tu pas encore venu ? Mais maintenant tu es là. Tu ne t'en iras plus. » Et son admiration naïve m'enivrait comme aucune flatterie n'a jamais fait. Enfin je découvrais ce qui m'avait toujours manqué ; enfin ma vie avait sa plénitude ; je saisissais pour qui j'avais accompli ce labeur immense.

A ce moment... Je ne sais comment te faire comprendre. Imagine, par un beau jour, ce léger frémissement des feuilles qui fait dire : « Tiens, le vent se lève. » J'ai pris peur. Quelque chose changeait. Est-ce que mon bonheur allait m'échapper ? J'ai fait un prodigieux effort, comme celui qu'on obtient de soi pour chercher un objet en eau profonde ; et cet effort, précisément, achevait de tout déranger. Il était toujours là ; oui, mais comme s'il flairait quelque chose de suspect. Il semblait dire : « Tu es seul ici, dans cette grande pièce ?... » J'expliquais que mon secrétaire venait de s'en aller, mais il ne paraissait pas m'entendre et sa pensée cheminait toujours, cherchant quelque fissure où s'insinuer : « Il ne te manque rien ? continuait-il... Tu ne souhaites pas que, parfois, quelqu'un vienne s'asseoir près de ton fauteuil... avec une broderie ou un livre... sans gêner ton travail... Un visage doux et

silencieux, toujours prêt à lever vers toi son sourire ?... » Je savais qu'il existait quelque part mille réponses que j'aurais pu faire ; je ne trouvais que cette pauvre défaite : « Je sors presque tous les soirs... » D'ailleurs il n'en était pas dupe. « Et tes amis ? » En vain j'essayais de me rappeler leurs noms. J'ai dit : « Les uns sont morts. » Mais il voulait savoir lesquels. Avec une peine infinie, je me suis souvenu d'un certain Ricard, emporté par la typhoïde. « Et qui encore ? » Je ne savais plus du tout. Je balbutiais : « Les autres... Sur ce point j'ai un peu expié ma fortune ; j'ai trop brusquement changé de condition ; cela crée toutes sortes d'obstacles. » Il a repris : « Tu ne veux pourtant pas dire qu'entre Frédéric et toi... Nous nous étions juré... Tu te rappelles bien, une nuit, sur le toit du réfectoire où nous fumions des cigarettes, le coup de canif que chacun de nous s'est donné dans le bras, pour faire boire à l'autre une goutte de son sang... » Je me jetais au devant de ce qu'il pourrait dire encore. Je l'adjurais de croire que ce n'était pas tout de ma faute. Oui, j'essayerais de retrouver Frédéric...

Mais je savais que rien ne pourrait plus arrêter ses questions. Elles ressemblaient au toucher d'un doigt impitoyable, qui suit le trajet d'un nerf. Ici, ici, et encore ici. Je les sentais échelonnées les unes derrière les autres. Il a demandé (il le savait aussi bien que moi, mais maintenant que je ne pouvais plus lui échapper, il jouait l'ignorance, afin de me faire plus longtemps souffrir) : « Tu as des enfants ? » Là j'avais de quoi lui répondre. Nous avions trop bien connu la tristesse d'une maison où l'on grandit sans frères ni sœurs ! Mais il a dit : « Je voudrais les voir. » Et moi je me débattais dans des explications étouffantes : « Ils n'habitent pas la maison... — Pourquoi ? » — Mais parce qu'ils y auraient mal travaillé... Ne m'accuse pas d'être dur. Ils ne te ressemblent pas, mon petit... Ils n'ont pas plaisir à rentrer ici. Je le vois bien : ils ne songent qu'à s'en échapper... Tu dis que je devrais

partir avec eux ; mais je n'ai pas le temps... Abandonner une de mes affaires ?... Je ne puis pas... Je t'assure que j'ai tâché d'être leur camarade, mais ils m'ont glissé dans les mains. Ils ont toujours été habiles à me refuser ce qu'ils avaient de meilleur... Ne dis pas qu'alors je n'ai pas d'enfants... Peut-être ont-ils eu trop de facilités... Mais non, il ne suffit pas d'accuser la richesse. Le mal est plus profond. Je ne voudrais même pas que tu les rencontres. Peut-être le second ; mais dans sa voix à lui aussi il y a je ne sais quoi de vulgaire. Maman qui était si menue, si délicate, qu'est-ce qu'elle dirait à regarder sa petite-fille ?... Parfois je crois saisir en eux quelque chose qui vient de nous, mais l'instant d'après, c'est leur mère que je découvre... »

J'étais comme une feuille à la dérive, happée par un tourbillon. Une spirale éperdue vers le fond de l'entonnoir. « Non, non, criais-je, ne t'en va pas... Tu vas comprendre... Mon petit, je vais t'expliquer... Non, elle ne s'est pas éprise d'un autre homme... Elle n'a pas eu le moindre tort. Il ne faut parler d'elle qu'avec respect et tendresse. Moi seul ai tout fait. Oui, c'est moi qui l'ai quittée... Ne me regarde pas avec ce mépris... J'ai cru agir en homme fort... Non, personne ne m'avait tourné la tête. J'ai cru ne renoncer qu'à du bonheur. Le bonheur n'est pas tout... Mon enfant, je ne peux pas supporter ton visage couvert de larmes. Ne dis pas : « Mon Dieu, mon Dieu, est-il possible que je fasse une chose pareille ! » Pardonne-moi, mon petit ! Ne me déteste pas ! Si j'ai été cruel, ne le sois pas encore davantage... Tu espères qu'elle m'a craché à la figure !... Les choses ont été plus tristes et plus simples... Elle s'est éloignée quand elle a compris... »

Je ne sais s'il était encore là. Je sais seulement qu'il pleurait, qu'il pleurait. Il criait : « Je ne veux pas ! Ignoble, ignoble ! Va-t'en avec tes yeux de bœuf et ton gros cou ! Je ne veux pas de cette vie ! Ta vue me fait vomir. Ah, pourvu que je meure avant ! » Et moi aussi, je sanglotais,

je tendais les bras. J'ai voulu m'élancer vers lui. Alors il a vociféré : « A bas les mains ! » Puis d'une voix que je n'oublierai de ma vie : « Je me pendrai dans un couloir du lycée !... Je mettrai ma tête sous la roue d'une locomotive !... »

J'étais presque tombé, le nez sur mon papier à lettres. Mon cigare m'était échappé de la bouche et la fumée me suffoquait. Le cigare... Evidemment, le cigare ! Tout cela n'a peut-être duré que le temps d'une aspiration délicieuse, puis d'un étouffement. Je n'en tremblais pas moins de tout mon corps ; et lorsque j'ai porté les mains à ma figure, j'ai cru toucher un glacis de verre, tant la sueur y ruisselait... Il s'était tenu là, de l'autre côté de mon bureau, tout convulsé de dégoût et de haine... Un sursaut, je ne sais s'il faut dire de terreur ou d'énergie, m'a fait tourner la tête pour regarder autour de moi. Ce fut le mouvement de la première seconde. Le deuxième — explique-le comme tu voudras — fut de refermer les yeux, dans un regret désespéré, pour tâcher de renouer avec mon cauchemar, de plonger à sa poursuite. Mais une nausée m'a réveillé tout à fait. J'ai dû me lever. Il avait dit : « Ta vue me fait vomir... » Et lui qui ne connaissait pas ce que c'est que de perdre courage, il avait voulu se pendre !

Des visionnaires moins novices que moi hausseraient les épaules devant la minceur de mon aventure. Si elle m'a remué, c'est que je suis le moins rêveur des hommes. Les fumées de mon sommeil sont si vagues qu'elles se dissipent dès le réveil. Jamais je n'en garde souvenir. Mon attention ne s'attache qu'à ce qui est cohérent ; le reste n'a pas d'existence ; et si cette fantasmagorie m'a si bizarrement démonté, cela tient justement à une cohérence tellement insolite qu'elle empiétait, contre toute règle et avec une absurde logique, sur la réalité.

« Rien de bien mystérieux, diraient les connaisseurs d'âmes. O simplicité du vieux pécheur qui s'étonne à la voix de sa mauvaise conscience ! » Or, pas plus aujour-

d'hui qu'il y a quelques semaines, je n'éprouve rien qu'on puisse désigner ainsi. Non que je sois sottement satisfait de tout mon passé. J'y connais des faiblesses qui me déplaisent, et quelques petites choses dont la dénonciation, tout tanné que je suis, me ferait venir le rouge aux pommettes. Mais qui peut, sans mensonge, se donner meilleur témoignage ? Les vies immaculées, pour qu'elles me fassent honte véritablement, ôtez-moi d'abord le soupçon qu'elles n'ont pas affronté grand'chose. A regarder la mienne d'un œil équitable, je suis bien forcé de lui reconnaître une venue assez robuste. J'ai tenu bien au-delà de ce qu'on était en droit d'attendre, au-delà de ce que je m'étais promis à moi-même. Tous les frais payés, je fais l'addition, et le total ne me paraît pas méprisable. — Alors, demandes-tu, pourquoi ce trouble ?

Parce que, dans une déchirure soudaine, j'ai aperçu ma jeunesse. La surface de ma mémoire s'est rompue, laissant échapper cette revenante, miraculeusement préservée, telle que tous mes efforts n'auraient pu me la rendre. L'humble expression que j'avais oubliée, « un visage doux et silencieux », c'est toute l'odeur du passé qu'elle m'apporte. Je me suis élancé vers ce fantôme, avec un attendrissement délicieux. Je pouvais le comprendre, évidemment, puisque j'ai habité sa forme et nourri ses pensées ; je n'étais pas décontenancé par ses raideurs ombrageuses. Mais la réciproque, je ne pouvais pas la demander. Mes yeux de dix-huit ans me regardaient, avec mon menton gras, mes mains épaisses, avec le pesant bagage que je traîne, avec tout mon argent qui ne tinte pas comme une clochette au cou d'un agneau. Et je leur ai déplu, parbleu ! En pouvait-il être autrement ? Mauvaise conscience, non pas ! mais quelque chose qui pince davantage. Il faut en prendre son parti : on ne peut que déchoir en une certaine manière de vertu ; et ce qui la remplace, ils ne peuvent pas le comprendre. Ils sont purs à cet âge et un peu niais ; ils n'imputent qu'à la trahison ce qui leur est dissemblable.

Il a fui avec des injures, mais je n'allais pas le laisser partir ainsi, dans l'évaporation d'un songe. Je t'ai dit que, durant plus d'un jour, j'avais eu compagnie avec un inconnu dont vous ne deviniez pas la présence. Je l'imaginais près de moi, sur cette plage déserte. Je l'écoutais parler. Il m'agaçait et me rafraîchissait. Je me complaisais dans nos sentiments inextricables. Car « l'enfant est le père de l'homme » : il l'a formé, instruit, muni de forces. Tout ce que je suis devenu, je le dois au courage de ce gamin. Et me voilà, dans l'âge des prérogatives, m'adressant à lui avec déférence, me faisant petit devant sa mauvaise humeur, honteux de lui avoir causé du chagrin, me laissant rabrouer sans rien dire — sans lui donner raison non plus. Et parfois, devant le saugrenu de mon aventure, devant l'inexplicable de ma complaisance pour ce lambeau de moi qui n'était plus moi cependant, (imagine la perplexité de l'amputé devant sa jambe coupée), j'étais pris d'une gaieté qui me délassait merveilleusement.

A présent tu commences à comprendre. Ce qu'il m'a plu d'accomplir, ce n'est pas une sorte d'expiation ; c'est une prodigalité en l'honneur d'une ombre, une flambée sur un bûcher. Absurde tant que tu voudras ; cela m'a valu un plaisir étrange. J'avais voulu combler ce visiteur ; eh bien, il est parti, les mains pleines d'un cadeau assez royal. Mon projet m'avait coûté beaucoup de souci ; tant mieux ! Ce don-là n'avait bonne grâce qu'à condition d'être coûteux. Que m'importe, après tout, un peu plus de fortune ou de pouvoir sur mes semblables ? J'ai travaillé avec un sérieux voisin de la servitude. Il était bien temps d'avoir un caprice.

Je ne suis ni superstitieux ni mystique. Je suis même durement raisonnable. Et je suis l'homme le moins enclin à l'inquiétude. Cette émotion d'un soir de fatigue et de vin sera peut-être dans ma vie la seule visitation d'un je ne sais quoi, auquel je suis bien empêché de donner un nom. Ne fallait-il pas l'honorer ?

Tu souris. C'est ton droit. Tu souris jaune. Ne pouvais-

je me payer une fantaisie qui ne fût pas ce coup de pied dans ton château de cartes ? Mais considère, je te prie, que tu es le seul, parmi tant de femmes et d'hommes à la vie de qui la mienne est mêlée, dont j'aime quelques-uns, dont j'estime d'autres, le seul à qui j'aie eu la tentation de livrer cette confidence. Est-ce en raison de ton âge, qui t'apparente sournoisement à mon tourmenteur ? Est-ce parce que tu as conjuré ce spectre et que je t'en dois quelque remerciement ? Est-ce encore parce que j'aurai foi dans ta parole, quand tu me feras serment, tout à l'heure, de garder le silence, parlât-on de m'enfermer dans un cabanon ? Toujours est-il que ma confiance vaut bien la perte d'un poste un peu plus brillant. Crois-moi : je suis encore assez solide pour que ton avenir et toi vous gagniez au change.

JEAN SCHLUMBERGER

RÉFUTATION DU PARI DE PASCAL

A Paul Valéry.

Je me suis égaré, après tant d'autres, au milieu de cette mathématique épouvantée : je suivais le fil du discours pascalien comme une corde frêle au-dessus des abîmes, et à l'éclat de certains mots, je sentais mon janséniste qui secouait la corde. Je fermais les yeux, puis le livre ; je reculais et me contraignais à oublier : devant un homme qui touche aux passions violentes, et nous presse, il reste aux humbles la ruse de l'esquive, de l'attente : j'aurais voulu aller jusqu'à me refuser ; je ne pouvais.

Une ruse me libéra : le désespoir préliminaire.

— Il vaut mieux à la fin consentir à être damné ; allons, tu es damné, c'est fait, n'y pensons plus : puisque tu n'as plus rien à perdre, cherche maintenant sans t'émouvoir la vérité de la chose. Tu jugeras du moins comme un homme, et sans peur. Transposons les formules d'abord, pour éviter les mots émouvants et charnels.

Je parie donc nécessairement, puisque je vis, soit que Dieu est, soit qu'il n'est pas. Si je parie que Dieu est, je gagne, non une chose certaine, mais une chance de vie éternelle [1]. Une chance contre une foule d'autres, admettra

1. J'adopte ici l'interprétation de M. Robert Aron, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, thèse aussi forte logiquement et beaucoup mieux en accord avec le dogme chrétien et la méthode pascalienne que celle de M. Lachelier. M. Aron, sans objections et en donnant au problème une équation correcte, m'a permis de me débarrasser de la hantise du pari.

le janséniste, mais ce que je puis gagner est infini, tandis que mes chances d'être damné sont limitées, puisqu'enfin il y aura des élus : « S'il y a autant de hasards d'un côté « que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal, et « alors l'incertitude de ce qu'on s'expose est égal à l'incer- « titude du gain... Et ainsi notre proposition est dans une « force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où « il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à « gagner. Cela est démonstratif », conclut Blaise Pascal.

Mais revenons : au premier des deux coups de dés, — Dieu est ou n'est pas — vous donnez *pareils hasards de gain que de perte ;* dans une alternative, où il y a une hypothèse particulière contre sa négation, vous partagez les chances en parties égales ?

Il n'est pas encore question, n'est-ce pas, des preuves positives, de ce que vous appelez *le dessous du jeu, l'Ecriture et le reste*, et dont vous devez vous renforcer plus tard. Quelles sont donc les chances de Dieu, mais d'un Dieu personnel, moral, éterniseur de qui l'adore [1] — les chances de pure logique ?

Nous dénombrons bien d'autres hypothèses, athées, idolâtres, polythéistes, manichéennes, panthéistes ; puisque nous n'arrivons pas encore aux faits, chacune a sa chance aussi bien que Dieu qui récompense ; ce Dieu garde-t-il du moins une chance sur huit ou dix ? Mais les hypothèses qui partagent avec lui les chances, rien ne permet de les limiter à celles que les hommes ont conçues, ni même à celles qu'ils pourraient concevoir ; rien ne permet d'en limiter la quantité d'aucune manière. Qui dirait : « Je suppose qu'on jette au hasard un nombre infini de lettres : ou bien ces lettres reproduiront l'*Iliade* un nombre infini de fois, ou bien elles se mêleront autrement » montrerait ce qu'est parier un positif contre sa négation : ce n'est pas une chance sur deux qu'il a pour lui : c'est une chance contre une quantité de chances infinie.

1. Jésus n'est pas nécessaire au pari.

(Mais tant de chrétiens sur une seule chance ? Nous dénombrons les chances, non les hommes. De même que tous les hommes sont tenus sur cette minuscule planète dans les espaces, ils peuvent être parqués sur cette chance minuscule dans les possibles.)

Avant donc de parier ma chance, contre de grosses chances, que je serai sauvé, je dois parier ma chance, contre une infinité de chances, qu'il existe un Dieu personnel, moral, éterniseur. Il y a l'infini d'une part comme de l'autre, et dans votre parti, Janséniste, je devrais diviser ma chance d'être tombé juste au premier coup de dés, par les chances énormes d'être damné au second coup.

Mais c'est aussi notre *tout* que vous nous donniez à jouer, et reste à voir encore si l'on peut gager le tout comme la partie. Notre vie, cette présente vie bornée, la seule qui soit certaine (dans votre Apologie, vous auriez craché dessus avant le pari, car aucune ruse n'aurait été oubliée), nous ne pouvons, si elle est notre *tout*, la regarder ni la jouer comme une fraction infinitésimale d'une vie éternelle. Je cherche un temps pour vivre et avoir vécu : même pétri pour peu de jours d'une boue fragile, je tenterai de mettre dans ces instants toute ma puissance et tout mon espoir ; plus les instants s'abrègent, plus j'en multiplie la valeur. Chaque moment au contraire d'une éternité, fût-il plein d'un bonheur passif infini, vaudrait pour moi infiniment moins.

Si j'use d'une comparaison, elle affaiblira mon objet : rien n'équivaut à ce pari à corps perdu ; pourtant, le père le plus empli du plus vaste sentiment paternel voudra-t-il parier la vie de son fils unique contre plusieurs fils, contre une infinité de fils ?

*
* *

Je relis ce *pari* maintenant, et je sens que l'étreinte pour moi s'en est desserrée. Et du moment que sa logique ne

m'occupe plus, sa réfutation logique m'apparaît, elle aussi, superflue. Quand Pascal l'imagina, les mathématiciens s'essayaient à peine sur l'infini ; aujourd'hui qu'ils en ont tâté davantage, ils se hasardent moins à les mettre en équations et à les annuler l'un par l'autre. Le chevalier de Méré, qui ne répétait à Pascal que de modestes leçons épicuriennes, lui avait dit de se méfier des calculs où il entre de l'infini : on voyait déjà de leur temps qu'une droite infinie se partage en deux demi-droites infinies, et que si de l'une d'elles on retranche un segment, elle demeure égale à l'autre et à elle-même, et infinie ; que l'infini multiplié par lui-même est inchangé. Un Grec dont le nom m'échappe, que j'ai rencontré en ouvrant par hasard Origène, à moins qu'il ne soit cité par Bayle, dit que Dieu étant infini, ne peut être moindre que l'espace infini, et que, par conséquent, l'emplissant tout entier, il ne peut se mouvoir que par altération interne, comme un ventre en coliques, ou en tournant sur lui-même à la manière d'une toupie. Le néant, comme l'infini, se prête à toutes sortes de jeux.

La plus grande part de l'*Apologie* de Pascal aurait voulu prouver l'existence et la divinité de Jésus ; la plus noble aurait voulu nous démontrer qu'en donnant notre vie nous ne perdions rien, et que nous trouvions notre récompense dès cette vie même. Que l'on se décide pour ou contre le choix qu'il avait fait, je pense qu'il importe beaucoup de se décider par choix libre et pur amour ; je pense qu'il est plus noble de décider tout d'abord des plus hautes vérités sans espoir et sans peur, sans infliger à son esprit les frémissements de ses entrailles. En vérité, les croyants ont plus d'intérêt encore que les incroyants à ne pas donner dans le *pari*. Si l'on peut aller aux Evangiles par libre choix et généreux amour, c'est alors qu'il faut le plus éviter d'y tomber par une chausse-trape.

JEAN PRÉVOST

SUPPLIQUE

Pâles gêneurs du trafic, amertume sur les routes,
O morts, n'avez-vous pas appris à mourir encore
Quand il suffit de fermer les yeux une fois pour toutes
Jusqu'à ce que disparaisse ce picotement des paupières
Et cette jalousie ?
Laissez reprendre aux fleuves le cours de leurs rêveries
Et le vent revendiquer le feuillage dans les prairies.
Ne posez pas ainsi vos doigts sur le cœur des hommes vivants
Pour causer nos intermittences
Et les commenter tout le long
De votre langage sans mots.

N'approchez pas de nous la nuit
Pour nous verser la maladie,

Ne vous mélangez pas à nos pensées
Comme le sang frais aux bêtes blessées,

N'arrêtez pas notre main, elle n'est pas à vous !
Ne regardez pas ainsi nos attaches, nos genoux.

Laissez le fruit mûrir au fond de son loisir
Et sans que le pourrisse un prématuré repentir.

Ce cheval qui trotte, ce chien, ce corbeau,
Laissez-les, c'est leur tour, allonger le dos.

C'est l'heure où les enfants aux âmes imagées
Montent pour les descendre les déconcertants escaliers.

Laissez-nous vérifier si les continents, les nuages,
Se trouvent bien à la place que leur désigne l'usage.

Qu'on entende la vie courir au plus pressé
Au fond de la nuit stagnante et du matin espacé.

Que la pierre du chemin lorsque nul ne la regarde
Puisse changer un peu de place avant de reprendre sa garde.

Et que même des villages les plus voués à la terre
On entende se former le corail au fond des mers.

TORNADE

La foudre coupa l'homme de son ombre.
Où courez-vous ainsi chères ombres sans hommes ?

Rivages à la ronde, comme vous tressaillez !
La peinture du ciel partout s'est écaillée.

Animaux errants, naseaux, encolures,
Je vous recherche en vain dans la brousse qui fume.

Poissons qui fuyez sur la mer torride
Avez-vous rencontré le golfe de Floride ?

L'air demeure angoissé de mouettes immobiles
Et leur cœur est une île de glace sous les plumes.

On parle d'un colon avançant à la nage
Et déposé vivant sur d'horribles rivages !

— Mais qui êtes-vous qui parlez ainsi
Avec cette voix qui n'est pas d'ici

Répondrez-vous, ô vide, où tremblait un visage ?

— Voici le jour venu, voici le jour venu,
Où le mont a cédé son altitude aux nues.

Et tandis que la mort s'entête
Les vents changent de planète !

JULES SUPERVIELLE.

NOUVELLES LETTRES ESPAGNOLES [1]

Ayant quitté Ronda, je me suis trouvé transporté en quelques heures dans une plaine baignée par un air chaud et chargé de parfums.

La sortie de la *Sierra* est belle. La voie ferrée descend par un défilé long et étroit, entre des parois hautes et abruptes. C'est *le Tajo del Gaytan.* On aperçoit sur la paroi opposée une galerie de bois, accrochée au flanc du rocher, qui sert de passage à des ouvriers et que nul être raisonnable, je le jure, ne peut regarder sans être saisi de vertige. Puis, au débouché du Tajo, la voie suit une pente, les rochers se transforment en collines, les collines en mamelons cultivés ; le ciel se nuance, le vent se tempère ; on ressent l'impression du passager qui approche de la terre ; mais ici, ces coloris, cette douceur, c'est la Méditerranée.

Je ne suis resté que trois jours sur cette côte, mais cela m'a suffi pour tomber amoureux du visage que prend la Méditerranée entre Malaga et Alicante. Visage sans rides, pâle, poudré de lumière, d'où s'exhale une haleine tiède. Sur aucun autre bord je ne l'ai vue ainsi. En Provence, c'est une enfant criarde et violente qui veut jouer les grands rôles. En Italie, je ne sais pourquoi, elle n'a point de caractère, elle est au second plan ; la baie de Naples, la baie de Palerme, c'est Naples, c'est Palerme,

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er juin 1926.

jamais nous ne tournons nos regards vers elle. Ailleurs, en Afrique, elle se vautre dans le sable et n'a pas plus d'aspect qu'une flaque. Mais ici elle se marie au paysage de la terre. Unie, peu éventée, sillonnée par les barques des pêcheurs, elle a l'air d'un champ différemment ensemencé. A certaines heures du jour elle prend une couleur argentée, chatoyante, qui rappelle la couleur des bois d'oliviers. Pour beaucoup de natures rêveuses et romanesques, la vue de la mer provoque dans l'esprit des décharges violentes. C'est un drame, une prophétie perpétuelle. Mais alors on ne dirait pas ici la mer.

Cette situation communique un charme particulier à une ville telle que Malaga, par ailleurs assez insignifiante. Qu'y a-t-il là qui nous ait retenus ? Ce ne sont pas les monuments : la cathédrale est un lourd édifice, dont la construction a traîné pendant plus de deux siècles et ne fut pas achevée ; les anciennes forteresses qui dominent le port ne sont plus guère que des amas de pierres. Alors ?... C'est qu'il y a de la magie dans le climat de cette côte. On y respire sans fin la douceur de vivre. Le croirez-vous lorsque je vous aurai dit qu'il n'y a pas de ville où je me sois couché aussi tard depuis que je suis hors de France. La nuit, je ne me décidais pas à quitter la promenade du Parque, cette belle avenue plantée de palmiers et de plantes tropicales. L'air était immobile, d'une densité invariable, d'une température appropriée à celle de la peau. Aucun bruit discordant, aucun promeneur gênant. Le monde extérieur et moi étions posés sur les deux plateaux d'une balance, et aucun n'oscillait.

Beaux moments pour rêver ! De gros globes, suspendus par des fils invisibles, baignaient les choses d'une clarté laiteuse. Où étais-je ? Dans quel continent ? Rien de plus facile que de s'élancer vers Madère, Ceylan ou Honolulu.

Dans toutes ces excursions imaginaires, vous m'accompagniez. Que de fois j'ai pensé que je réussirais peut-être à me faire aimer de vous si je parvenais à vous

dépayser. Je n'entends pas par ce mot un voyage plus ou moins long, mais un arrachement complet à votre entourage et, si l'on peut dire, à vous-même. Etre votre univers, résumer tous vos désirs, c'est cela que je veux, et peut-être y arriverais-je si je ne sais quel bouleversement nous forçait un jour à fuir vers une de ces îles que les globes lumineux de Malaga balançaient dans la nuit.

Maintenant que le butin de mon voyage se forme, je crois que les plus beaux trésors que je rapporterai d'Espagne seront des souvenirs de peintures et de paysages. Alors que la plupart des villes de l'Espagne, soit qu'on les traverse, soit qu'on les aperçoive de loin, n'attirent pas l'attention faute de richesse extérieure, la campagne que j'ai eue sous les yeux depuis Séville m'a montré des sites incomparables. Incomparable n'est pas ici une épithète pour couronner ma phrase. Les beaux sites de l'Espagne s'apparentent, cela va de soi, à toutes les beautés de la nature répandues par le monde, et cependant ils ont une qualité qui les différencie des autres : ils semblent plus proches des entrailles de la terre. Ainsi, Ronda n'est pas bâtie autrement qu'une *rocca* ou un *burg*, mais fait penser, bien plus que ces bijoux italiens ou allemands, à une convulsion souterraine. Cette impression provient sans doute de ce que la végétation de ce pays est rare, plutôt courte, que la terre ne paraît pas épaisse sur le roc ; il se peut aussi que la civilisation peu poussée ait laissé aux paysages leur signe fatal. Mais cela provient surtout des lignes mêmes des paysages. La nature, si délicate artiste parfois, ne s'est pas complue ici à composer son travail et à le retoucher. Le menu, le joli, le fini, ne se voient guère. Il n'y a que de longues lignes qui ne forment rien ou font du grandiose.

J'ai pu observer cela une fois de plus en allant de Malaga à Grenade. La route suit la côte pendant une centaine de kilomètres jusqu'à Motril. Tout d'abord elle n'offre rien de

saillant ; elle a pourtant ceci de charmant qu'elle dessert des plantations de canne à sucre et que l'on aperçoit, au passage, des groupes de planteurs à grands chapeaux, des files d'ânes trottant sous une charge énorme de roseaux, et d'autres scènes imitées des Antilles. Mais voici que la route s'élève et nous conduit sur une haute corniche. Alors, les lignes s'élancent vers le ciel, plongent à pic dans la mer. Nous connaissons de semblables routes et de semblables points de vue. Il y a la corniche de Provence, celle d'Amalfi, qui sont belles, mais ici il y a quelque chose de plus ; une fois arrivé au sommet, on a le sentiment d'une majesté intacte, et l'on comprend que les monts aient été jadis révérés comme des dieux.

Nous aurions souhaité les invoquer, ces dieux tutélaires, car l'automobile louée à Malaga et qui avait eu grand peine à gravir la côte est restée en panne devant le paysage le plus beau du monde mais le plus désolé. Nous commencions à nous inquiéter, car l'étape de Grenade est longue, lorsqu'une voiture, qui se dirigeait vers Motril, s'est arrêtée, et ses occupants nous ont promis de nous faire envoyer du secours. Une heure plus tard, en effet, nous avons vu apparaître une automobile conduite par un homme jeune, réservé et courtois, qui nous fit monter auprès de lui, sans grands gestes ni questions.

C'est à dessein que je relate ici ce petit incident de voyage. Il va me permettre de vous dire quelques mots sur les habitants de ce pays-ci.

Un mot exprime une qualité qui est, dit-on, la principale du caractère espagnol, c'est le mot *sosiego*, et il signifie à peu près le quant-à-soi. Il est certain que l'Espagnol paraît manquer de curiosité, de liant, et que sa figure, à côté d'une figure napolitaine, semble un morceau de bois. Il ne vous cherche jamais, on pourrait même croire qu'il ne vous a pas vu. En haut, son attitude rappelle l'attitude britannique ; en bas, dans le peuple des rues, elle fait penser au fatalisme musulman. Cette qualité a son prix :

elle maintient près de la dignité. J'ai été frappé de ne pas entendre une seule querelle, un seul mot violent, dans toute l'Espagne, bien qu'à Séville j'aie senti de près, pendant les processions, les impulsions du peuple. De plus, ce *sosiego* ne signifie pas l'égoïsme ni la sécheresse de cœur. L'Espagnol, au contraire, met une fierté particulière à vous rendre service, c'est pour lui une marque de bon rang, c'est le Lavement des pieds. Enfin il a le goût de ce qui est galamment tourné.

Notre conducteur bénévole ne parlait pas le français. Je rassemblai mon meilleur espagnol pour lui expliquer notre mésaventure et lui demander s'il ne pouvait nous mener jusqu'à Grenade. Il secoua la tête, répondit par de longues phrases que je ne compris pas. « Allons, pensai-je en bon Français qu'on ne prend pas sans vert, voilà le marchandage qui s'amorce. » Mais, voyant la difficulté de l'entretien, il me fit signe qu'il s'expliquerait par écrit une fois arrivé.

En effet, à l'auberge où nous fîmes halte pour déjeuner, il demanda du papier, un crayon, et inscrivit d'une belle écriture cette phrase que j'ai retenue et que je vous traduis littéralement : « Je suis un commerçant, mais je ne loue pas d'automobile. Je vous conduirai à Motril où vous en trouverez une pour aller à Grenade. Je ne vous demande rien pour cela, et vous conduis pour l'agrément de vous plaire. »

A Motril, il nous accompagna chez le loueur, resta jusqu'à notre départ, mais il ne nous parla presque pas. Il avait tiré une cigarette et fumait sans nous regarder. *Sosiego !*

Entre temps, nous avions déjeuné. Je ne vous ai jamais rien dit sur la cuisine espagnole. Il faut renoncer, comme dans la plupart des pays du Sud, à trouver ici de bonne viande et de bon beurre. Mais on peut se composer des menus qui piquent l'appétit, surtout les premiers jours. L'omelette est le plat national. On la nomme *tortilla*, on

la fait plate, bien cuite et accommodée de vingt manières. Mais il y a d'autres spécialités et plus originales. Ainsi, à Madrid, j'ai fréquenté un restaurant fameux, qui a gardé l'aspect d'une ancienne *posada* et où l'on grille à merveille des cochons de lait. Tranchés en long, présentés tout entiers et à plat, ils rappellent sous leur peau brune les petits animaux de la Foire aux pains d'épices. En Andalousie, j'ai mangé un excellent jambon servi avec du jaune d'œuf filé et sucré. Enfin, partout, restaurants ou auberges, on est assuré de trouver un copieux plat de riz, mélangé de toutes sortes d'ingrédients : volailles, poissons, moules, légumes, piments, etc... Ce « riz à l'espagnole », qui est parfois excellent, fait penser un peu au style *mudejar*, où le mauresque vient se marier à l'art chrétien.

Nous avons expédié promptement le riz et le reste, bien que l'auberge de fortune, située au bord de la mer, fût propre et accueillante. La journée était avancée. Il nous fallait arriver le soir à Grenade, et quitter la côte pour l'intérieur et la montagne.

La route de Motril à Grenade passe pour une des plus belles de l'Espagne. Si je ne vous avais déjà fatiguée de descriptions, et si moi-même, qui termine cette lettre à Grenade, n'étais fatigué de la route, j'essaierais de vous montrer ces ravins, ces pics, tout ce paysage de planète vierge que nous avons admiré à la nuit tombante. La nuit était tombée tout à fait quand nous sommes entrés dans Grenade. Il faut donc vous contenter de voir les fameux jardins de l'Alhambra comme je les ai vus moi-même en gagnant l'hôtel : un vallon planté d'arbres très hauts, des allées qui montent et où l'on s'égare facilement, du silence et de l'abandon.

*
* *

Hélas ! ces grands arbres qui entourent l'Alhambra ne gagnent pas à être vus au jour. Ils ne portent pas une feuille et paraissent morts. On me dit que c'est la faute

d'un ingénieur, qui, par d'imprudents travaux, les a ainsi desséchés. Toujours est-il que sur cette colline légendaire ils font penser à des captifs superbes et faméliques.

Tout ce qui compte à Grenade est arabe. Dans cette ville qu'ils ont convoitée vainement durant deux siècles et demi, les chrétiens n'ont rien édifié qui vaille. Le repaire forcé, l'ennemi enchaîné, ils la laissent comme un champ maudit, et sa ruine se fait d'elle-même.

Dans la cathédrale, il n'y a guère d'intéressant que la Capilla Real. L'autel de cette chapelle porte des bas-reliefs de Philippe de Bourgogne, belles compositions qui représentent assez curieusement les épisodes de la prise de Grenade. A côté, se trouve le tombeau des Rois catholiques, couchés au cœur de leur conquête. Malgré les deux statues allongées, faites dans un très beau marbre par un Florentin, ce tombeau est d'une simplicité presque outrageante. En effet, on aperçoit au-dessous, dans une fosse ouverte, les deux cercueils de plomb, nus et comme jetés là d'hier.

Le reste de la ville est moderne, laid, sans perspective. On perd son temps à Grenade dès que l'on descend de l'Alhambra.

Ce n'est pas dire que le palais des rois maures soit une des merveilles du monde. On mesure bien, au contraire dans ce chef-d'œuvre de l'art arabe, la petitesse et les limites de cet art. Cet art vaut presque uniquement par l'arrangement des détails et l'exécution. Il est d'une rare pauvreté d'invention. Quand je vous vantais, à Séville, les plans inclinés qui sont à l'intérieur de la Giralda, je faisais, sans m'en douter, le procès des architectes arabes. Ils ne construisent que des édifices de plaisance. On ne peut rêver plus douce demeure que ces salles fraîches, élégantes, aux parois glacées et chatoyantes, aux arcades brodées et rebrodées d'ornements délicats, mais quoi ! nous voici au sommet de l'art arabe et c'est une adorable ville. Tous ces patios, tous ces alcazars se ressemblent. Leur décoration est d'un incroyable raffinement, mais uniforme. Un archi-

tecte fera mieux qu'un autre en perçant une fenêtre au bon endroit, en employant des ciseleurs plus habiles, mais son génie n'a pas, ne peut avoir d'essor. L'art arabe se mord la queue.

Si l'on admire ces scribes voluptueux, que réservera-t-on pour les hommes de l'Occident qui, environ le même temps, imaginèrent le gothique et lancèrent leurs flèches vers l'azur. La cathédrale s'écroule. N'importe ! on refait un plan plus audacieux encore. Ceux-ci furent des Prométhées.

Mais chaque chose a son enseignement, sa fin, et il ne faut la considérer qu'en cela. La fin de l'art arabe tient dans cette phrase que l'on se répète involontairement en passant et repassant à travers ces chambres : « Il faut jouir, jouir... » Jouir de tout, de la lumière comme de l'ombre, du repos comme du mouvement, de notre chair comme de notre trésor mystique. Les rois maures l'ont compris. Qu'on imagine la vie de ces hommes qui procuraient tout à leur sens et faisaient graver en face d'eux les *sourahs* du Coran.

Quand je me suis retrouvé sur la terrasse, le soleil frappait la ville à pic. L'air brûlant tremblait par-dessus les toits. Au fond, la Sierra neigeuse étincelait. Singulier paysage, cette omelette chaude sous la glace !

Ici, vraiment, on respire l'Orient. De nombreux étudiants étaient sur cette terrasse. Ils se promenaient deux par deux ou lisaient un livre. D'autres, assis vers le mur de l'Alhambra, étaient inoccupés, le visage tourné sur la ville. Où donc ai-je vu ces figures olivâtres, ces yeux avides et rêveurs ? A Tunis, sous les arcades de la grande Mosquée, où, chaque matin, les étudiants, drapés de laine blanche, se promènent gravement, chargés d'un manuscrit et d'une fleur de tubéreuse. Je me plais à imaginer que les jeunes gens de Grenade montent chaque matin jusqu'ici, et, mâchonnant un brin volé dans la Cour des Myrtes, se perdent involontairement dans cette contemplation sensuelle qui est le fond de l'âme arabe.

Vous vous rappelez le nom du dernier roi qui régna sur ces murs, Boabdil, ce jeune homme si faible, dont les larmes furent bafouées par sa mère même. « Pleure maintenant comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme » lui dit-elle. Barrès, rapportant cet épisode, ne s'indigne pas. Il cherche à l'excuser. C'était un voluptueux, dit-il. Et il a raison. L'Histoire est une science grossière qui ne fait de place qu'aux forts. Elle élimine les délicats, les voluptueux. Honneur aux fier-à-bras ! On en fait des héros et des dieux. Certaines civilisations n'ont pas pensé de même. La Syrie gémissait sur le corps d'Adonis, homme-enfant. L'Asie, puis la Grèce, adorèrent ce Bacchus qui, dit Michelet, semble « une belle paresseuse ». Pauvre Boabdil, qui, une nuit, détale de son palais assiégé ! Il devait avoir une sensibilité exquise.

Quand on se promène dans l'Alhambra, on songe combien notre appareil sensoriel est atrophié. Ces odeurs, ces visions, ces voix qui nous soufflent de jouir, elles nous semblent lointaines et nous les comprenons mal. Les gens qui ont tracé ces palais et ces jardins avaient marié la chair et l'esprit. Ils jouissaient de l'air, d'une fleur ou d'un précepte divin autant que d'un corps. Mais nous, nous avons brutalement prononcé le divorce, et, du coup, la sensualité s'est réduite aux seuls désirs de la chair. La chair n'était pour eux qu'une partie des voluptés, nous autres nous n'avons de volupté qu'autant qu'elle s'y mêle.

Au moment de m'éloigner de cette colline, laissez-moi vous raconter une histoire. Avant de quitter Paris, j'annonçai mon voyage à la mère d'un de mes amis, une dame âgée, qui avait été en Espagne il y a fort longtemps, étant jeune fille. Elle me parla de Madrid, de Tolède, de Séville. Arrivée à Grenade, elle nous dit que c'était le plus beau souvenir de son voyage, et, d'une voix légèrement changée, nous décrivit le Généralife. C'est, vous le savez, une ancienne maison de campagne des rois maures ; elle n'est pas grande, mais son patio planté de lauriers-roses et de

myrtes est comme le godet où l'Orient a laissé la goutte de son essence la plus forte. Je lui demandai si elle avait séjourné longtemps à Grenade. Alors elle rougit, et d'une voix plus altérée encore : « Non, dit-elle, et voici pourquoi. Avant de faire ce voyage, mon enfant (elle s'adressait à son fils) je m'étais fiancée en secret à ton père. Personne ne le savait encore, mais, à peine à Grenade, je me sentis un tel désir de le retrouver que je me confiai à mes parents et les suppliai de hâter notre retour ». Elle passa la main sur ses cheveux blancs et baissa la tête par confusion. Que j'aime ce récit et la vision de ce chaste bouton qui éclate au soleil de Grenade !

Et moi aussi c'est à travers l'amour que j'ai senti la volupté de Grenade. Jamais, dans aucun lieu, je n'ai pensé si violemment à vous. Et, cependant, je me suis demandé tout bas si j'aurais aimé à vous voir ici. Je ne sais s'il m'est plus favorable de mettre près de vous des choses qui parlent d'amour ou bien de les écarter. Vous n'êtes pas de celles que l'on grise et que l'on possède ensuite. Et je me suis souvent dit que s'il n'y avait pas d'amour dans le monde, je n'aurais aucun reproche à vous faire. C'est vrai, vous me donnez tout sauf l'amour. Ah ! que cette pensée, qui semble consolante, me blesse ! Quelle force elle me donnerait contre vous si je me la répétais souvent ! Mais je ne veux pas être fort contre vous. Ce qui met mon amour en danger me fait peur, oui, littéralement, comme une arme que l'on possède pour se défendre mais que l'on cache pour ne pas s'en servir.

Tout à l'heure, j'étais assis sur la terrasse de l'hôtel en face de la ville. Sitôt le soleil couché, Grenade devint bleue, puis violette, puis se mélangea à la nuit. Pourtant, si l'on avait tenu les yeux fermés, on n'eût pas reconnu la nuit, car les souffles de l'air n'avaient pas changé et la pierre de la balustrade brûlait encore la main. J'étais appuyé sur cette pierre, et, à la fin de cette journée où j'avais respiré tant d'amour, mais si loin de vous, j'ai éprouvé soudain du désespoir.

« Jamais elle ne m'aimera, me suis-je dit. Par quel miracle pourrais-je la toucher demain plutôt qu'hier ? Il faut renoncer à l'amour ou renoncer à elle... »

Etouffer les désirs de son cœur, peut-on accueillir cette pensée à Grenade, sur le brasier mal éteint de la sensualité orientale ? Ici les entreprises du cœur apparaissent magnifiées, et si l'on se dit qu'un jour elles ne vous agiteront plus, on croit tomber aussitôt dans l'immobilité de la mort.

Renoncer à vous ? Laissez-moi vous l'avouer, je me suis senti si malheureux de mon sort sur cette terrasse, que j'ai voulu imaginer ce que serait ma vie sans vous. Oh ! cela n'a pas été sans mal. Il m'a semblé tout d'abord que j'essayais de suspendre ma respiration ; mon cœur s'est mis à battre très fort ; le plus vif de mon être s'est éteint ; j'ai eu vraiment l'appréhension de l'agonie. Mais j'ai persisté, j'ai voulu me représenter mes actes, je me suis vu en train de marcher, de rire, d'aimer... Horreur ! J'avais la vision d'un homme bien vivant, mais privé d'âme. Je le considérais comme nous considérons un animal, qui respire, qui broute, qui regarde devant lui, mais qui n'a que la matière des pensées. C'était cela que je souhaitais devenir ! Ah ! j'ai bien vite mis fin à ce jeu affreux, et j'ai repris possession avec bonheur du pauvre personnage qui vous aime.

*
* *

Afin d'arriver à Séville pour la semaine sainte, nous n'avions pas visité Cordoue sur le chemin de l'aller, et, par la suite, il avait été décidé, faute d'un itinéraire commode que nous laisserions de côté cette ville. J'en avais quelque regret. La mosquée, ce monument hybride, unique sur la terre, m'attirait fort, et une vue de l'intérieur, aperçue ici chez un marchand d'estampes, avait redoublé ma curiosité. De Grenade à Cordoue, la distance n'est pas longue par la route. Nous hésitâmes. Je pris brusquement la résolution de dire oui. Et nous partons tout à l'heure. Tout cela a été

décidé en un moment. S'il m'advient quelque chose de grave à Cordoue, si je ne sais quel caillou bouleverse ma vie, vous admirerez comme le hasard et l'accident règnent sur notre destinée.

Mais, vous le savez, je ne crois pas à la souveraineté des circonstances sur notre volonté. Elles n'ont d'effet qu'autant qu'elles nous trouvent disposés à subir cet effet. Disposition cachée, mais qui, si elle a assez de persistance pour nous faire agir, se serait fait jour sûrement. Le hasard ne nous pousse qu'à des déterminations déjà à moitié prises, de même que le vent ne fait tomber de l'arbre que des fruits mûrs.

L'entrée à Cordoue par la route du sud a grand aspect. On passe sur un pont ancien, à nombreuses arches, construit au-dessus du Guadalquivir, et où il est bon de faire halte, car on embrasse de là toute la ville. Elle apparaît très curieuse, cette ville, grande mais pressée, légèrement étagée, d'une couleur jaune pâle. Le fleuve qui la limite est large, parsemé de bancs de sable et ressemblerait à notre Loire si ses eaux étaient moins limoneuses. Il baigne çà et là des ruines arabes, moulins ou aqueducs. Devant soi, en droite ligne du pont, on aperçoit l'étrange mosquée, c'est-à-dire un dôme de basilique chrétienne posé sur un donjon arabe.

L'histoire de Cordoue, par sa succession de splendeur et d'ombre, fait penser à la carrière d'une courtisane. Simple marché phénicien au début, elle passe aux Romains et est disputée âprement par César à Pompée. Elle sort appauvrie de la lutte. L'empire la relève, mais à sa chute, les Goths la délaissent. Surviennent les Maures, qui s'éprennent d'elle, en font leur capitale d'Occident. Et ils l'aiment tant, ces conquérants, qu'ils la veulent reine et non vassale. Ils l'enlèvent aux califes de Damas, et, après leur victoire, lui donnent un maître décoré du titre somptueux d'émir. Alors, pendant plusieurs siècles, c'est l'apogée de la courtisane. L'ancien moulin à huile (*corteb*) est une cité où l'on

compte des milliers de palais, de mosquées, de bains. On ne sait qu'inventer pour l'enrichir. Pendant plusieurs siècles, toutes les découvertes de l'art et de la science éclosent dans cette plaine admirablement fertilisée. Elle a aussi les poètes les plus délicats et des philosophes. Averroés, le commentateur d'Aristote, y est né et y professe. C'est bien la belle courtisane un peu mûre, qui a su grouper autour d'elle l'élite de son temps.

Mais les années passent et d'autres rivales se lèvent. Déjà, avant 1200, Cordoue était éclipsée par la jeune Grenade. C'est une ville en décadence quand les chrétiens y entrent. Ces nouveaux maîtres ne l'aiment pas, ils la négligent, ils la parent mal. Et l'ancienne splendeur des Emirs finit ses jours dans la médiocrité.

Pourtant, il lui reste quelque chose de sa gloire, c'est sa mosquée.

On hésite à l'appeler ainsi, cet édifice, vrai tour de Babel, d'où tant de prières différentes se sont à tour de rôle élevées vers le ciel. En effet, c'est sur l'emplacement d'un ancien temple de Janus, consacré plus tard par les Goths à Saint Vincent, que l'émir Abd-er-Rahman fit ériger une mosquée, la plus grande du monde après celle de La Mecque. A la chute des Maures, la mosquée fut placée sous l'invocation de la Vierge et purifiée, mais on n'y toucha pas, et cela pendant trois siècles. Au XVI[e] siècle seulement, époque où le fanatisme religieux s'exaspère, le chapitre de Cordoue, rivalisant avec celui de Tolède, éventre la merveille hérétique et installe au milieu un grand maître-autel de style baroque. Et voilà qui fait aujourd'hui encore la cathédrale de Cordoue.

Les vicissitudes de cet édifice, quel admirable enseignement ! Les luttes des religions entre elles me font l'effet d'une dispute pour décorer d'un nom un certain souffle nécessaire à la plupart des hommes. Chacun en tient pour son appellation, et tous se battent sur la lettre alors qu'ils pourraient s'entendre sur l'esprit. Il ne devrait y avoir qu'une querelle, celle des spiritualistes et des matérialistes.

Ici, malgré sa retraite, c'est l'Islam qui triomphe. Dès l'abord, il vous accueille par des senteurs trop capiteuses pour être chrétiennes. Ce sont les orangers du patio de los Naranjos. Ce patio est grand, orné de fontaines, et bien plus beau que celui de la cathédrale de Séville, vestige, lui aussi, d'une ancienne mosquée. Les ornements extérieurs de cette cour sont mélangés de figures et de symboles chrétiens, la porte par où l'on accède à l'intérieur de la mosquée est surmontée d'un frontispice de la Renaissance. Mais sitôt cette porte franchie, l'Islam règne seul.

Des centaines de colonnes, rapprochées et basses, forment devant vous des allées obscures. Ces allées semblent infinies ; on n'aperçoit ni les murs ni le toit ; à chaque pas, une nouvelle perspective dérange votre perspective, et à peine avez-vous un peu avancé à l'intérieur que vous ne savez plus vous orienter.

Que cette architecture est favorable à l'exaltation mystique ! Que l'on conçoit qu'un homme pressé et aveuglé entre ces mille colonnes, tâtonne vers une seule issue : la prière. J'imagine qu'aux yeux du pèlerin épuisé, ces colonnes semblaient bouger, se dédoubler, tourbillonner autour de lui, comme les murs aux yeux du derviche.

Et si l'on imagine encore, dans cette confusion, le vacillement des mille lampes suspendues autrefois au plafond, ne pensez-vous pas qu'ici le croyant devait être aisément transporté près du surnaturel ?

Je vous assure que le visiteur ressent vaguement quelque chose de cet état. L'atmosphère de ce lieu le retient, l'étourdit, l'angoisserait presque... Cette forêt de colonnes n'a donc ni commencement ni fin ? Il croyait en sortir par cette allée, mais elle le mène dans des profondeurs plus sombres. Où est-il ? Il a perdu tout à fait sa trace... Dieu merci ! il se retrouve, car voici au centre le sanctuaire chrétien.

C'est un monstre, ce sanctuaire, un véritable monstre encagé entre les colonnes et qui se débat avec des contor-

sions et des grimaces. Et quand je dis un monstre, je ne m'éloigne pas du jugement artistique, car cette œuvre appartient, avec ses furieuses volutes et ses cataractes d'ornements, à ce style italianisé qui domina sous Charles Quint et que les Espagnols eux-mêmes nomment *monstruoso.* Ajoutez à cela que les matériaux employés ne peuvent rivaliser avec le marbre admirable, le granit, le jaspe, dont les colonnes maures sont faites. En même temps une lumière crue tombe du dôme. Hélas ! le surnaturel s'est dissipé. Dans cette partie de la mosquée, la purification est complète.

Nous étions entrés dans la mosquée avant de gagner l'hôtel, car elle ferme ses portes de bonne heure. Après avoir commencé cette lettre, j'ai visité la ville, et me voici de retour assez tôt pour ajouter une page avant d'aller dîner. Je n'ai remarqué aucun autre monument, mais Cordoue m'enchante. Je vous ai écrit un jour que je n'avais pas encore vu en Espagne une ville qui eût conservé le pittoresque d'autrefois. Eh bien ! je ne connaissais pas Cordoue. Ici, les quartiers modernes ne sont qu'au bord des grandes artères. A peine a-t-on quitté ces avenues qu'on s'enfonce dans un réseau de ruelles tortueuses, fermées aux voitures et qui ont gardé tous les zigzags du passé. Tolède est à cet égard une cité neuve si on la compare à Cordoue. Nulle part en Espagne, et peut-être en Europe, on ne verra ce tracé de rues capricieux, ces petites places irrégulières, ornées d'un figuier et d'une fontaine, ces rangées de maisons à fenêtres grillagées.

Et la tradition, aussi bien que le décor, semble intacte. Partout, en Espagne, il faut déchiffrer la civilisation arabe sur des pierres effritées ; ici elle marque encore les mœurs des habitants. Ces arômes qui sortent des échoppes, ces pas qui claquent sur les dalles des patios, ces longs silences coupés d'un chant étrange ou d'un appel guttural, recomposent autour du promeneur une ville d'Afrique ou une de ces villes de Sicile tournées vers l'Orient. A Tunis, j'ai

vu des murs blancs de chaux bleuir pareillement à l'heure du crépuscule. Un soir à Syracuse... Pardonnez-moi, mais que de souvenirs échappés de ma vie aventureuse me sont revenus dans les ruelles de Cordoue ! Naguère une ville inconnue, qui avait un peu excité mon imagination, m'apparaissait, lorsque j'y débarquais, comme un grand corps plein de surprises et qu'il me fallait palper tout de suite. Je parcourais les rues et regardais toutes choses en proie à une vraie frénésie. Et seule une aventure sensuelle calmait cette curiosité si bizarrement mélangée. Ah ! j'étais tout autre avant de vous rencontrer. Je me dis quelquefois que vous auriez peut-être préféré cet être vif et facile à son frère grave et attaché. Un grand amour nous recrée, il nous donne une personnalité entièrement neuve. Quelle dérision de penser que mon amour pour vous m'a peut-être rendu tel que je ne puisse vous plaire ! Oh ! si ce n'est ce peut-être, je ne regrette rien de ce temps. Je ne regrette pas davantage les peines que vous m'infligez. Songez seulement que vous les infligez à quelqu'un qui était heureux...

Ce que j'avais vu de Cordoue n'était rien. C'est la nuit que le corps de cette ville frissonne et se révèle. On m'avait dit : « Promenez-vous le soir dans les rues de Cordoue. » Pourquoi? Je le comprends maintenant.

Imaginez la légende la plus ardente de l'amour arabe, une forme de passion sourde et tenace, une galanterie qui ne souffre aucun obstacle ; imaginez encore le tempérament des peuples du Sud, la coquetterie et la facilité de leurs femmes ; composez à l'aide de ce sentiment vingt, cent intrigues, et vous aurez une idée des tableaux que l'on voit le soir dans les petites rues de Cordoue.

Devant chaque maison, on aperçoit un homme appuyé contre les barreaux d'une fenêtre, et, entre les volets de cette fenêtre, un visage de femme. Ici, l'homme parle bas en tenant gauchement les barreaux. Plus loin, la femme a laissé pendre sa main et le couple se tait. Ailleurs, les

deux visages sont presque collés l'un à l'autre et les paroles butent contre des dents serrées. Toute la variété de l'amour apparaît dans ces ruelles. Je suis passé près d'un homme qui chuchotait une chanson contre une fenêtre noire et vide. Et sur une petite place, j'ai vu un officier, les deux mains au sabre et la taille redressée, faire une déclaration à une ombre inclinée sur un balcon.

Vision étonnante que ces couples ! Comme l'obscurité les enveloppe, et qu'on distingue moins bien le visage que l'attitude, ils vous présentent à chaque pas un roman de caractère. Voici le timide, voici le brutal, le sentimental, le bellâtre ; et, à côté, la rieuse, la passionnée, la vénale. Et comment définir ceux-ci ? Dans une maison qui est au bout d'une impasse, un patio est éclairé. Une femme qui, autant qu'un étranger peut en juger, n'est pas une femme du commun, est debout et immobile derrière la grille de ce patio. Et dans la rue, en face d'elle, mais à plusieurs pas, un homme jeune, vêtu d'une sorte de sarrau campagnard, est arrêté et la regarde. Elle soutient ce regard ; ni elle ni lui ne bouge ; et aussi longtemps que j'ai épié la scène, ils n'ont pas fait un signe. Il n'y avait aucune tendresse, aucune grâce dans leur attitude ; on eût dit deux animaux paralysés l'un par l'autre.

D'ailleurs, les amants de Cordoue semblent ignorer tout ce qui n'est pas leur amour. Ils ne se dérangent pas sur votre passage, ils ne vous donnent pas un regard, et ils doivent s'imaginer à l'abri du vôtre. Aucun cri dans ces rues, aucun passage bruyant. Seul le bellâtre en uniforme élevait la voix pour atteindre la belle du balcon. Partout ailleurs il venait de ces couples des ondes de ferveur plutôt que le murmure des mots.

Ah ! que j'ai souhaité votre présence, tandis que je me promenais par ces rues ! Est-ce que ces ondes ne vous auraient pas persuadée mieux que mes supplications ? Ne vous seriez-vous pas rapprochée de moi ? Je ne vous reproche pas de ne pas m'aimer, mais de ne perdre à

aucun moment votre volonté d'être froide. Jamais je ne sens que je vous atteins. Jamais mes paroles ou la vue de mes sentiments n'ont produit le plus léger renversement au fond de vous-même. Un peu d'émotion vaniteuse, un peu de pitié, c'est tout. Mais ce mouvement que j'ai attendu jour après jour, cette illumination qui aurait enfin fécondé votre cœur, jamais il ne s'est produit, jamais je n'ai pu la provoquer. Loin de vous laisser attendrir, vous avez maintenant pris le pli d'être aimée sans aimer, et voilà ce mauvais échange établi entre nous. Quelle malhonnêteté, quelle sottise ! Ah ! ne me croyez pas orgueilleux. Comprenez, au contraire, ce que je veux dire. Celui qui aime n'est rien, seul compte l'amour qu'il donne. C'est une pièce d'or très rare, qui tombe parfois dans les mains les plus pauvres, mais qu'il faut recevoir même de ces mains. Ce rustre que j'ai vu tout à l'heure, arrêté devant le patio, tenait la pièce d'or, et la femme ne le laissait pas échapper. L'orgueil est chez vous qui dédaignez le don.

Non seulement vous le dédaignez, mais il vous pèse. Je me souviens que l'observation que vous avez trouvée la plus juste dans *Adolphe* est une remarque d'Adolphe sur l'amour d'Ellénore : « que si c'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime, c'en est un bien grand d'être aimé quand on n'aime plus. » Pauvre Ellénore ! Elle ne vous a inspiré rien de plus. Faut-il que moi, je vous inspire de l'ennui, pour que vous trahissiez ainsi votre propre camp !

Ah ! je le comprends maintenant, j'ai attribué à mon amour pour vous un pouvoir qu'il n'avait pas. Je n'ai jamais désespéré de vous gagner. Encore une fois, ce n'est pas de l'orgueil. Mais pouvais-je supposer que votre petite volonté ferait échec non pas à ma propre volonté, mais à cette force sans nom et hors de moi-même qui me poussait vers vous ?

Je me suis trompé, je me suis bien trompé.

Que de fois vous m'avez blessé ! Une remarque candide,

un aveu étourdi, c'était tout, mais j'aurais été en droit de m'éloigner à jamais. Je n'y songeais pas, je vous assure. Ces paroles, je les gardais par devers moi, je les reprenais, je les répétais jusqu'à ce qu'elles ne me fissent plus mal. Je sais bien qu'agir ainsi étaimont ə d intérêt, car du jour où je vous ai connue, tout ce queov us me procuriez, plaisir ou douleur, m'est devenu un aliment nécessaire. Quand il m'arrivait, comme à Grenade, de me figurer ma vie sans vous, j'avais la même vision que les croyants quand ils se représentent leur vie sans la foi, c'est-à-dire un vide vertigineux devant lequel ils crient de peur.

Mais les croyants s'abusent. Perdre la foi est sans doute moins terrible qu'ils ne l'imaginent, et je me demande ce soir si je ne suis pas tombé dans leur illusion en redoutant si fort de ne plus vous aimer. Qu'arriverait-il ? Si j'aime de nouveau, il est certain que ne je souffrirai pas autant. Et si je suis aimé, ah ! je vous jure que je serrerai fort entre mes doigts la pièce d'or.

Un grand amour s'empare de notre raison, vole nos sentiments, règne sur tout notre être, et tant qu'il règne, rendus oublieux du passé et aveugles sur l'avenir, nous ne pouvons concevoir sa disparition que comme la fin même de notre être. Sottise ! Il n'a créé en nous qu'un personnage provisoire et il l'entraînera avec lui, si bien que nous nous trouverons le lendemain avec un corps neuf et sans rien de plus que les pâles impressions de la mémoire.

Ce soir, pour la première fois, je suis parvenu à isoler ce personnage. Il est devant moi, séparé de ma chair. Mannequin, spectre, ombre...

Je suis ressorti. Comment dormir ? Oh ! ce n'est pas la première nuit que je me trouve ainsi dans les rues, poussé au hasard par la fureur que je ressens contre vous. Que de fois à Paris j'ai erré de même, après vous avoir accompagnée jusqu'à votre porte et être resté seul ! Cette fureur me fait chercher tantôt des ruses pour vous prendre malgré vous,

tantôt des recettes pour ne plus vous aimer et ne pas en souffrir. C'est ce que j'appelle la mauvaise heure de mon amour, celle où prêt à vous voler à vous-même ou à tuer notre amour, je me sens une vague complicité avec toutes les faces patibulaires que j'aperçois dans l'obscurité. Mais cette fureur ne dure pas. A Paris, autour du quartier où vous habitez, il y a dans l'aspect des demeures rangées, repliées, éteintes, l'idée d'un ordre établi, d'une bonne marée que chacun subit, et cette idée me calme, me donne quelque espérance. Je me dis que vous attendez de la vie une foule de choses qu'elle ne vous apportera pas, et que vous le comprendrez un jour ; je me dis qu'un amour tel que le mien doit trouver forcément sa récompense, que vous reviendrez à moi par votre seul désir, et que cette aurore se prépare peut-être pendant l'accalmie de cette même nuit.

Oui, là-bas, je me dis cela. Mais ici, dans ces ruelles de Cordoue, peuplées par des couples ardents, silencieux, immobiles, qu'on dirait plus amoureux que vivants, ne devinez-vous pas quelle rage lucide s'est emparée de moi ?

Qu'est-ce que j'attends de vous ? Que vous deveniez pareille à ces femmes dans les bras de leurs amants ? Par quelle singerie ? Maintenant la lune éclaire les visages, et jamais, au temps où je vous ai tenue dans mes bras, votre visage n'a ressemblé à aucun de ceux-là. Si vous reveniez à moi après la séparation que vous avez pu nous imposer à tous deux, quel sentiment débonnaire et conciliant me passeriez-vous sous le nom d'amour ?

Non, non, au terme ce de voyage où chaque jour j'ai eu plus de peine à me duper moi-même, les visions de Cordoue m'interdisent toute illusion. Cet homme, né de vos regards, façonné par vos mains, qui, lorsque vous avez paru, s'est emparé de ma raison et de mes sentiments, il faut qu'il expire, car il n'y a rien de bon pour lui sur la terre.

Et il expirera, n'en doutez pas. Sa fin viendra sans cris, sans avertissement, sans rien qui puisse vous la faire soup-

çonner. Je ne vous enverrai pas les dernières pages de cette lettre. A quoi bon ! Elles ont l'accent d'une déclaration suprême, et, quand on parle, quand on écrit, c'est pour convaincre encore ou être convaincu, c'est pour continuer la partie. Or, j'y renonce.

Mais, un jour, vous ne me verrez plus près de vous. Vous croirez à un de ces coups d'humeur que vous connaissez bien et que vous raillez tant... Vous vous tromperez, je ne reviendrai pas.

Et comme à un sentiment d'un rang aussi élevé que celui-là il faut une mort noble et prompte, n'attendez pas de moi l'amitié. Je m'y refuse. L'eau vive ne finira pas dans une flaque stagnante où je regarderais avec mélancolie ses derniers remous emprisonnés. Je me serai éloigné pour toujours. Je n'aurai pas de haine contre vous, je n'éprouverai pas d'amertume. Je penserai à notre séparation comme à une chose fatale ; et, vous le savez, les natures les plus sensibles, qui saignent pour de petits drames dont l'issue est incertaine, sont souvent celles qui réagissent le moins devant l'idée de la fatalité.

Ah ! il vous sera facile alors de nier mon amour, de traiter d'imaginations mes sentiments et mes souffrances. Imaginations ? Sans doute. C'est bien pour cela que souffrances et sentiments furent si vifs. Et comment le cerveau ne ferait-il pas tout dans un amour qui ne reçoit rien ?

Mais c'est le privilège de ces amours exaspérées, de mourir aussi miraculeusement qu'elles vivaient. Ce personnage qui se détache de moi ce soir laissera peut-être une image plus violente dans votre souvenir que dans le mien. Peut-être vous effraiera-t-il toujours, alors qu'il m'apparaîtra comme la dépouille légère et décolorée que l'insecte laisse derrière lui, la saison révolue.

JACQUES DE LACRETELLE

LES HEURES DU FOYER

Henriette Charasson n'occupe plus rue Ernest-Renan d'où elle m'écrivait ses premières lettres un appartement. Elle habite près d'une fontaine ce pays où l'amour l'a conduite et que la souffrance lui a expliqué, et qui s'appelle le bonheur. C'est tout près de Châteauroux. De Blois à Châteauroux il n'y a que quatre-vingt-dix kilomètres et l'on est tout le temps en France, mais je n'ai pas pu y aller. Ce sera pour une autre fois, déjà sans description et sans photographie, je le connais. Ce livre odorant où le réséda ranime la rose et tantôt l'une tantôt l'autre est plus forte, me suffit.

Le cœur ne dit bien son secret qu'à voix basse. Ou plutôt il ne parle pas, il écoute et nous l'écoutons. Il s'y prend avec les idées comme la vie avec le corps. Il ne les a pas fabriquées, il ne les agence pas avec un joli petit marteau. Il pénètre peu à peu toute cette phrase qui lui était nécessaire, il l'imprègne, la dilate, l'échauffe et la colore. Puis il attend qu'à la pensée succède une autre pensée, comme le battement suit un autre battement, comme la douleur attend la douleur, comme la question propose une autre question et comme la prière appelle cette grâce qui l'a devancée. L'enfant et Dieu au fond d'un cœur de femme avec une infinie douceur, avec une grande patience, avec de

profonds dégoûts et avec une souffrance aiguë, commence, recommence et se révèle mot à mot.

« *Il est si petit qu'il n'est pas né encore* » [1].

Le bien seul est beau parce que le bien seul est créateur. C'est le bien qui fait et c'est le mal qui défait. Le mal travaille sur une matière morte, en train de rendre à la nature ses éléments usurpés, et son analyse est l'image d'une décomposition. Le bien n'est pas observateur, il est suscitateur. La joie s'attaque au fond même de l'âme avec de délicieux réactifs. C'est une affaire inouïe ! Tout s'émeut pour la recevoir, c'est comme une chaumière, comme un triste bureau à la visite d'un grand homme, tout se met en mouvement et dans une aimable confusion, on appelle les amis, on gronde la servante, on ne sait qu'inventer, on retrouve un tas de choses perdues, l'âme essaye un ordre nouveau, mille arrangements nouveaux, et puis elle laisse tout, joint les mains et regarde, parce que Dieu comme à Marie lui a fait de grandes choses, et que de tous côtés elle voit se multiplier avec stupeur cette moisson qu'elle n'a pas semée ! L'âme dit à Dieu qu'elle vit et elle le lui dit avec des moyens empruntés à la force même qui la fait exister. Heureuse cette âme ! Heureuse la femme qui, comme Henriette Charasson, dit merci à Dieu non pas seulement avec des paroles mais avec un petit enfant nu, avec une petite âme immortelle entre ses bras !

PAUL CLAUDEL

Tokyo, 13 juin 1926.

1. *Les Heures du Foyer*, par Henriette Charasson, p. 92.

JOURNAL DE SALAVIN [1]

7 Mars. — A consulter les livres spéciaux, on demeure surpris par le nombre presque infini des S., j'entends bien de ceux qui sont reconnus et catalogués. Il y en a plusieurs pour chaque journée. Constatation nullement désespérante, au contraire : il est plus facile de se glisser modestement dans une telle foule que de s'introduire dans une trinité.

Après réflexion, l'inquiétude supplante le réconfort. Si l'humanité fait une telle consommation de S., il lui devient nécessaire d'en produire sans cesse de nouveaux. A ce compte, l'époque actuelle, comme les autres, doit fournir son contingent. Il y a des S. parmi nos contemporains. Est-ce possible ? Je n'en connais pas. J'ai beau chercher, non seulement dans mes connaissances personnelles, mais encore entre les réputations consacrées, je ne découvre rien de tel.

J'ai trouvé, dans un ouvrage que je suis en train de lire et d'annoter, cette phrase astucieuse : « Il y a ceci de remarquable chez les S.,, que la gloire terrestre dont leurs noms sont entourés commence surtout au moment de leur mort. » D'accord, mais si la consécration, par prudence, est posthume, il doit bien y avoir, du vivant de l'intéressé, une certaine adhésion populaire, des faits évidents, quelque chose comme un « prologue sur la terre ». J'ai peur que notre époque ne soit, en ce cas, d'une affreuse stérilité.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er septembre 1926.

Au reste, l'union saurait-elle se faire sur un de nos contemporains ? Affaire d'optique. Tel qui passerait pour un S. dans le cinquième arrondissement serait considéré comme un imposteur à Montrouge et comme un mufle à Belleville. Une fois de plus je redis avec Augustin : « Un S. n'est S. que pour lui-même. » Maxime qui d'ailleurs m'indispose. N'y a-t-il pas bien de l'orgueil à se juger soi-même ainsi ?

Ces réflexions mélancoliques me sont inspirées par un pénible incident qui a gâté ma soirée d'hier et que je ne voulais pas, tout d'abord, rapporter dans ce journal. Je vais tâcher d'en dire quelque chose, car il touche au vif de mes soucis.

L'emploi que j'occupe à la Cilpo comporte, avec beaucoup d'inconvénients, de menus avantages ; entre autres, une relative liberté. Je donne et reçois des rendez-vous, je fais, d'autorité, certaines démarches et des courses. Errer dans les rues, voilà mon plaisir. C'est là que j'ai goûté mes joies les plus farouches et mes tristesses les plus sereines.

Bref, une de mes courses m'avait conduit, hier soir, dans les environs du Cirque d'Hiver et je revenais, doucement, à la tombée du jour, vers la Bastille, pour y prendre mon tramway. Il ne pleuvait plus ; le bitume du boulevard Beaumarchais était gluant et noir sous un ciel bouché. Peu avant d'arriver à la rue du Pas-de-la-Mule, j'avise une femme âgée, proprement vêtue, mais d'aspect chétif, qui venait de poser sur un banc une espèce de grosse balle de linge et qui s'efforçait, en vain, de recharger correctement ce fardeau sur son épaule.

J'étais à vingt ou vingt-cinq mètres de la vieille dame. A sa vue, je m'arrête, saisi de pitié. Je m'arrête et remarque, à quelques pas d'elle, un garçon bien découplé qui s'est arrêté, tout comme moi et, tout comme moi, la regarde. Aussitôt, deux pensées

me viennent. Primo : « Je vais aider cette pauvre femme à porter son paquet ». Secundo : « Ce gaillard est vigoureux, mais il manque de générosité ». Cette dernière pensée me procure une légère indignation, si bien que je juge bon d'attendre une minute pour voir jusqu'où le butor poussera l'inconvenance. J'ai tout le temps d'intervenir et l'expérience vaut la peine. Le lourdaud pousse l'inconvenance fort loin. Il considère paisiblement la vieille dame puis s'éloigne à petits pas en se retournant plus de vingt fois. Je suis écœuré. Vais-je courir après lui ? Non certes. Pourtant, il y aurait plaisir à lui donner une leçon courtoise, à lui dire qu'un homme bien portant doit assistance aux êtres faibles. Moi, qui n'ai plus vingt ans, je vais le charger sur mes épaules, ce ballot, et le porter aussi longtemps qu'il faudra. Si jamais ma vieille maman se trouve dans la rue, avec pareille charge sur les bras, puisse-t-elle rencontrer un passant comme moi qui n'écoute que son cœur et qui... Un dernier regard au malotru qui s'enfonce dans la rue du Pas-de-la-Mule. Honte sur lui ! Et maintenant, à moi !

La vieille dame ! Plus de vieille dame. Plus de ballot. Tout a disparu. La nuit s'épaissit. On allume les becs de gaz. De l'œil, je fouille le boulevard. Plus rien ! Peut-être a-t-elle pénétré dans une boutique, peut-être...

Ma belle action m'échappe. Je fais quelques pas, rêveur. Je suis un peu déçu. Pas trop mécontent quand même. Le sort m'a volé ; mais mon intention était à ce point qu'elle vaut encore un acte. Je m'en vais, doucement, rêvant à ces choses, vers la rue du Pas-de-la-Mule...

8 Mars. — Toute une journée, je me suis demandé s'il y avait lieu de conter la fin de cette aventure. Eh bien, oui. N'ai-je pas juré de tout dire ?

Comme j'arrivais au coin de la rue du Pas-de-la-

Mule, quelqu'un m'a frappé sur l'épaule, un type à barbe noire, vêtements noirs, melon noir. Il m'a regardé d'un air triste et m'a dit simplement : « Goujat ». Et, comme je restais pétrifié : « Oh ! vous savez bien ce que je veux dire. »

Il a tourné les talons ; il s'est enfoncé dans l'ombre, et je suis resté là, les oreilles tintantes, les joues chaudes, saoûl de honte. Oh ! c'est injuste, injuste, car, lui non plus, l'homme à la barbe noire, lui non plus ne l'avait pas aidée, la vieille dame.

9 Mars. — Dimanche. J'ai passé l'après-midi dans les rues. Pourquoi ? Le temps n'était pas à la flânerie : ondées, coups de vent. Je me suis promené quand même. J'espérais bien prendre ma revanche, rencontrer quelque misérable portant un fardeau pesant. Je n'ai vu personne portant le moindre fardeau. Le dimanche est un mauvais jour pour les belles actions.

10 Mars. — Je n'aurais point imaginé qu'il fût si rare de rencontrer dans les rues de Paris une personne pliant sous une lourde charge. J'ai cherché, de tous mes yeux, cherché bien en vain. Rue d'Assas, un fort de la Halle déchargeait des sacs ; mais ça, c'est son métier. Rue de Rennes, un vieux monsieur marchait, devant moi, portant un paquet qui ne pesait sûrement pas plus de huit ou dix kilos. Alors ? Enfin, rue de Sèvres, une jeune blanchisseuse... Je ne veux pourtant pas qu'on se trompe sur mes intentions. Tant pis ! Tant pis !

Il ne faut pas se presser. Si l'on regarde les textes de près, beaucoup de saints n'ont pas fait grand'chose.

Je viens de lâcher le mot, le fameux mot. A quoi bon me cacher ? Ma mère et Marguerite me connaissent assez ombrageux ; il n'y a nulle raison pour qu'elles viennent fouiller dans mon tiroir. Liraient-elles ce cahier, que la lettre S. leur indiquerait assez que je cache quelque chose. Et qu'iraient-elles inventer ?

Tant de mots commencent par un S. C'est donc fini. Je n'aurais jamais dû recourir à ces dangereuses précautions.

Un moment, j'avais pensé que, pour éluder ces difficultés, il serait préférable de ne pas prononcer le mot de « Saint ». Autant renoncer à ce journal. Il est même indispensable de prononcer souvent le mot pour ne pas perdre la chose de vue.

Je disais que beaucoup de saints ont obtenu le titre à peu de frais. Certains se sont contentés de diriger une abbaye, d'autres d'écrire de vagues ouvrages que tout le monde ignore. Je sais bien qu'il ne faut pas viser au minimum, en cette matière, et chercher ses modèles dans la médiocrité.

Ce qui me paraît évident, c'est, chez la plupart des saints, un prodigieux dégoût du siècle. Ils pleurent abondamment et ne rêvent que de se retirer dans la solitude. Les saints, en général, sont des misanthropes ; sous ce jour je me sens déjà de taille à leur rendre des points. Ma situation n'en est pas moins exceptionnelle. Qu'ai-je à gagner dans la solitude, puisque je n'ai pas la foi ? J'y pourrais, à la rigueur, devenir un sage, point un saint. Or, mon parti est pris, bien pris. Plus à y revenir.

J'ai, ces derniers mois, eu quelques entretiens avec M. Amigorena, le sous-chef comptable. C'est un catholique fini, très ferré sur la doctrine, avec une pointe d'intolérance. Je n'ai, bien entendu, pas fait à mon projet l'ombre d'une allusion. Une habile petite enquête. Pour M. Amigorena, cela va sans dire, hors l'Église, point de saints. Ça m'est bien égal. Mon désir de perfectionnement est sincère, je le jure. Je consens, si je réussis, à être considéré comme un amateur. L'histoire démontre que l'amateur tombe souvent le professionnel. A preuve Pasteur, qui n'était même pas médecin, et qui les a tous matés.

Je viens de constater que les chances d'accomplir des actions vertueuses sont, au total, assez rares et qu'il faut surtout beaucoup de présence d'esprit pour les saisir à point nommé. C'est sans doute pourquoi la plupart des saints officiels, pour se tenir en haleine, se livrent à toutes sortes de pratiques, quelque chose comme l'entraînement des athlètes entre les épreuves. Les saints couchent sur la dure, portent le cilice, boivent de l'eau, mangent peu, s'exposent au froid, veillent, s'infligent de cruelles fatigues. Certains même se donnent la discipline, d'autres marchent nu-pieds sur les cailloux et les épines. Longtemps j'ai considéré ces manèges comme extravagants, et, pour le moins, superflus. Je reviens aujourd'hui sur mon sentiment. Je vois là quelque chose à tirer au clair. Pour que cette méthode soit répandue, il faut qu'elle ait des avantages. Châtier son corps est une excellente préparation ; en outre, cela donne quelque chose à faire en attendant les événements. Le pis est de ne rien faire du tout. La fortune vient parfois à qui dort, sûrement pas la sainteté.

13 Mars. — Je creuse le sujet. Il en vaut la peine. Les austérités et les macérations semblent avoir une influence excellente sur la santé. En général, les saints vivent très vieux, quand, bien entendu, leur carrière n'est pas interrompue par le martyre. Saint Philippe de Néri n'a pas vécu moins de quatre-vingts ans, saint Guillaume, quatre-vingt-dix-huit, saint Pierre Célestin, quatre-vingt-un, le fameux saint Vincent de Paul, quatre-vingt-quatre, saint Alphonse de Liguori, plus de quatre-vingt-dix. Il en faudrait citer une foule d'autres : Saint Raymond de Pegnafort est mort à quatre-vingt-dix-neuf ans et saint Antoine le Grand, malgré les tentations, à cent cinq ; ce n'est pas rien.

J'ai cherché, je cherche encore ce qui, dans tous ces systèmes de mortification, serait applicable à mon

cas. Je prends ce nouveau parti librement, en toute connaissance de cause. On ne peut devenir un saint dans le confort et la mollesse. Je doute même qu'on y puisse rester un brave homme. On se fait à la douceur, on doit alors l'accroître et la compliquer sans cesse. A quel prix ? Inutile de chercher un état stable. L'homme, même honorable, songe : « Toujours plus de bien-être » et le saint : « de moins en moins. »

Reste à trouver la règle. C'est incroyablement compliqué.

Il n'y a pas lieu de soulever la question du cilice. Coutume barbare et d'ailleurs antique. On fabriquait, paraît-il, les cilices en Cilicie, avec du poil de chèvre. Je ne crois même pas que l'on puisse trouver de tels articles dans le commerce. Je ne vois pas un client demander un cilice au Louvre ou au Bazar de l'Hôtel-de-Ville.

Je crois pourtant à l'action de tels objets et je sais quel mérite il y a, pour une personne tant soit peu nerveuse, à porter un vêtement incommode. Pour moi, la laine, la simple laine, a les propriétés d'un cilice. Le contact direct de la laine et de la peau me procure une irritation douloureuse. J'en viens à concevoir les vrais végétariens et leur aversion pour la chose animale.

Il suffirait donc, pour me mortifier, d'adopter les sous-vêtements de laine.

Autre embarras. Si je porte de la laine, je ne peux plus m'exposer au froid, et le mépris du froid est le rudiment de la doctrine.

Tout pesé, c'est le froid que je choisis. Ce n'est d'ailleurs pas aussi simple qu'on pourrait le croire : mon état d'employé comporte des servitudes. Je ne peux renoncer au gilet : j'aurais l'air débraillé. Restent le foulard et le pardessus. Je les supprime à partir de demain. Si tout va bien, cette mesure entraîne des

avantages économiques. Il y en a d'autres : l'endurcissement, qui est si souhaitable. M. Magnin, ce vieil instituteur que nous avons connu jadis, sortait en veston, quelles que fussent l'heure et la saison. Il ne s'enrhumait guère. Adopté !

Boire de l'eau n'est pas une privation pour moi, car j'ai mal à l'estomac. C'est boire du vin qui m'est pénible. Je ne vais pourtant pas me mettre au vin par esprit de sacrifice. Ce que je peux faire, c'est supprimer un repas. Adopté ! Je supprime le repas du soir. Je n'en dormirai que mieux, quand je dormirai, puisque j'entends aussi multiplier les veilles.

Je m'imposerais bien volontiers de cruelles fatigues. A quelle heure ? Je suis pris tout le jour et mes heures du soir sont consacrées soit à ce journal, soit à la méditation, qui a bien son prix. Il faut du temps, beaucoup de temps pour se livrer à toutes ces pratiques. J'en arrive à croire que les saints n'ont, le plus souvent, pas grand'chose à faire. Je ne vis pas, hélas ! dans la paix du couvent. Je suis la proie d'un monde tyrannique à qui je dois chaque jour des comptes.

Tout le reste, pour l'instant, me dégoûte ou me révolte : les promenades sur les épines, les coups de discipline et autres fantaisies démentes. J'ai d'ailleurs entendu dire que certains débauchés se font fouetter pour le plaisir. Alors ?

A retenir l'abstinence et le mépris du froid.

15 Mars. — Nous avons de nouveaux voisins, un couple d'anciens boutiquiers de la rue Saint-Médard. Ils ont passé leur vie dans une caverne où le soleil ne pouvait parvenir, même au fort de l'été. Ils ont mis quatre sous de côté, juste assez pour mourir, et ils sont venus s'échouer dans le logement qui touche au nôtre. Deux pièces, une cuisine. Le soleil dès dix heures du matin, car nous sommes au quatrième étage. Quand la femme, qui est obèse et catarrheuse, a vu

le soleil entrer dans sa chambre, elle s'est mise à pleurer. Elle criait :

— Je ne pourrai pas. Je ne pourrai jamais m'y faire.

Et, comme on la consolait, elle a dit encore :

— Je n'ai pas l'habitude, ça me fait honte.

Le type est sombre, peu bavard. Il paraît qu'il s'enivre à mort deux fois par mois, avec exactitude.

20 Mars. — Je suis au lit depuis quatre jours. Voici le premier résultat de mes privations : foulard et pardessus. Le jeûne du soir n'y est sans doute pas pour rien car je me sens très affaibli. Il s'agit d'un point pleurétique. Fâcheux. Le médecin est venu, trois fois. Il doit revenir. Il prend très cher. Quoi que l'on fasse, la question d'argent se pose et repose sans cesse. C'est à croire que seul un millionnaire peut prétendre à la sainteté.

Ce n'est quand même pas ce problème accessoire qui me retient depuis que je suis malade. Un autre plus grave.

Je ne crois pas à la vie future. C'est terrible, mais c'est ainsi. Je n'ai donc aucun espoir de poursuivre ma carrière dans le ciel. C'est sur terre qu'est mon but. Si je meurs, me voici bien avancé. Je dois vivre. Pour devenir un saint, il me faut, de toute nécessité, vivre. J'ai beau retourner la question, je ne sors pas de là. Or les pratiques de macération ne conduisent pas toujours à la vieillesse ; elles sont parfois dangereuses : beaucoup de saints sont morts à la fleur de l'âge, sans que le martyre soit intervenu. Saint Casimir, par exemple, et sainte Euphrasie et sainte Élisabeth de Hongrie, et nombre d'autres.

La mort ne m'effraie que dans la mesure où elle m'empêcherait de parvenir à mes fins. J'abandonne, sans trop de regret, des pratiques dont je n'ai pas grand bien à tirer, dans ce cas particulier qui est le mien, et qui pourraient faire de moi un infirme à la

charge de sa famille ou de la société. Si je tombe sérieusement malade, je ne serai plus en état de faire la moindre bonne action.

J'ai lu que saint Ambroise n'hésita point à vendre les vases sacrés de l'église pour racheter des captifs. Cet acte me plaît. Pourtant, en rachetant ces captifs, saint Ambroise les privait d'une occasion de souffrir. De tout cœur, j'approuve saint Ambroise, cela va sans dire ; mais je suis bien troublé.

Une petite victoire à noter quand même : à la faveur de cette maladie, j'ai supprimé le tabac. C'est beaucoup plus dur que je ne l'avais cru tout d'abord. Je songe à d'autres exercices. Ne pourrai-je m'accoutumer à la douleur sans compromettre ma santé ? Si ! Je suis sur une piste et je cherche.

Jibé m'a rendu visite hier matin. De me voir dans mon lit, des larmes lui sont venues. Brave garçon, malgré ses erreurs ! Il se peut que ces mêmes erreurs lui aient ouvert le chemin de la vérité. Depuis l'affaire, il semble nager dans la béatitude. Il n'attend sans doute qu'une clarté, qu'un signe.

Si je réussis, je tâcherai d'entraîner Jibé, par mon exemple. Pourquoi Jibé ne serait-il pas mon disciple ? Il m'aime et me respecte. La présence de trois ou quatre disciples doit favoriser grandement les choses, d'abord parce que l'on se trouve dans la nécessité de leur offrir un modèle irréprochable, ensuite parce qu'il doit être moins embarrassant de trouver des règles, somme toute de simplifier, quand il s'agit des autres. Je le crois, je me trompe peut-être.

Il est onze heures du soir. J'entends, à travers les cloisons, ronfler notre nouveau voisin. Il paraît que c'était le jour... le jour de l'ivrognerie bi-mensuelle. Sa femme a rencontré Marguerite dans l'escalier et s'est plainte, amèrement, non du scandale, car le triste sire se tient assez bien, mais de la dépense. Elle a dit :

« Autrefois, il avait ça pour cent sous. Aujourd'hui, une cuite, c'est trente, trente-cinq francs. Ils devraient être plus raisonnables. » Alors, Marguerite : « Qui donc ? — Le bistro, dame, et le gouvernement. »

Ma mère semble affectée de ce voisinage. Ah ! s'il pouvait m'être donné, quelque jour, d'aider ce misérable à lutter contre sa passion.

21 Mars. — Oui, je voudrais m'habituer à la douleur. J'entends à la douleur physique. Quant à l'autre, la morale, je ne suis plus un novice. En outre, je ne vois pas comment on la pourrait plier à ce que je considère comme des épreuves d'entraînement.

Si j'interroge avec loyauté mon histoire, jusqu'à ce jour, je me trouve hideusement lâche devant la douleur physique. J'aime encore mieux la douleur morale. Ah ! ne jouons pas sur les mots : par douleur physique, je n'entends pas de vagues inconvénients, menus rhumatismes, crampes d'estomac, points de côté. Non ! La véritable douleur : les plaies, les arrachements, les mutilations. A ces seuls mots, je vois, je vois distinctement les poils qui se redressent sur le dos de ma main. C'est ma nature. Je ne suis pas absolument coupable d'avoir été créé tel ; je serais coupable de ne point me corriger.

Si j'entreprends de m'accoutumer à la douleur, n'est-ce pas, au fond, par lâcheté ? C'est parce que j'en ai peur que je veux m'y habituer. Pour un saint, la grande originalité serait de vivre dans l'indolence afin de ressentir plus vivement les souffrances éventuelles. Si la douleur est bienfaisante, il est impie de l'atténuer par une savante préparation.

Absurde ! Absurde ! Je déraille. Qu'il me soit seulement donné de suivre les traditions vulgaires, sans chercher la petite bête.

22 Mars. — Je vais mieux. Le médecin m'a permis de sortir. Après-demain, lundi, je reprendrai mon

travail. Aujourd'hui, molle journée presque printanière. Je suis allé me faire couper les cheveux. Supplice ! Le coiffeur, un grand blond au visage flétri, me cause une inexprimable répulsion. Il a une manière de s'appuyer à moi qui me rend presque malade. Ce n'est peut-être là que paresse, que mollesse. Ça me semble louche, un peu dégoûtant.

Beaucoup de saints ont baisé des lépreux au visage ou même se sont couchés, pour les réchauffer, contre des pestiférés. Peste ou lèpre à part, ce doit être une rude épreuve. Je ne saurais expliquer pourquoi le contact immédiat d'un homme, j'entends d'un être de mon sexe, me procure une ignoble humiliation. Une fois, à l'auberge, j'ai dû coucher dans le même lit que mon ex-ami Édouard Loisel. Je n'ai pas fermé l'œil. Ces jambes velues que je rencontrais, de temps à autre, entre les draps ! C'est, me semble-t-il, à compter de cette nuit-là que j'ai cessé d'aimer Édouard. Je lui en voulais de l'avoir découvert en tant qu'animal et de lui avoir, sans doute, donné pareille notion de moi-même.

Le jugement que j'ai porté sur ce garçon coiffeur est dépourvu d'indulgence. Soit ! Ne pas tomber, par excès d'indulgence, dans la débilité morale. Les saints ne sont pas doux avec les pécheurs, ils les appellent : « suppôts de Satan », « tisons d'enfer » et fulminent sans cesse l'anathème.

En sortant de chez le coiffeur, je suis allé me promener au Luxembourg. Les gens qui m'observeraient, dans la rue, n'auraient-ils pas quelques sujets d'étonnement ! L'imagination me harcèle ; l'imagination me tuera. Parfois, la force des images m'arrête, un pied en l'air. Je commence vingt pensées, vingt mouvements. Ils ne seront jamais achevés. Entre temps, j'ai rêvé : une maison s'écroule, deux tramways s'écrasent, une auto me défonce la poitrine. Je me vois, distinctement,

là, sur la chaussée, poitrine ouverte. Et c'est merveille que, cependant, une auto véritable ne fasse pas, de moi, réelle marmelade.

Cette débauche d'imagination me navre. Pourtant les saints sont tous de grands imaginatifs : ils ont des visions, des extases. Eh bien, non ! la couronne que je convoite, elle est à qui saura tout dompter : rêves, instincts, sursauts de la « carne ». De la rigueur ! Mot d'ordre : discipline !

Le danger surgit de toutes parts. Je viens de poser ma plume et de regarder la glace qui surmonte notre cheminée : on aperçoit, dans cette glace, l'image de la chambre où je vis et que je connais jusqu'à l'écœurement. J'ai senti soudain renaître mon vieux désir, mon désir nostalgique de vivre de l'autre côté de la glace, dans l'image inversée de ma chambre, dans cette image où la vie serait, — à quel point ! — plus douce et plus intéressante.

Le fouet ! Le fouet ! Cela se traite à coups de fouet.

25 Mars. — J'ai repris mon service, hier matin. Cerbelot m'a conté minutieusement tout ce qu'il avait fait pour moi pendant mon absence. Jibé me couve de son bon regard batracien. Il m'aide à passer mon pardessus. A cinq heures, il me prépare un thé brûlant. Il est aux petits soins. Quatre fois par jour, il me donne une poignée de main qui devrait me faire hurler. Je ne peux lui recommander d'aller doucement. Il n'a rien remarqué... C'est pourtant déjà très visible. Il me faudra bientôt changer de doigt. Cela me gêne pour écrire. J'y pense presque continuellement. Tant mieux ! Quand je pense à cela, je ne pense pas à autre chose. Je commence à comprendre en quoi ces exercices permettent aux saints de tromper ce qu'ils appellent le démon. Je comprends même saint Macaire qui se promenait dans le désert en coltinant des paniers de

sable et qui criait : « Je tourmente celui qui me tourmente. »

26 Mars. — Celui qui me tourmente, c'est moi. L'épreuve que je m'impose est de mon invention. Elle ne figure pas dans les manuels. Elle n'est ni raffinée, ni très intelligente ; telle, je la trouve instructive, jusqu'ici. J'ai dû pourtant remplacer le petit doigt par l'annulaire. Inutile d'attirer l'attention.

28 Mars. — J'ai changé de main ; j'ai pris la main gauche. Il importe que je dispose librement de ma main droite pour écrire. Le résultat s'annonce assez bon et je puis déjà noter quelques progrès dans l'endurance.

30 Mars. — Décidément, il y a de l'espoir. Je ne suis peut-être pas aussi lâche que je l'avais cru jusqu'ici. La méthode est simple. Chaque matin, je me pince un doigt dans la porte ; exactement, dans la fente, du côté des charnières. Quand le doigt est en place, je tire doucement la porte, par le bouton, jusqu'à ce que la souffrance soit presque intolérable. A ce moment, je donne un petit coup sec, pour dépasser la mesure, aller au delà de mes forces. C'est bien douloureux. Je suis assez content de moi.

Il y a dix ans, semblable pratique m'eût paru parfaitement idiote. J'ai vieilli, j'ai réfléchi, découvert un nouveau monde. D'ailleurs, il n'y a pas que les saints pour s'imposer de ces épreuves. Tous les hommes de valeur ont, par contrainte, obtenu ce qu'ils voulaient de leur corps. Henri IV notamment : « Tu trembles, carcasse... » Et Démosthène, avec ses cailloux dans la bouche. J'en ai connu de moins illustres, tel ce bonhomme qui travaillait jadis, le soir, à la bibliothèque Sainte-Geneviève et qui, pour s'empêcher de sommeiller, se lardait le dos de la main à coups de canif.

Ce qui fait, je crois, l'intérêt de mon système, c'en est l'absolue gratuité. Me vaincre, d'abord.

2 Avril. — Marguerite est bonne et dévouée. Je l'aime, je la respecte. Et cependant je me demande avec angoisse si sa présence auprès de moi n'est pas un obstacle permanent à la réalisation de mon projet.

Il est arrivé, ce matin, un incident pénible, presque un accident. Par bonheur, il ne s'agit que de la main gauche !

J'avais le doigt dans la fente de la porte. L'index, aujourd'hui. J'en étais à tirer le bouton lentement, lentement, quand, tout à coup, Marguerite, que je pensais à la cuisine et qui se trouvait dans la salle à manger, Marguerite pousse la porte, de toutes ses forces, pour la fermer.

Je n'ai pu réprimer un hurlement. Quelle atroce douleur ! J'ai failli tomber en syncope. Marguerite était plus blême que moi. Elle a pleuré, m'a demandé pardon. Je ne suis pas bien sûr de ne pas l'avoir querellée, assez vilainement même. Et j'ai dû donner des explications mensongères. Ce doigt à cette place, pourquoi ?

Mon ongle est noir et décollé. J'ai perdu pas mal de sang et j'ai dû me faire panser chez le pharmacien. Nouvelle dépense. Je souffre beaucoup. L'ongle va tomber. Autant que cette douleur, le dépit me taraude. Un saint n'aurait pas crié, un saint aurait caché sa plaie. Un saint n'aurait pas gourmandé sa femme.

Belle occasion gâchée, comme les autres. Épreuve inutile. Terrain perdu. Ce que je peux endurer, c'est une douleur choisie, une douleur que je me donne au compte-goutte. Tout vrai surcroît me déconcerte et me désarme. Quelle déconvenue !

Il reste que Marguerite est pour quelque chose dans mon échec. Sans Marguerite, je serais peut-être arrivé, graduellement, à quelque chose de remarquable.

10 Avril. — Mon ongle est tombé.

J'ai noué des relations amicales avec un garçon qui m'intéresse au possible. Il s'appelle Aufrère ; c'est notre ingénieur. Il dirige le Service technique de la Cilpo, le prétendu laboratoire où se font les prétendus examens de ces laits pasteurisés et oxygénés qui, peut-être, ne sont que de prétendus laits.

Aufrère est un type. Intelligent, mais plus encore ambitieux. Ses boutades ! Ses réticences ! Impénétrable, à son dire ; d'ailleurs caustique et brûlant d'esprit. Il est savant et m'explique, non sans raillerie, mille et mille choses passionnantes. Je me suis mis au diapason : je blague. Sans en avoir l'air, je poursuis mon enquête...

Je tiens bon, pour le tabac. Plus un fil. Quel étrange supplice !

15 Avril. — Je supporterais mieux Cerbelot si je lui trouvais de l'intérêt ; malgré de loyaux efforts, je ne lui en trouve aucun. Vrai prodige : les ridicules de Cerbelot ne sont même pas risibles.

Je suis résigné d'avance à toutes les injustices, j'entends celles dont je devrais personnellement pâtir. Je ne les provoquerai point : je m'engage à les endurer. Puissent-elles ne pas blesser, à travers moi, le bon sens, la raison.

Cerbelot vient de recevoir quelque avancement, d'une façon toute matérielle, il est vrai. Son salaire mensuel est augmenté de cinquante francs. Cerbelot, je le sais, est ancien dans la maison ; mais je suis, de dix ans, plus âgé que lui. Je suis aussi plus intelligent, plus instruit.

Avant d'écrire cette phrase, j'ai longuement hésité. La modestie me le déconseillait. Le respect de la vérité m'y contraint. Il est inadmissible que les scrupules de la modestie portent atteinte aux droits sacrés de l'esprit. Oui, je le répète, en toute sincérité, Cerbelot est moins instruit, moins intelligent que moi. Une

injustice vient d'être commise à son profit, à mon préjudice. Je m'incline en souriant.

25 Avril. — Depuis dix jours, ni le temps ni le courage d'ouvrir ce cahier, mon refuge et mon réconfort. A quels égarements risque de m'entraîner ma douloureuse recherche ! Épreuve ! Discipline ! Privation ! Doigts pincés dans les portes ! Ah ! pitoyable sottise ! On n'appelle pas le martyre. L'accepter suffit, l'accepter serait admirable. En rêve, je m'élançais vers la souffrance. Cependant elle frappait à ma porte et je ne l'entendais point.

Cerbelot ! Cerbelot ! Voilà mon martyre. Ce martyre n'est pas éclatant : il est quotidien, humble, bas. Les hommes qui disposent librement de leur personne et de leurs jours fuient, d'instinct, tout ce qui pourrait les diminuer ; ils ne peuvent même pas concevoir ce qu'est, pour une âme délicate, la présence, la fréquentation forcée d'un être dont chaque geste vous offense, dont chaque parole vous blesse à vif, dont la vue seule vous est un châtiment.

Malgré ma patience, malgré les égards infinis que je témoigne à ce triste individu, je perçois, dans nos rapports, une tension chaque jour croissante. Que faire?

Hier matin, Cerbelot revient, très agité, du Service technique avec lequel il a souvent des prises de bec, Il cherche querelle à Jibé, frappe du poing sur la table. se répand en piaillements : « Ils auront de mes petites nouvelles ! Je leur donnerai du fil à retordre ! Ils verront de quel bois je me chauffe. Ah ! c'est que, si je m'y mets, je ne suis pas bon... »

Je crois de mon devoir d'intervenir. Sur Cerbelot, je laisse tomber un regard conciliant, généreux : « Non ! lui dis-je, non, Cerbelot, vous n'êtes pas méchant. » C'est à croire qu'il va me mordre. « Pas méchant ! Pas méchant ! Non ! Seulement, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Ah ! Mais ! »

Il tremblait de rage. Que je lui dise : « Vous êtes méchant, » il se tordra comme une vipère. Je lui dis : « Vous n'êtes pas méchant », il s'estime offensé. Le différend n'est pas neuf ; la semaine dernière, après une légère chamaille, j'ai cédé sur toute la ligne et conclu, dans un élan : « Cerbelot, je ne vous crois pas capable de haine. » Réponse : « Alors, quoi ? Vous me prenez pour un imbécile ? »

Si j'oublie de lui tendre la main, il souligne ce qu'il appelle mon « incorrection ». Que je lui tende franchement la main, il me fait poser une longue minute et, pour finir, m'offre un doigt. Coutume ignominieuse.

Quand il est bien luné, il m'appelle « mon petit ami ». Quand il est à cran, il feint d'avoir oublié mon nom et ce sont des : « au fait, monsieu-eur », « mais non, mais non, monsieu...eur », en traînant sur la dernière syllabe, comme s'il cherchait la suite.

Il n'emploie presque jamais les substantifs convenables ; il les remplace par deux ou trois mots omnibus : « Vous voyez ce truc ? c'est absolument comme un machin... » Et il s'étonne, si l'on ne comprend pas.

Sa table est encombrée de classeurs, de fichiers, de bouteilles numérotées. Partout des « avis », des étiquettes. Et, toujours, son mouvement de la tête pour chasser un moucheron imaginaire. Et, toujours, sa manière de se tapoter les phalanges...

Ah ! je m'arrête, je m'arrête ! La vérité toute simple est presque déloyale. Calme et soumission !

28 Avril. — Si Dieu veut éprouver les anges, qu'il introduise, une seule journée, Cerbelot dans le paradis. Nous sommes à peu près brouillés. En mon âme et conscience, je ne me crois pas coupable.

Cerbelot fait partie d'une Société pour laquelle il se prodigue. « Vous versez deux francs par mois, me dit-il, et, quand vous mourez, la Mutuelle donne cinq mille francs pour vos funérailles. C'est avantageux. » Cer-

belot est célibataire. Je le regarde avec stupeur. Tout de suite, il fronce le nez. « Vous ne voulez pas vous en mettre, non ? Vous manquez de solidarité. »

Et voilà ! Cerbelot ne m'adresse plus la parole. C'est par les yeux qu'il écoule son venin. Il a certaine façon de me regarder en souriant qui eût fait tomber du haut mal le séraphique François d'Assise.

Ce matin, grande agitation. Une jeune dactylographe du service voisin est enceinte. La famille est venue trouver le directeur. Scandale à voix basse. Cerbelot, — honte à l'imbécile ! — me verse un regard en coulisse et lance des allusions perfides à « ces modèles de vertu qui font leurs petits coups en dessous ». Moi, pauvre moi, je rougis.

Pour ma consolation, j'ai Tastard. Simple et droit Jibé ! Belle et bonne bête ! S'il revient de ses erreurs de jeunesse, la vertu lui sera facile : il a le don, il est tout uni.

A vrai dire, mon tourment s'élève. Se laisser martyriser par un Cerbelot, n'est-ce point pécher ? Mes réflexions changent de plan. Je veux bien plier devant Cerbelot, m'humilier, j'entends humilier Louis Salavin. Mais je crains maintenant de n'être plus seul en cause.

Que Cerbelot soit un imbécile, cela ne fait, hélas, aucun doute. Salavin peut s'humilier devant un imbécile. Il m'apparaît, toutefois, plus clairement de jour en jour, que l'offense, à travers moi, risque d'atteindre un principe dont je ne suis que l'indigne dépositaire, un principe sacré : l'intelligence même. Oui, je me demande avec inquiétude si je ne commets pas, en me sacrifiant à Cerbelot, une sorte de forfait contre l'intelligence.

Je sais — pour me référer au modèle — que beaucoup de saints se sont humiliés devant des êtres qui ne leur venaient pas à la cheville. Je pense qu'ils ont eu tort. Poursuivant la sainteté, n'ont-ils pas ravalé la sain-

teté, par excès de zèle ? C'est possible. C'est même sûr. En de telles circonstances, des saints fameux se sont comportés comme des égoïstes et des arrivistes. Etre un saint ! Coûte que coûte ! Sans raisonner, fût-ce au détriment même de la sainteté. Je ne méprise pas encore assez l'humanité pour être un saint à ce compte-là.

30 Avril. — Le raisonnement me torture. Mieux vaut l'obéissance brute. Je cède, les yeux fermés. J'ai fait, à Cerbelot, des concessions inimaginables. Je lui ai présenté son pardessus, rangé son parapluie, rendu mille services. J'ai fermé les portes qu'il avait laissées entr'ouvertes. A chacune de ses sottises, j'ai, poliment, approuvé.

Il est bien évident que c'est plus commode. Il y a même, dans cette attitude, une certaine indifférence, du j'm'enfoutisme, quelque chose d'assez révoltant. A part cela, j'ai la paix. Les saints, dirait-on, sont des gens qui veulent la tranquillité du cœur à tout prix. Depuis que j'ai découvert cela, se mêle, à mon admiration, une pointe de dégoût.

2 Mai. — Printemps funèbre. La pluie, jour et nuit, la pluie jusqu'au cœur. Saint Dominique avait bien de la chance, lui qui n'était pas mouillé quand la pluie trempait tout le monde.

Ce Dominique était assurément un homme extraordinaire ; mais il jouissait d'une foule de petites faveurs qui ne vont pas sans diminuer son mérite. Vient-il à tomber malade, une apparition le guérit. Est-il pris par les pirates, une providentielle tempête le délivre. C'est quand même un peu trop commode. Par ses prières, Dominique obtient que trois mille fidèles exterminent trente mille hérétiques. Je ne comprends pas qu'un vrai saint se mêle de pareilles boucheries.

Pour moi, je sens la pluie, hélas ! Elle me morfond. Que faire contre ces grandes forces de la nature : la

pluie, le vent, les animaux, les imbéciles, les Cerbelot ? Ce sont là, je le sais, « choses qui ne dépendent pas de nous ». Voilà ce qui, justement, me désespère. Si de telles misères dépendaient de nous, nous saurions, du moins, à qui nous en prendre.

Que la résignation me soit donnée, puisque je ne la trouve point.

Depuis hier, un peu moins de rigueur pour le tabac. Dix cigarettes par jour. Pas davantage. Le tabac me soutient, dans ces heures d'amertume. Ces menues privations, je les crois, au fond, dérisoires et même dangereuses. Inutile de gaspiller à de telles fariboles une énergie dont j'ai si grand besoin par ailleurs.

10 Mai. — Tout est fini. Tout est perdu. Je ne serai pas un saint. Je ne serai même pas un brave homme. Un cochon, rien de plus qu'un cochon !

C'est hier matin que l'éclat s'est produit. Hier soir, je n'ai même pas ouvert mon cahier : j'étais encore tremblant de rage.

Ma faute est grande. Je ne suis pas sans excuses : on insultait mes dieux, mes héros. A ma place, saint Dominique eût été, sans aucun doute, moins tolérant. Tout dépend de la conception que l'on se fait de la vertu.

Il était juste neuf heures. J'arrivais au bureau. Cerbelot m'avait devancé de quelques minutes. A peine la porte ouverte, il me dit :

— Vous êtes en retard.

Je n'étais pas en retard. Je réponds courtoisement :

— C'est bien possible. Croyez-vous ?

— Si je le crois ! Fermez-moi donc votre porte.

Pourquoi « ma porte » ? Cette porte ne m'appartient pas en propre. Mais tel est Cerbelot : il faut qu'il attribue chaque parcelle de l'univers à quelqu'un.

J'avais, dans ma poche, les *Pensées* de Pascal, mon livre de chevet pour le moment. Je pose le livre sur la

table de Cerbelot et je vais fermer la porte, avec la plus parfaite humilité. Cerbelot, cependant, s'empare du bouquin qu'il commence à feuilleter. Je n'aime pas de voir Cerbelot manipuler ce qui m'appartient ; surtout mes livres, seuls biens temporels auxquels j'attache importance. Je gagne ma place et m'assieds, ferme dans mon désir de concorde. Cerbelot tourne les feuillets de mon livre en s'humectant le pouce et l'index à coups de langue. Cette manière d'agir, souverainement malpropre, me soulève le cœur. Je feins de ne rien voir. Je ferme les yeux, je tourne la tête, je fais appel à mes réserves de courage. Cerbelot pousse, de seconde en seconde, un petit rire gloussant ; enfin, la voix flûtée : « Alors, toujours la lecture, toujours les petites bêtises ? »

Je voudrais me boucher les oreilles. Ce n'est plus de moi qu'il s'agit. Par-dessus Louis Salavin, le jet de bave va-t-il éclabousser Blaise Pascal ?

Cerbelot vient de refermer mon livre. Il en donne, d'un air rêveur, de petits coups sur la table et conclut, à peu près en ces termes, sa méditation comique : « Ces bouquins-là, on les emporte en promenade, parce que ça fait bien. Mais, pour les lire, vas-y voir. »

C'en est trop ! C'en est trop ! Une détente de mes muscles et fch... quelque chose vole à travers la chambre, quelque chose que j'ai saisi sur la table, au hasard. Ne serait-ce pas mon encrier ? Précisément : l'encrier ! Je suis debout, les cheveux raides, la bouche tordue. Cerbelot a évité le projectile, rentrant d'instinct la tête entre ses épaules ; mais il est livide. Une seconde, il arrête sur ma personne un regard d'aliéné. Puis il s'éloigne à reculons, sans me lâcher de l'œil. Il disparaît, brusquement ; il se résorbe dans la muraille.

Me voici maître de la place. De larges taches d'encre un peu partout, sur les murs, sur le parquet, sur les tables et même sur mon livre. J'éponge tout cela,

tant bien que mal, avec mon mouchoir. Mes mains sont maculées, peut-être mon visage. Je dois être tout barbouillé de cette saleté, méconnaissable, affreux. Belle figure de saint !

La colère tombe, petit à petit. Je mesure la portée de mon acte. J'ai perdu la partie. Je n'ai pas tenu jusqu'au bout. Il a suffi d'un vil et misérable Cerbelot pour me faire dérailler. Gâchés à jamais mes quatre mois d'effort et de recueillement. Je suis désespéré de mon échec et, chose surprenante, content, content quand même. Le visage terrifié de Cerbelot ! J'y songe avec un hideux plaisir.

Taches à part, l'ordre est à peu près rétabli. Je vais laver, au vestiaire, mes mains et mon encrier. Enfin je reviens à ma place et j'attends. J'attends les sanctions, l'autre châtiment, celui de la société.

La journée d'hier, tout entière, s'est écoulée dans cette attente. Cerbelot n'a pas reparu. L'après-midi, Jibé m'a dit, négligemment : « Paraît que notre Belot est malade... » Rien répondu.

Cerbelot n'est revenu que ce matin. Un peu pâle. Pas un souffle. Pas un regard. Calme orageux. Jibé Tastard rit sous cape. Il est venu me trouver, clignant de l'œil, jubilant : « Alors, notre Belot — c'est ainsi qu'il l'appelle dans l'intimité — notre Belot aurait déposé sa petite plain-plainte... — Que voulez-vous dire, Jibé ? — Moi, tout compris, patron. Vu les taches d'encre. Pris mes petits renseignements, comme il dirait, le Belot. Ah ! Ah ! Petite plain-plainte à la direction. Riche histoire ! Compliments, patron ! Belot-Belot, si vous voulez le savoir : une belle vache. »

Plus d'un long jour s'est écoulé depuis l'explosion. La paix est revenue dans mon cœur. Certes, je ne suis pas sans excuses, mais Cerbelot n'a pas tous les torts. Je l'ai trompé. Telle est la conclusion d'un examen rigoureux. Oui, j'ai trompé ce pauvre bougre. Je lui

ai, des mois durant, laissé croire que j'étais un homme doux, faible, timide, une espèce de saint, autrement dit, à ses yeux, une espèce d'idiot. Quoi d'étonnant qu'il ait eu le désir d'abuser de cette candeur ? Et, soudain, coup de théâtre ! Bouteille d'encre ! Salavin se révèle un garçon nerveux, violent, rageur. C'est à n'y rien comprendre. J'ai trompé Cerbelot sur moi, singulièrement, et sur l'humanité de façon générale. Je lui dois réparation. Il aura donc réparation. A moins que sa plainte ne comporte des suites si graves que l'affaire Cerbelot soit à jamais réglée, sinon dans mon cœur, du moins à l'égard de la société.

11 Mai. — Les ressources de la vie sont merveilleuses et même déconcertantes. Pouvais-je prévoir que toutes ces angoisses, toutes ces fureurs, devaient se résoudre en félicité ? Quelle aventure extraordinaire ! Cerbelot, aveugle instrument de mon élévation !

J'ai vu, ce matin comme hier, arriver un Cerbelot muet, tout à fait neutralisé. Silence général. Travail. Peu après dix heures, la porte s'ouvre. Entre M. Mayer, le directeur du personnel, cet homme affable et discret dont j'ai déjà dit quelques mots.

Par déférence, nous voici tous les trois debout : c'est la coutume à la Cilpo. Instant d'anxiété. Derrière son binocle, M. Mayer a l'œil souriant. Il commence, d'un mot, par se défaire de Jibé. Tête de Jibé, visiblement déçu de manquer un spectacle si rare. Puis M. Mayer, qui est, en définitive, un homme remarquable, s'assied familièrement, nous invite à l'imiter et, tout à trac, pénètre dans le vif du sujet.

— Messieurs, dit-il, vous devinez ce qui m'amène et vous comprenez sans nul doute que ce regrettable malentendu...

Merveille des mots ! Ah ! l'habile avocat ! Je jette une bouteille d'encre au visage de Cerbelot : regrettable malentendu. Comme cette discrétion est intelligente.

L'enthousiasme gonfle mon cœur. Je me suis dressé ; les oreilles brûlantes, les yeux mouillés de larmes :

— Monsieur le directeur, je suis seul coupable. Je regrette mon geste et présente à mon collègue mes excuses les plus sincères.

Je n'affirmerai pas que M. Mayer n'ait pas poussé comme un soupir de soulagement. Alors, l'air enjoué :

— Mais alors, tout va pour le mieux ! Puisqu'il en est ainsi, messieurs, serrez-vous la main.

Une momie — Cerbelot peut-être — me tend des phalanges glacées que je serre avec ravissement. M. Mayer semble satisfait.

— C'est fort bien, me dit-il. Vous êtes un noble cœur.

Et, pour conclure, d'une voix enjouée :

— Faites lessiver les peintures. Adieu, messieurs.

Il est déjà loin. Silence. Je m'abîme dans une joie sauvage. Noble cœur ! Je suis un noble cœur ! Depuis longtemps, je ne me suis trouvé à pareille fête. Malgré tout, s'entendre dire de telles choses est bon. Pour me retrouver seul, seul avec mon bonheur, seul dans les rues que j'aime, j'invente une course, quelque rendez-vous. Et je marche, je marche, m'exaltant de mes pensées et de mes pas. Noble cœur ! Comme c'est drôle ! J'ai failli blesser mon collègue et je suis un noble cœur. Vlan ! Une bouteille d'encre à la tête de ce malheureux garçon, et c'est moi le noble cœur. Eh bien oui, mon cœur déborde, en effet, de noblesse : M. Mayer n'a pas tort. C'est moi qui fis la faute et moi qui suis félicité. Est-ce injuste ? Non ! Jamais je ne fus, plus qu'à cette minute, digne d'être appelé noble cœur. Béni soit Cerbelot qui, m'ayant donné l'occasion de cette faute, m'a donné, par cela même, l'occasion d'un éclatant repentir. Depuis plus de quatre mois, je vivais dans la vertu, dans l'austérité. Je souffrais, je doutais, j'allais périr d'ennui. Tout à coup, je commets une mauvaise action, un attentat, un

crime à quelques centimètres près et je deviens un noble cœur. Tout cela me semble admirable. Je commence à comprendre pourquoi le fils prodigue est mieux traité, mieux fêté que son frère raisonnable. Je commence à comprendre que les saints les plus glorieux sont parfois ceux qui, tels saint Augustin, saint Boniface ou saint Jean Gualbert ont commencé dans la crapule. La faute n'est-elle pas l'humus même de la vertu ? Ne convient-il pas de pécher, avec mesure sans doute, mais de pécher par ci, par là, pour rétablir l'équilibre et faire jouer les contrastes révélateurs ?

18 Mai. — Tout va bien. J'ai mûrement étudié les diverses phases de mon aventure. Il faut vivre, que diable ! Un saint, tout au moins taillé sur le modèle que je me propose, n'est pas empaillé, mais semble faillible, à coup sûr, humain pour tout dire. La vie a repris de la saveur. M. Mayer — une âme d'élite — vient nous voir presque chaque jour. Quel dommage qu'un homme de cette valeur soit engagé dans une entreprise un peu louche, comme est, somme toute, la Cilpo. J'ai, par Aufrère, de bien curieux renseignements. M. Mayer semble attacher de l'importance à l'histoire de cette dactylographe déjà mentionnée.

Je n'ai rien dit de Cerbelot. Eh mais, c'est que je ne vois rien à en dire. Métamorphose radicale : un mouton, un mouton muet et déférent.

Cette politesse ne laisse pas de m'inquiéter. Je ne peux croire un instant que Cerbelot ait peur de moi. Il est vraisemblable que son esprit, comme le mien, s'élève.

Je recommence à rêver, toutes les nuits, que je m'envole par un simple effort de la volonté. Parfois, un obstacle se présente : un palais, une église. Alors je concentre mon attention et je bondis. J'entends au-dessous de moi, crier la foule frénétique. C'est épatant.

20 Mai. — Je serais parfaitement heureux, n'était le spectacle de l'ivrogne, notre voisin. Quelle ponctualité ! Le cinq et le vingt de chaque mois. Ni cris, ni chant, ni vacarme, à vrai dire : une saoûlerie taciturne, glacée. Je l'ai trouvé dans l'escalier, assis sur les marches, un long fil de salive, vertical, au coin de la bouche, l'air désespéré. Sans mot dire, je l'ai pris sous les bras et remonté. Comment lui expliquer, lui faire entendre... Le pauvre n'est pas très gênant. C'est dans ma joie, dans ma dignité personnelle aussi, qu'il me blesse. Le bonheur est une chose terrible : une miette de pain dans mon lit, une ombre sur un visage, un grain de sable dans ma chaussure et l'univers est menacé.

25 Mai. — Je viens de relire cette dernière page. Il s'agit bien d'un grain de sable ! Une pierre ! Un rocher ! Il manque encore cinquante francs à ma caisse particulière.

Dès demain matin, j'entends avoir, avec Jibé Tastard, une explication décisive. Recommencer ! Toujours recommencer ! Sur quoi fonder son calcul si les effets de la vertu sont, à ce point, précaires, alors que ceux du vice ont tant de stabilité ? Aucune rigueur scientifique. Méthode ! Règle ! Discipline ! Ces mots présomptueux vont-ils, en pratique, se traduire par :

Mis, tam, gram,
Bour et bour et ratatam...

26 Mai. — Journée d'attente et de souci. Jibé Tastard a disparu. Maladie, fugue, drame domestique, ou quoi ? Je me perds en conjectures. Rien demandé, cela va sans dire, à Cerbelot qui d'ailleurs ne m'adresse pas la parole. Sombre et souffrant, Cerbelot. Une sourde agitation règne dans tous les services : conciliabules à voix basse, promenades mystérieuses de M. Mayer, figures étrangères aperçues par les portes entrebâillées.

Pour comble, une longue journée de dimanche à subir avant de connaître la suite.

28 Mai. — Tout est éclairci, dénoué. Jibé Tastard est un monstre et je suis un niais. Voilà ce qui résulte, apparemment, de cette journée mémorable.

Je pensais bien, quand M. Mayer m'a prié, ce matin, de l'aller trouver dans son bureau, je pensais bien que des faits nouveaux me seraient révélés. Déconcertante révélation.

M. Mayer, toujours affable, me fait asseoir et me pose d'abord, sur la marche du service, diverses questions sans intérêt. Puis, de sa voix la plus onctueuse :

— M. Tastard vous donne toujours entière satisfaction ?

Ombre d'embarras. Je rassemble mon courage. Que la charité, faisant litière de griefs somme toute personnels et sujets à révision...

— Tastard, monsieur le directeur, est un excellent commis, un garçon droit, loyal...

Je m'arrête, cherchant les mots. M. Mayer fixe sur moi son regard, calme toujours, mais insistant, presque aigu. Peut-être vais-je rougir. Alors, M. Mayer :

— Loyal, oui, parfaitement. Eh bien l'excellent M. Tastard a bu mille sept cent quarante bouteilles de lait pasteurisé-oxygéné.

— Monsieur le directeur...

— Il a, par surcroît, séduit et, comment dirai-je ? rendue mère, vous m'entendez, l'une de nos meilleures dactylographes. Ce dernier fait ne nous concerne heureusement pas. La famille de cette jeune personne donnera sans doute à cette histoire particulière les suites qu'elle jugera convenables. Pour l'affaire du lait, elle est fort simple...

Façon de dire qu'elle est invraisemblable. M. Mayer me la narre en quelques mots. Jibé, sous divers prétextes, descendait six ou sept fois par jour à la réserve

du sous-sol, service des hôpitaux, local presque toujours désert. A chacun de ces voyages, il s'emparait d'une bouteille — quart de litre, toujours quart de litre, car Tastard est régulier dans ses dérèglements. Il dépouillait cette bouteille de son étui parcheminé, la débouchait, la vidait d'un trait, la remplissait d'eau et la remettait en étui, le tout avec une dextérité de jongleur. Mille sept cent quarante flacons, à la moyenne de six par jour, cela donne, en décomptant les dimanches et les vacances un peu plus d'un an de cet étrange régime lacté. Les plaintes, acheminées par la voie administrative ne sont parvenues que la semaine dernière. Enquête, etc...

Je reste confondu. Quelle passion singulière ! Mille sept cent quarante bouteilles ! Et il savait que tout cela se découvrirait un jour. Et pourquoi ? La faim, la soif, la gourmandise ? Comprends pas ?

— Nous n'avons pas l'intention, reprend M. Mayer, de déchaîner, en poussant l'affaire devant les tribunaux, un scandale qui pourrait porter atteinte au renom de notre maison. M. Tastard est congédié, c'est tout. Pour plus ample informé, je tenais à connaître votre sentiment personnel sur le coupable. Je l'ai. Merci.

Une imperceptible ironie colore maintenant le regard que M. Mayer continue d'attacher à ma personne. Je me sens merveilleusement ridicule. Triste résultat de la charité. Le sang me bourdonne aux oreilles. Où la justice exige des comptes, la charité perd ses droits. Et je m'entends balbutier des paroles curieuses :

— Puisqu'il en est ainsi, je préfère avouer à Monsieur le directeur que j'avais parfaitement remarqué... M. Tastard, par exemple...

— Par exemple...

— A prélevé dans ma caisse de correspondance, une première fois, la somme de cent francs...

— Prélevé ? Dans votre caisse de correspondance ? Et quand donc ?

— Le 9 février dernier. J'ajouterai que, vendredi, samedi dernier au plus tard, il a, dans la même caisse, opéré un second prélèvement, de cinquante francs, cette fois.

— Samedi ? A l'heure même qu'il venait d'être congédié !

— Il convient en outre de rapporter à M. Tastard le petit vol de quarante francs opéré, en février également, dans la caisse du chef emballeur.

Malgré tout son sang-froid, M. Mayer s'est levé, d'un bond. Il arpente son bureau, les mains aux poches.

— Dans la caisse de l'emballeur ? M. Tastard ? Comment le savez-vous ?

— Il me l'a, lui-même, avoué.

— A vous ?

M. Mayer vient de se rasseoir. Il me considère attentivement.

— Avoué ! Parfaitement, Monsieur le directeur. Je lui ai, d'ailleurs, remis quarante francs pour qu'il puisse les restituer, au moyen d'une lettre anonyme... Il n'est, hélas, pas sûr que cette lettre...

Je m'embrouille. M. Mayer sourit. Je ne saurais dire si son sourire est bienveillant ou moqueur. Comme je suis troublé !

— Oui, monsieur le directeur, je n'affirmerais pas que cette restitution indirecte...

— Vos comptes ne portent nulle trace de ce vol commis en février.

— Monsieur le directeur, j'ai comblé le déficit.

M. Mayer a retrouvé le calme. Il sourit. Il se passe la main sur le front. Va-t-il, une fois de plus, m'appeler « noble cœur » ? Non, hélas ! Sa voix durcit soudain :

— Je n'aime pas beaucoup ces histoires compli-

quées, monsieur Salavin. En même temps que M. Tastard, j'ai dû, vous le pensez bien, congédier le magasinier du sous-sol. Avouez qu'en toute justice...

A mon tour, je suis debout, tremblant, sûrement très pâle :

— Si monsieur le directeur veut accepter ma démission.

— Mais non, mais non, Monsieur Salavin. Vous êtes bien prompt ! Rasseyez-vous, je vous prie. Vous êtes un honnête homme, c'est entendu. Donnez-moi la main, Monsieur Salavin. Et maintenant, laissez-moi vous dire que vous avez agi comme un enfant. Je n'aurais pas l'indiscrétion de vous interroger sur vos mobiles secrets. Au surplus, je crois les deviner. Mais vous avez sacrifié, sans doute, à des scrupules personnels, infiniment louables, je vous le concède, l'intérêt d'une collectivité dont vous faites partie et à laquelle vous avez bien quelque obligation. M. Tastard était sous vos ordres. La brebis galeuse découverte, vous deviez nous aider à la pousser hors du troupeau.

— Excusez-moi, monsieur le directeur, je pensais que l'indulgence et la charité m'ordonnaient...

M. Mayer allume une cigarette et disperse la fumée d'un geste qui semble aussi disperser mes arguments.

— Monsieur Salavin, l'indulgence et la charité procurent à qui les pratique des joies dont il faut savoir se priver, pour le plus grand bien d'autrui.

Il poursuit sur ce ton. J'écoute, tête basse. Le reste de l'entretien ne vaut pas d'être rapporté, d'autant que je ne me le rappelle plus très bien.

11 heures du soir. — Je viens de lire une histoire bien faite pour nourrir mon aride méditation. Il s'agit des prisonniers dont saint Germain demandait en vain l'élargissement. Grâce aux prières du saint, les portes de la geôle s'ouvrirent toutes seules et les captifs purent s'échapper. On peut craindre que,

pour le plaisir de faire un miracle, l'illustre évêque n'ait remis des malfaiteurs dans la circulation.

1er Juin. — M. Mayer n'a pas tort. Mais il s'est moqué de moi. Nul doute, il me tient pour un sot. Puissé-je supporter tout, même la dérision ! Pierre Gonzalès quitta le siècle et devint un saint précisément parce qu'il était sensible au ridicule et que le peuple de sa ville, le voyant tomber de cheval, l'avait persiflé.

Le siècle ! Où commence le siècle ? N'est-ce pas en moi ? Pour le quitter tout à fait, je devrais me quitter moi-même. Au sein de mon propre foyer, je ne peux trouver le repos. Depuis la mort de notre enfant, Marguerite, pourtant si bonne, est sombre et secrète. Avec les années, le plus lourd de son chagrin se résoud en entêtement. Ma patience n'est pas encore si parfaite qu'elle ne se laisse vaincre. Il en résulte de petites noises où je ne semble pas toujours tenir le beau rôle, car il ne suffit pas d'avoir raison.

Hier soir, je constate, dans la cuisine, une légère fuite de gaz et, tout aussitôt, j'écris au plombier. A l'instant de mettre l'adresse, je prie Marguerite de me la rappeler.

— C'est, dit-elle, boulebard de Port-Royal.

— Pourquoi, reprends-je, sans d'ailleurs y prêter aucunement attention, pourquoi dis-tu boulebard ?

Marguerite me répond, avec une calme assurance :

— Je n'ai pas dit boulebard, j'ai dit boulevard.

Faut-il en rester là de cette vaine discussion ? Non certes ! Le souci de la vérité m'oblige à mettre les choses au point.

— Tu sais, Marguerite, comme j'ai l'oreille fine. Aucune erreur : tu as dit boulebard. C'est un lapsus, voilà tout.

— Mais non, Louis. J'ai dit boulevard. Pourquoi veux-tu que je dise boulebard ?

— Tu l'as dit sans y faire attention, je m'en doute, et je te répète que c'est un lapsus.

— Mais non ! J'ai fait, au contraire, la plus grande attention. Je suis sûre d'avoir dit boulevard.

— Et moi je suis absolument sûr que tu as dit boulebard. Je te répète, une fois de plus, que ça n'a pas la moindre importance.

— Si, Louis, c'est plus important que tu ne le crois. Tu me reprends cent fois par jour, depuis quelque temps. Je n'ose même plus ouvrir la bouche.

— Tu as tort, Marguerite. Si je te reprends c'est pour ton bien. D'ailleurs, tout le monde a le droit de se tromper.

— Toi, comme les autres, Louis. C'est peut-être toi qui as mal entendu.

— Ah ! par exemple ! Je suis absolument sûr d'avoir bien entendu boulebard. Et, puisque tu l'as dit, je t'assure qu'il n'y a point de honte à l'avouer.

— Mais, puisque je t'affirme que j'ai dit boulebard.

— Justement : boulebard ! Tu viens encore de dire boulebard.

— Ah ! Louis, Louis ! C'est toi qui m'embrouilles. Louis, il y a de quoi devenir folle.

Des yeux de Marguerite, jaillissent de grandes larmes. Et, tout à coup, Marguerite s'enfuit dans la cuisine où je l'entends sangloter.

Et voilà ! Je suis allé dans la cuisine consoler Marguerite. J'ai fait des excuses. J'ai même dit que je m'étais trompé, que j'avais mal entendu, qu'elle avait bien dit boulevard. Ce n'est pas vrai. J'ai fort bien entendu : elle a dit boulebard. C'est une affaire sans conséquence ; mais j'ai trahi la vérité. Pour apaiser Marguerite, pour avoir la paix, j'ai blessé la vérité.

Une querelle entre beaucoup d'autres ! J'aime Marguerite. Elle m'aime et m'a donné, de son attachement, des preuves remarquables. Pourtant, presque chaque

jour, de misérables disputes viennent crucifier notre amour et souiller notre vie. Je ne saurais, le plus souvent, retrouver leur origine. En toute bonne foi, je ne saurais même dire de quel côté gît le tort initial, en admettant qu'il en soit un. La phase préliminaire est comme enveloppée d'un brouillard maléfique et, quand ce brouillard se déchire, quand nous découvrons soudain nos deux âmes défigurées par la douleur, la passion, l'opiniâtreté, il est trop tard, le monstre est sur nous, ongles et crocs dans notre chair. L'épuisement seul nous délivre.

Aussitôt, le remords et la honte entrent en scène. Et c'est toujours le même cycle à parcourir, la même maladie à deux. Impossible d'éviter l'une des étapes. Elles se suivent, dans l'ordre, jusqu'à la convalescence, jusqu'à l'épilogue miséricordieux qui se dénoue dans un brouillard, tout comme l'affreux prélude.

J'ai remarqué, non sans amertume, que nos querelles sont devenues plus fréquentes depuis le début de cette année, mettons depuis ma grande résolution. Il se peut que le tour de mes nouvelles pensées, la gravité de mes projets, mes expériences, mes incertitudes aient modifié mon humeur. L'homme qui fait, pour se surmonter, un effort exténuant ne songe pas toujours à sourire, comme les acrobates de cirque. Je parle moins qu'autrefois. Je dois avoir l'air distrait, ou, comme dit ma mère, égaré. Les épreuves que je m'impose en vue d'être, un jour, plus doux, plus humain, me rendent parfois nerveux, irritable. Je songe aux résultats futurs. Marguerite, elle, ne s'attache qu'au présent. Elle souffre et me fait souffrir.

2 Juin. — Je ne pensais pas qu'il chercherait à me revoir. Ce n'est pas une rencontre fortuite. Il connaît mon itinéraire habituel. Évidemment, il m'attendait là, debout à l'angle de la rue d'Assas et de la rue de Rennes. Il m'a tendu la main, sans hésiter.

— Alors, patron ?

— Vous, Jibé !

Son émotion n'est pas moins visible que la mienne. Des larmes roulent dans ses gros yeux. Et, tout de suite, postillonnant :

— La Cilpo ! Belle bande de vaches ! A part vous, patron, comme de juste.

Je voudrais prendre un accent sévère, marquer de l'indignation. Ce m'est presque impossible. Suprême injustice de la nature : un Jibé criminel me serait encore plus aimable qu'un Cerbelot séraphique. J'ai de la tendresse pour Jibé, je me sens toujours prêt à tout lui pardonner. Je ne sais s'il a, comme il le dit, de l'affection pour moi, mais il ne me diminue jamais. N'importe ! Il faut gronder.

— Sur quelle pente vous voici, mon pauvre Tastard ! Vous que je pensais... guéri ! Vous avez pris cinquante francs dans ma caisse.

— Rien qu'un emprunt, patron. Ça se tassera. Je vous les rendrai.

— Vous avez bu toutes ces bouteilles de lait. Pourquoi ? Pourquoi, Jibé ? Est-ce la gourmandise ou la faim ?

— Ma foi, patron, je ne pourrais vous dire. Au début ça me faisait du bien à l'estomac. Je suis un homme sous-alimenté. Mauvais, ça, pour l'entraînement sportif. Et puis, c'est devenu comme une habitude. Quand je voyais approcher l'heure, j'étais pris au ventre. Pas à tortiller, fallait que je descende. Après, j'avais plus de ton, j'étais plus costaud, mieux en forme. On ne devrait jamais prendre des habitudes. Mais quoi, patron ! du lait ! c'est quand même moins grave que du picon.

— Et cette jeune dactylographe, Jibé ?

Jibé Tastard devient grave et met une main sur sa poitrine.

— Ça, c'est l'amour.

— Je pense, Jibé, que vous allez l'épouser.

— Demande pas mieux. Seulement ses vieux ne voudront pas : Jibé n'a pas le sou.

— Tastard, dans quel abîme...

— Pas un radis, patron. Et, si ça continue, vous verrez un homme à la côte.

Il rêve une seconde et roule une cigarette.

— ... Même que j'avais pensé, patron, qu'un petit secours temporaire. Il n'y en a pas deux, patron. Il n'y en a qu'un, et c'est vous, à qui je peux demander ça. Un bon mouvement, patron. Vous, toujours généreux...

Je mets à l'air une coupure de dix francs. Jibé l'empoche et se répand en protestations de gratitude. Pour finir :

— On ne va pas se quitter comme ça. Je suis un homme sauvé, patron. Ça s'arrose. Venez prendre l'apéritif.

Comme je suis faible, avec Jibé ! Moi qui ne bois jamais que de l'eau, moi qui ne peux souffrir l'atmosphère des cafés, j'ai suivi Jibé dans un bar. J'ai bu un « vin-blanc citron » qui m'a donné mal au cœur. Jibé disait : « C'est ma tournée ! » Et il a payé, avec mon argent.

3 Juin. — Je n'ai jamais trompé ma femme. Aucun mérite : je l'aime. Depuis un certain temps, quelque chose me tourmente. Je suis, pour en parler, dans le plus grand embarras. Tant pis ! Il faut tout dire. J'ai fait serment de tout tirer au clair.

Longtemps, j'ai cru que la chasteté n'avait aucun rapport avec la sainteté telle que je me la représente. Le problème, aujourd'hui, ne me semble plus aussi sommaire. Je dis que je n'ai jamais trompé Marguerite, parce que je n'ai jamais, depuis notre mariage, connu d'autre femme, au sens ancien du mot. Mais en pensée ?

Parfois, étreignant Marguerite, dans le demi-sommeil, j'étreins maintes autres femmes, certaines que j'ai vues, d'autres que j'imagine, comme ça, pour la circonstance. Et Marguerite reste mêlée à tous ces rêves, à toutes ces fictions. La femme que je serre dans mes bras, c'est comme un mélange monstrueux de Marguerite et d'une autre, de dix, de cinquante autres. Je ne me contente pas de tromper Marguerite, en esprit, avec nos amies, avec les femmes aperçues dans la rue, avec les héroïnes de mes romans, les images, les statues, les créatures de mon invention, je trompe surtout Marguerite avec Marguerite. Je trompe la Marguerite d'aujourd'hui avec la femme qu'elle était il y a huit jours, avec celle qu'elle était il y a dix ans, avec la Marguerite jeune fille que je ne possédais pas encore, je la trompe avec une multitude d'elle-même ; avec une foule de Marguerite que je n'ai pas possédées, que je ne posséderai jamais, sinon ainsi. Chose terrible que la nuit ! Parfois, Marguerite pressée contre moi, je rêve que je fais l'amour avec une montagne, avec un pays, un continent, avec des nuages, une planète, une idée. A ce compte, avec qui, avec quoi ne l'ai-je pas trompée ? L'univers entier.

Cela ne peut durer. Il y a, dans ce dérèglement des sens et des images, un principe d'impureté. Mon repos même en est corrompu. Je ne songe pas à faire chambre à part : notre logement est trop petit. Si je n'aimais pas Marguerite, tout s'arrangerait peut-être. Mais je l'aime et je sens bien que cet amour jette le désordre dans mon existence morale.

Sincèrement, puis-je me perfectionner alors que je demeure en proie à ces rêves épuisants ? Je deviens impropre à la méditation sereine. Plus je réfléchis, plus je vois, dans la chasteté complète, le seul état propice à mon élévation.

4 Juin. — Je cherche, avec persévérance, un moyen

de parvenir à la chasteté. Il va sans dire que ce projet semble incompatible avec la cohabitation. Ce soir, après le dîner, ma mère dans sa chambre, j'ai risqué, devant Marguerite, quelques phrases fort générales sur mon besoin de solitude, sur certains travaux entrepris depuis peu et qui pourraient exiger une retraite momentanée. Marguerite, qui cousait, a relevé la tête et m'a regardé, longuement. Elle n'a pas pleuré ; mais sa bouche s'est tordue. Chose effrayante, elle s'est mise à loucher. Oui, sous l'effort de ses pensées, elle a louché. Je ne la reconnaissais plus et ne savais que dire.

Il est onze heures passées. Marguerite est au lit, maintenant, dans la pièce voisine. Elle ne dort pas. Elle ne bouge pas. Je sens qu'elle est éveillée. Elle louche peut-être encore, toute seule, dans la nuit. Idée intolérable.

Comment puis-je trouver la paix de l'âme, avec, auprès de moi, cette douleur obstinée que je ne pourrais soulager qu'en renonçant à moi-même ?

5 Juin. — Oui, oui, je quitterai cette odieuse maison. Comme j'ai souffert ! Comme je souffre ! Quelle aventure atroce et basse. Et puis la honte ! Ce voisin, l'ivrogne — il s'appelle Lambertin, je crois, je ne sais même plus — je l'ai rencontré, ce soir, à sept heures, dans l'escalier. Il faisait déjà sombre. Le misérable était assis, couché plutôt, sur les marches. Il barrait complètement le passage. C'était « son jour », je me le suis aussitôt rappelé. J'ai d'abord pensé l'enjamber, tout simplement, et passer outre. Était-ce bien mon devoir ? Non ! J'ai relevé Lambertin. Je l'ai calé, tant bien que mal, assis. Comme il pesait très lourd et qu'il menaçait de retomber, je lui ai fait de justes remontrances. Presque rien, des choses comme on en peut dire à un enfant, à une bête, à un homme ivre. « Vous êtes fou ! Une maison convenable ! Si ce n'est pour vous, songez

aux autres... » Il m'a considéré sans mot dire et m'a donné une gifle. Quelle sensation affreuse ! Alors, j'ai pensé... j'ai cru... j'ai... oui, j'ai tendu l'autre joue. Il m'a donné une gifle sur l'autre joue.

Je ne peux plus vivre ici. Il faut que je m'échappe, sinon, je renonce et m'enlise.

(à suivre) GEORGES DUHAMEL

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

EXAMENS DE CONSCIENCE

Parmi les cahiers qui retiennent de leur titre autre chose qu'une étiquette en vogue, il faut nommer les *Cahiers du Mois*, bons postes d'écoute non sur la jeunesse, mais sur une jeunesse, sur un secteur de la jeunesse, et qui sont dirigés avec beaucoup d'attention, de zèle et de bonne foi par MM. André et François Berge. A cette bonne foi a répondu à peu près celle de nombreux écrivains nouveaux, qui ont réuni dans un récent *Cahier* leurs examens de conscience. Les diverses consciences qu'ils ont examinées tendent sinon à former une conscience commune, du moins à offrir au psychologue ou au critique, pour qu'il en fasse son butin, l'image ou le fantôme de cette conscience commune. C'est en tout cas un document dont je me suis empressé de faire état.

Vingt-sept écrivains de moins de trente ans, qui vont, par ordre alphabétique, de M. Marcel Arland à M. Philippe Soupault, sont penchés en une attitude analogue, comme des épis courbés par le même vent ou des montagnes poussées par le même plissement et modelées par la même érosion. Il me souvenait, en les lisant, d'une déclaration ou d'un manifeste de la *N. R. F.* de 1909, je crois, année où nos vingt-sept examinés entraient à peu près en sixième ; « *La Nouvelle Revue Française*, disait cette phrase substantielle, a été fondée par des écrivains de tendances diverses, mais tous également soucieux d'une discipline. »

De discipline ? Heu, heu ! Gide écrivait alors les *Caves du Vatican*, où les disciplines sont représentées par des charges féroces à la Daumier, et, dans l'arrière-boutique exiguë de la rue Madame, on tenait beaucoup au « gratuit » qui semblait à peu près le contraire de la discipline. Je crois qu'on entendait par cette phrase programme une discipline surtout littéraire, à la manière de Flaubert et de Mallarmé ; mais elle venait et elle passait d'autant plus facilement que l'exemple de Barrès donnait au terme de discipline un sens vivant, que l'action de Maurras bouillonnait encore en sa jeune verdeur ou plutôt atteignait son point de maturité, et que le mot romantisme prenait sous toutes les plumes le sens le plus péjoratif. Quelle différence avec la jeunesse des *Cahiers du Mois !*

Je la dirais en quête d'une indiscipline, si le terme négatif d'indiscipline ne paraissait encore trop positif : indiscipline ne nie, par le préfixe, la discipline qu'après l'avoir posée, après en avoir constaté l'existence. C'est ainsi que l'athée est plus près du croyant que l'agnostique. Les jeunes gens de l'*Examen de Conscience* se sont formés à une époque où il n'y avait à briser aucune discipline, à être tenté par aucune autre évasion qu'une évasion privée, hors de la famille, avec qui plusieurs d'entre eux ne nous laissent pas ignorer qu'ils ont rompu. Nous vivons en pleine crise, en pleine carence de disciplines. Plusieurs causes à cela, dont la principale, la décompression après les pressions du mensonge, les crânes alternativement bourrés et débourrés, qui n'abritaient plus les tempêtes romantiques. « Je suis né à la vie de l'esprit en 1922, au milieu d'un inimaginable désordre. La confusion et l'esprit de paix armée me sont habituels. Déséquilibré, certes, avec un goût très vif pour la perfection. Je crois que, finalement, je me créerai une discipline. Tous les dérèglements, que j'avais connus, tous les troubles qui m'auront atteint, le rendront doux, ce mot de discipline. Il n'aura pas de sens restrictif, ni, dans mon esprit, la

forme d'une cangue. La mise au point de cette discipline coïncidera pour moi avec la découverte de la liberté. » écrit M. Alfred Colling. J'aime ce ton d'honnête candeur, qu'on trouve d'ailleurs dans presque tout le cahier. Pas d'attitudes, ou très peu. *Scriptor et non histrio : res miranda populo.* Cela nous change du défilé de *m'as-tu vu* que sont les enquêtes d'été chez les gens de lettres. « Une heure avec soi-même, quel bel article à suggérer à chacun ! » écrit M. Beucler ! *Optime !*

Lisez pareillement les articles, les plus développés du cahier, de M. Pierre-Quint et de M. Philippe Soupault. Dans chacun, deux parties, dont la première est plus vivante que l'autre : un tableau du « désordre » de leur jeunesse, un tableau de l'ordre qu'ils cherchent et qu'ils n'ont atteint qu'en partie. L'esprit de M. Pierre-Quint « veut évoluer maintenant dans une atmosphère où tout n'est qu'ordre et volonté, calme et volupté. » Je lui souhaite d'atteindre le demi-quart de ce tout, et ce sera bien beau. Tel que nous le présente M. Pierre-Quint, cet idéal (pas inédit) consiste à travailler pour oublier que la vie n'est pas drôle : « L'idée du travail peut remplacer ainsi celle du suicide » — à tirer de ce travail « la richesse d'argent, c'est-à-dire la puissance dans la société, et, par conséquent, la véritable victoire sur les contraintes morales » et à garder un esprit « ouvert aux diverses formes d'activité, curieux des aspects de la vie, passionné d'art, de science, de politique et d'amour. » Voilà un enterrement de jeunesse un peu banal, moins pittoresque que celui d'Henry de Montherlant quand il brûla ses vêtements de foot-ball sur un tas de feuilles mortes. M. Philippe Soupault, qui nous fait un tableau amusant et vivant de son enfance et de sa jeunesse, leur a élevé un tombeau plus original. Il s'est enterré dans la littérature. « Je voulus *fixer* mes idées et passer en revue mes jours, mes amis, mes désirs. J'écrivis, coup sur coup, plusieurs romans, qui sont des recensements. Je ne considère la littérature ni comme un aposto-

lat, ni comme une distraction, ni comme une nécessité. Je n'ai aucun respect pour la littérature... » On sait que Dada, puis le surréalisme, ont poussé jusqu'au bout l'irrespect pour la littérature, laquelle est d'ailleurs de ces femmes qui ne se plaignent pas trop d'être battues, et outragées dernièrement.

Chez la plupart, on reconnaît ce sentiment, que la vie de garçon est provisoire, et qu'il va falloir l'enterrer, que la question de son enterrement se pose. Le jeune Barrès éleva à un style incomparable le *Qualis artifex pereo !* Mais il y a dans cette exclamation une grande mélancolie plus encore que de l'ironie, et je préfère la belle illusion des jeunes gens de l'*Esprit*, qui, en ce qui les concerne, refusent de voir la vie de garçon derrière eux et croient à une indiscipline révolutionnaire de plus en plus créatrice.

Il faut entretenir la flamme autour du garçon. Je me hâte de dire qu'il s'agit du garçon de Flaubert, cette forte création qui commença sur le théâtre du billard, quand Gustave avait huit ans, qui est encore présente dans *Bouvard et Pécuchet*, et qui paraît avoir préservé son génie comme un démon utile, le kobold ou le tomté de son bureau d'écrivain. Nous n'avons aucun document sur l'origine du nom. Comme je m'en plaignais publiquement, un ami normand m'écrivit pour m'informer qu'il voyait là un nom et un suc rouennais, comme les canards de la *Tour d'Argent*, et qu'à Rouen *Mon garçon ! Ah ce garçon !* sonnaient dans le langage des familles avec un son intraduisible et formidable. De même que je connais les familles bordelaises par Mauriac je ne demande, dans mon ignorance, qu'à connaître celles du pays du cidre par des témoignages autorisés, et j'enregistrai docilement l'explication de Duchemin. Mais un autre Normand, qui n'était autre qu'André Gide, m'en proposa une autre, bien meilleure, et que je fais mienne. Le personnage du garçon aurait été extrait par le jeune Gustave des expressions *vie de garçon*, qui prenait pour des oreilles d'enfant un aspect de truculence mys-

térieuse, *enterrer la vie de garçon*, qui correspondait à un enterrement réel. Le Garçon fut chez Flaubert le préposé à la vie. Et bientôt à la vie littéraire. Le Garçon a éloigné de son génie tout automatisme, toute vieillesse ; il a été, en lui, rigoureusement, ce qui refusait d'être enterré. Ainsi Flaubert n'a pas connu la décadence ; l'apoplexie l'a abattu sur *Bouvard* comme le boulet a tué Turenne la veille de sa plus savante bataille. Il a donné à la « vie de garçon » le style de ce qu'on vit. Barrès lui a donné le style de ce qu'on enterre. Et c'est aussi un très beau style. Dans mon bilatéralisme impénitent je refuse de choisir. Je ne m'en abstiens pas par mollesse, mais avec la décision énergique de ne pas décider. Comme on l'a dit d'un homme d'Etat, je cours m'abstenir. D'ailleurs la vie fait comme moi. Des vingt-sept jeunes gens de l'*Examen de Conscience*, il y en aura treize qui finiront par trouver, comme l'espère M. Colling, une discipline, treize qui ne pourront, ne sauront ou ne voudront en trouver ; le vingt-septième ce sera, selon la loi des grands nombres, la part du contingent et de l'imprévisible ou peut-être de la critique.

Mais nous voici justement au point où les exemples de Flaubert et de Barrès, tirés du passé, ne s'adaptent plus au présent. Moins encore que pour trouver les deux plans où iils s'opposent on serait embarrassé pour trouver celu où ls se ressemblent, et que voici. Tous deux sonti des bourgeois français, qui vivent dans un Etat stable, pour qui les révolutions sont surtout spirituelles, et devant qui les termes de discipline et d'indiscipline fonctionnent comme des idées, non comme des choses. Bourgeois en ce qu'ils sont assis sur un passé, sur un capital. Et puis, et surtout, ils communient en cette discipline qu'est la discipline de l'art. Car ici Flaubert l'a bien enterrée, sa vie de garçon ! Un *Enterrement de Croisset* qui, mieux que l'*Enterrement d'Ornans*, figure un des tableaux immortels du XIX[e] siècle. Il a lieu quand le second Flaubert succède au premier, quand, revenu d'Orient, il repousse dans un

tiroir le manuscrit de la première *Tentation* et s'attelle à « l'histoire de Delamarre », épouse le sujet de *Madame Bovary*, entre dans la vie courageuse de père de famille, fait des enfants, alternant les filles casanières et domestiques (*Bovary*, l'*Education*), avec les garçons à trompettes et à habit militaire (*Salammbô*, la *Tentation*). Le reste, manuscrit, des *Mémoires d'un Fou* à la première *Tentation*, ce sont les enfants naturels du temps où le Garçon jetait sa gourme, et qui ne trouvent d'état-civil que plus tard. Sa famille est là, mais c'est une famille. Sa discipline est là, mais c'est une discipline. Sa bourgeoisie est là, mais c'est une bourgeoisie.

Je suis bien tranquille sur l'avenir littéraire de la mémoire de Flaubert, un des plus grands bonshommes du XIXe siècle. Mais je comprends fort bien qu'on s'en désintéresse aujourd'hui, et que Gide, très normando-flaubertien au fond, mais qui aussi indique à l'avance, comme un capucin d'hygromètre, les changements de temps, ait éloigné de son chevet la *Correspondance*. Flaubert est d'un temps et d'un type où l'indiscipline, le nihilisme, la guerre aux bourgeois, le *nargue à Satan, burgraves, — burgraves, nargue à Dieu !* ne sont là que pour nettoyer la statue d'un dieu indiscuté, jaloux, qui veut être seul, les autres n'étant rien, et qui s'appelle la Littérature. Jusqu'à la guerre, il y a eu la religion de ceux qui croyaient à la Littérature. Aujourd'hui la Littérature se dévore elle-même. M. Marcel Arland avait engagé il y a trois ans avec Jacques Rivière sur la *Crise du concept de la Littérature* un dialogue que les historiens des lettres retiendront. C'est, exactement, dans le dossier de cette crise qu'il faut placer ces vingt-sept confessions.

Le dieu, naguère solide, a coulé sur son autel. Le poisson mystique est devenu le poisson soluble. Nous avons vu passer dans la littérature ce qui n'avait été, avec Héraclite, Cratyle, Sextus Empiricus, Montaigne, qu'un exercice de l'esprit philosophique, approfondi par Bergson dans la *Perception du Changement :* je veux dire un mobilisme pur, un mouvement qui refuse de se détruire en s'arrêtant.

Loin de moi la pensée de rattacher cette littérature nouvelle à cette philosophie si ancienne. Une littérature résulte généralement d'une civilisation, très rarement et très peu d'une philosophie. Seulement deux faits se sont produits, qui ont mis, à un degré singulier, la mobilité dans la substance de l'homme et dans la substance de la société.

D'abord les valeurs de mouvement, sport, automobile, avion, cinéma, se sont substituées partout, en quelques années, aux valeurs de repos. En ces années la vision des enfants, des jeunes gens, a pris une figure plus différente de celle de leurs pères que celle de leurs pères ne l'était de celle de leurs trisaïeux. Que cette différence de vision ait dû entraîner des moyens d'expression, d'idées, de création nouveaux, il n'est pas besoin d'insister sur une évidence si banale.

En second lieu, non seulement l'homme nouveau marche, mais il marche sur un trottoir roulant. Un mouvement est porté par un mouvement. Tel le principe du vélocipède, mouvement alternatif porté et développé par un mouvement continu. Ce mouvement qui porte le mouvement, cette instabilité qui s'ajoute à l'instabilité, c'est l'économie d'après guerre, qu'on peut d'ailleurs appeler économie aussi par antiphrase. Aux racines d'un Flaubert et d'un Barrès il y a les lentes formations du bas de laine français, que l'esthétisme de l'un et le traditionalisme de l'autre transposent dans l'ordre des créations spirituelles. Dans la société bourgeoise, la faillite du bas de laine, qui ne fume plus que le poirier, entraîne la faillite des valeurs stables, des spéculations sur la probabilité d'un avenir. Tout se consume dans l'instant. La folie qui consistait à se ruiner en vieux meubles ou en colliers de perles est devenue sagesse. La sagesse qui consistait à mettre de l'argent aux caisses d'épargne est devenue folie. Quand une société passe par ce régime de douches écossaises et de montagnes russes, voudriez-vous qu'il n'en parût rien dans la littérature ?

Il faudra pourtant en sortir. On sait qu'on en sortira, mais on ne sait pas encore comment on en sortira. De la

stabilisation on ne voit rien, sinon qu'elle sera. Nous allons vers une stabilisation littéraire, et M. Pierre-Quint a raison d'intituler son article *De la Révolte à l'Equilibre.* C'est la voie inévitable tracée par toute l'expérience historique. Mais ce n'est pas ma faute si dans ces vingt-sept confessions je trouve beaucoup plus vivant ce qui appartient à la révolte, au désordre et à l'incohérence que ce qui essaye un équilibre. « La vie que je me suis faite, dit M. Jean Caves, est une vie de perpétuel changement. » Il semble que la tâche de cette équipe soit d'abord de faire donner à ce perpétuel changement tout ce qu'il peut donner. Tel est sans doute le sentiment de M. André Beucler qui écrit : « Ce qui m'émeut le plus au monde, c'est l'instant. »

Comme tout mouvement en littérature, celui-ci comporte un jeu d'équipes adverses, une recherche de continuité, une marche à la discipline.

Jeu d'équipes adverses ; d'un mot bien démodé on parlait, il y a quelque temps, des chapelles, et l'on a beau jeu à opposer la libre et créatrice activité de l'individu qui opère sa trouée à ces formations grégaires. Il n'en est pas moins vrai que le renouvellement littéraire se fait surtout par générations, groupements, rassemblements de plus de deux personnes sur la voie publique, etc... C'est le paysage que nous offre notre littérature depuis Ronsard. Les auteurs de ces examens de conscience forment à peu près un groupe, d'ailleurs peu noué et issu en partie du hasard (le dernier groupe bien homogène aura été, je crois, celui de l'unanimisme). On y discerne le mépris révolutionnaire des tours d'ivoire, ces feux-follets sur un cimetière, — la littérature ramenée à une catégorie modeste et déclassée de la vie, — l'influence des surréalistes,qui ne paraissent d'ailleurs pas dans l'enquête. Je vois d'ici plus d'un lecteur froncer le sourcil. Que voulez-vous ? je suis plutôt paysagiste que portraitiste. Les groupes, les étiquettes en *iste*, qui permettent à la critique de faire de la peinture de paysage, sont les bienvenus.

Nos auteurs s'y prêtent d'ailleurs, et nous aident en se cherchant une continuité dans le passé. M. René Crevel reprend ce dialogue de la génération de guerre avec Barrès, qui fut mené naguère par M. Jean Cocteau et par les protagonistes de la querelle de l'Oronte. Les relèves de petits postes continuent à se faire avec le mot d'ordre Rimbaud-Lautréamont.

Enfin cette recherche d'une discipline... En priant le bon Dieu de n'en pas trouver ? N'exagérons pas. A moins d'être poète ou journaliste, c'est-à-dire d'habiter des quartiers qui comportent un au jour le jour indéfini, il faut bien qu'un écrivain en trouve une, et les manières d'en trouver sont limitées. L'opération de grand style et d'équilibre génial par laquelle Barrès a trouvé la sienne se recommencerait mal. La politique ne tente (malheureusement) personne. De ceux qui parmi ces vingt-sept continueront à écrire et parviendront à se discipliner une partie trouvera une discipline toute littéraire, comme celle de Flaubert et de Gide. La valeur de père de famille, c'est le travail consciencieux et bien fait ; le tour de main de l'artiste techniquement habile. C'est ainsi que Maurois, Mauriac, Martin du Gard, Lacretelle ont pu, après les Tharaud, stabiliser leur succès. Un vrai roman et bien fait paraît à plusieurs jeunes gens dont les débuts furent brillants la seule manière de les confirmer. Tel Barrès quand il commença les *Déracinés*, lâchant Philippe comme Montherlant lâchera sans doute Alban. Une autre partie passera à une discipline religieuse, car le renouveau religieux subsistera, dans le monde littéraire et para-littéraire, au moins tant que dureront les faillites et les misères politiques et la carence des grands débats, des grands intérêts d'Etat. Carence à laquelle je ne fais qu'une brève allusion, ayant dessein d'en parler la prochaine fois.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LES ESSAIS

RETOUR A L'OCCIDENT.

La Tentation de l'Occident, par André Malraux (*Grasset*). — *Rien que la Terre*, par Paul Morand (*Grasset*). — *Le Dépaysement oriental*, par Robert de Traz (*Grasset*). — *Défense de l'Homme*, par René Lalou (*Kra*).

Il semble que le débat sur les caractères respectifs de l'Orient et de l'Occident aboutisse à une liquidation générale des valeurs humaines. On a pu le prévoir. Ce n'est pas la première fois que l'on fait dialoguer, comme M. Malraux, un philosophe français et un philosophe chinois, mais c'est la première fois que cet échange de vues se présente aussi nettement comme un échange de nihilismes. Les correspondants de M. Malraux s'inspirent chacun de son passé. Quand ils se tournent vers le présent, ils voient que leurs cultures empiètent l'une sur l'autre, mais par ce qu'elles ont de périssable et d'impur. Entre l'idéal impliqué dans l'instinct de défense et la dérision de la réalité il n'est point de commune mesure. Aussi le livre se termine-t-il dans une sorte de lyrisme à vide dont le vertige donne une angoisse tragique.

Le style de M. Malraux, où la sonorité poétique prolonge l'écho de l'idée en la déformant assez sensiblement, me paraît nuire à la clarté des vues qu'il expose. Du livre un chant s'élève qui nous charme et nous étourdit. Il faut s'en défendre et relire le crayon à la main. On souligne alors de fortes pages, — par exemple la critique du taoïsme, l'analyse des survivances de gloire dans l'âme occidentale, les paroles de Wang-Loh. Il serait facile, je crois, d'incliner le pessimisme de M. Malraux dans le sens d'un optimisme singulièrement fécond. « Il y a en lui (l'esprit de l'Occident) une tentative de

conquérir le temps, d'en faire le prisonnier des formes. Mais cette tentative n'est possible que dans un monde organisé par lui... Le temps l'entraîne aujourd'hui. Ce sens nouveau que nous trouvons aux gestes et aux paysages, c'est la nécessité où nous sommes de les regarder rapidement qui le leur donne... » La science, en accélérant les métamorphoses, rend un monde formel de plus en plus impossible à concevoir. L'homme de l'Ouest devient de plus en plus invisible à lui-même, je veux dire que son point d'appui se transporte du passé dans le futur. La technique la plus précise, et en même temps la plus occidentale, tend donc à éliminer toutes les représentations du limité, du formel, de l'immobile dont on rend l'Occident responsable. Seulement en se perdant de vue par science l'Occidental, contrairement à l'Oriental, rejoint ce qu'il y a de plus objectif et de plus durable dans l'homme.

Dans *Rien que la Terre* nous retrouvons le thème de M. Malraux traduit dans un langage totalement différent. L'Orient et l'Occident y échangent leurs impuretés, y aboutissent à un compromis misérable. « Qui eût pensé à se tourner vers l'Orient quand il détenait une sagesse et un secret de vivre qu'il n'a plus ?... La terre cesse d'être un drapeau aux couleurs violentes : c'est l'âge sale du métis. » Et M. Morand se plaît à opérer une réduction à l'absurde de la Terre et de ses idéaux brouillés. Discrètement, d'ailleurs, par petites touches, réduction de l'espace terrestre et de l'esprit trop bien ajusté à la terre. Quand on songe aux effets qu'un Morand eût pu tirer de ses expériences exotiques, ce livre sobre, où l'intelligence freine sans cesse l'imagination, frappe d'abord par son honnêteté. Les qualités maîtresses de l'auteur s'y révèlent avec un plus vif éclat que dans ses précédents ouvrages. Je crois qu'on fait tort à M. Morand si on le considère d'abord comme un artiste. C'est le diminuer, car ses images en série sont moins souvent déclanchées par les sens que par la réaction rapide de l'intelligence. Il représente parmi nous une sorte d'intellectualisme décoratif. Sa mémoire, extraordinairement fournie de détails de toute provenance, lui propose, à chaque perception, le second terme d'une métaphore. Et il est remarquable que cette métaphore a presque toujours une valeur explicative, quasi rationnelle, soit qu'elle unifie deux visions étrangères

l'une à l'autre, soit qu'elle fasse mieux comprendre en faisant mieux percevoir. M. Morand est un de ces observateurs à cheval sur la poésie et sur la connaissance, pour qui comprendre c'est voir double. Son livre fait nettement penser à ces atlas plusieurs fois centenaires où les noms de lieux sont commentés par de petites figures stylisées.

Alors que M. Malraux tente de se soustraire un moment au flux des choses pour faire dialoguer deux absolus condamnés, la pensée de M. Morand épouse ce flux, tire son meilleur rendement de sa vitesse même. Sa vision double convient à un écumeur de sensations qui intègre l'entière superficie du monde humain moderne. Mais justement parce qu'il l'intègre il en tire une signification qui la dépasse. M. Morand travaille sur le plan où toutes les idées de la terre viennent se gaspiller en gestes inconscients et en manies. Il nous montre comment l'homme dispose de ce qu'a proposé l'esprit. D'où la force convaincante de ce récit. Après l'avoir lu nous ne doutons plus que l'humanité tourne dangereusement à sec, moteur qui va se gripper et nous savons bien quelle huile lui manque. Je connais peu d'ouvrages qui, autant que ce livre prompt et habile, fassent regretter l'absence et souhaiter le retour du spirituel.

Coïncidence significative : de l'enquête qu'il a menée dans le proche Orient, M. Robert de Traz tire exactement les mêmes conclusions que nos explorateurs intellectuels de l'Asie. Le monde musulman déguise à l'européenne une décadence bien plus complète, bien plus irrémédiable que la nôtre. Nous allons étudier là-bas des caricatures de nous-mêmes et la meilleure substance mahométane s'évapore dans le rêve ou se réfugie dans les instincts. M. de Traz est un excellent voyageur sobre, attentif, soucieux pour le moins autant d'inspecter les coulisses que de jouir du décor, qui sait dégager dans un style familier les leçons essentielles sans s'égarer dans les détails. Ses jugements sont catégoriques : le proche Orient est pour nous aujourd'hui inutilisable. D'autre part, entre l'Orient et l'Occident subsiste le malentendu de la force : « La sincérité entre eux est impossible, l'un recourt à la ruse, l'autre à la brutalité. » Nous le savions bien, mais il est bon qu'on le redise avec cette netteté. Entre un négatif de l'Occident et

l'Occident lui-même il faut choisir. Le soleil que nous attendons, ce n'est pas à l'Orient qu'il se lèvera.

Aussi bien ai-je toujours pensé que cette attirance de l'Orient provenait d'un malentendu. Ce vers quoi nous aspirons du plus intime de notre être nous est donné déjà dans cette aspiration elle-même, ou bien n'est qu'illusion. La pensée orientale — ordinairement mal comprise — nous fournit un langage symbolique et provisoire, et le travail critique doit consister à traduire ce langage dans les termes qui conviennent à notre structure mentale. Nous sommes sensiblement pareils à ces Français du XVIII[e] siècle qui ne pouvaient plus penser que sous les espèces d'un sauvage et considérer leurs propres habitudes que d'un œil neuf et dépaysé. Cela prouve évidemment qu'il y a quelque chose de pourri dans le rayonnement occidental, quoique l'angoisse soit ressentie le plus vivement peut-être par ceux qui tiennent aux parties pourries qu'ils sentent céder sous leur poids. Nous sommes si convaincus que notre mode de sentir est la réalité même que, lorsque nous sentons à vide, nous imaginons le néant autour de nous. Le problème est pourtant bien simple et bien différent. Notre technique de la vérité exclut radicalement ces « puissances de sentiment » qui en d'autres âges contenaient leur part de vérité. Un monde s'est formé en nous, intime et inexplicable, réel et cependant invraisemblable, séparé par des océans de rêve des terres dures de l'expérience. Et comme nous aimons à déposer dans les choses ce qui n'est qu'en nous, nous étudions dans l'espace cette terre intérieure. La vie sentimentale, la vie intellectuelle, voilà, ramenés à leurs figures réelles, l'Orient et l'Occident de l'Européen.

C'est à ce point de vue tout intérieur que s'est placé M. Lalou dans sa *Défense de l'Homme*, le point de vue occidental du conquérant cartésien. « Voir clair et marcher avec assurance : il n'est pas d'idéal humain qui satisfasse mieux la raison française ». M. Lalou soulève à vrai dire un problème considérable. Ce « frémissement de la vérité en marche » qui le ravit dans le système cartésien a de quoi satisfaire un intellectuel positif ou encore l'homme qui suit le jeu de ses idées ; mais qu'en dira l'homme aux prises avec sa vie affective qui se soucie plus de sa manière d'être que de sa manière de penser? Celui-ci

n'acceptera point qu'on le conçoive « comme un être spirituel capable de conquérir, par la distinction du vrai et du faux, sa liberté et son intégrité », parce qu'un acte intellectuel n'a point de pouvoir direct sur le déroulement de sa vie sentimentale. Descartes analyste des passions est un mécanicien doublé d'un hygiéniste, mais il n'est pas un psychologue ; et je ne veux point dire qu'il n'ait point su merveilleusement démonter nos sentiments, mais qu'il ne nous a pas proposé des techniques pour suivre et penser leur enchaînement spontané ; en sorte que lorsqu'il nous assure qu'il suffit de bien juger pour bien faire, il saute un chaînon et ne nous montre point comment l'on fait ce qu'en jugeant bien l'on fera bien.

Ce défaut de la psychologie cartésienne est rendu sensible par les exemples mêmes qu'a choisis M. Lalou. Le roman psychologique est un genre dangereux à introduire dans un débat de cette sorte. Science analytique d'une vie accomplie, il peut être détaché des contours mouvants de cette vie et réduit indéfiniment. Jules Lemaître prétendait que le portrait d'*Emire*, de La Bruyère, était le modèle du roman psychologique et que *La Princesse de Clèves* avait soixante pages de trop. Mais même en adoptant la méthode de M. Lalou, on aperçoit clairement qu'à part cette *Princesse de Clèves* le roman psychologique français ne « colle » plus exactement au principe cartésien. Une dissociation s'y opère promptement entre le bien juger et le bien faire : on ne s'occupe plus guère que de bien juger, n'importe quoi. « On oubliait, écrit M. Lalou à propos des admirateurs de Proust, que s'allier à la sensation sans réserver les droits de l'intelligence c'est se condamner à ne point sortir des vérités momentanées et fragmentaires de la sensation. » J'avoue qu'ici j'ai quelque peine à le suivre. Proust a fait progresser l'intelligence plus que toute autre faculté et l'unité intellectuelle n'est jamais menacée ni trahie dans son œuvre, puis qu'on verra qu'elle en fournit la clef et le couronnement. Mais l'unité intellectuelle n'a jamais garanti l'unité vivante. Si l'homme de Proust a cessé d'être un individu c'est que l'analyse cartésienne ne rencontrait plus de résistance, et la résistance s'impose à l'analyse, loin d'être déterminée par elle. Pour bien faire il ne suffit point de bien juger ; il faut encore résister d'une

certaine façon et que le sentiment aille en quelque sorte au devant de l'intelligence.

Il convient de louer M. Lalou d'avoir rappelé et précisé une des conditions du redressement occidental sans oublier qu'il y en a d'autres qu'il est urgent de définir. Descartes ne saurait contenter l'Oriental qui vit en chacun de nous, de même que le héros cornélien ne correspond plus à notre sentiment de l'héroïsme. Le succès du roman russe — cet autre appel de l'Orient — s'explique justement par le besoin d'enrichir notre conscience de l'homme de ces naissances psychiques où « l'esprit se sent dépassé par lui-même ». Il ne s'agit pas d'un rabaissement de l'intellectuel mais de la reconnaissance, à côté de l'intelligence inventive et ordonnatrice, des modes sensibles de la production humaine, quelle qu'elle soit. Par la conscience de ce dualisme l'esprit occidental retrouvera sa souplesse, son unité véritable et le remède efficace à ses raidissements.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LETTRES AU PATAGON, par *Georges Duhamel* (Mercure de France).

A un examen superficiel, les six *Lettres au Patagon* que Georges Duhamel vient de réunir en volume peuvent sembler des en-marges sans grande importance à l'ensemble de son œuvre. Ces *Lettres* nous paraissent au contraire marquer une date et peut-être un tournant dans la carrière de Duhamel.

Indiquons brièvement les sujets et les points de vue de ces six essais : *Sur les orateurs* est une satire de l'éloquence démagogique et même de l'éloquence politique tout court, guide et reine des démocraties. *Sur quelques aventures de l'esprit* fait successivement le procès de la spécialisation à l'allemande, d'un scientisme sans étoile, et du traditionalisme d' « Action Française ». *Sur le théâtre* est une satire de la critique dramatique, des acteurs, des directeurs et des « combines » particulières aux milieux de théâtre, comme *Sur les savants* en est une des « combines », des jalousies, des hypocrisies, des mesqui-

neries, propres aux milieux scientifiques et *Sur les amateurs* des bibliophiles maniaques ou truqueurs. *Sur les malades* se rattache à ce qu'on peut appeler l'inspiration médicale de Duhamel, c'est l'histoire d'un homme qui se croit mortellement atteint tant qu'il est simplement tracassé par une légère dyspepsie et qui, après guérison momentanée, tombant tout à coup gravement malade, refuse de croire à la maladie et meurt sans avoir voulu se soigner.

On le voit : il s'agit de sujets d'occasion auxquels, comme au recueil de Valéry intitulé *Variété*, l'esprit seul de Duhamel confère quelque unité. Unité d'esprit serait peut-être trop dire, c'est d'une unité temporaire de vision qu'il est plus exact de parler. Vision qui contraste singulièrement avec celle des *Compagnons*, de *Civilisation* et de *Possession du monde*. Un pessimisme désabusé et souriant, une âcreté ouatée de pitié ont envahi l'âme de Duhamel. On ne retrouve plus chez lui cet enthousiasme, ce grand espoir en l'homme qui caractérisaient ses premiers écrits. Il semble que les griefs d'optimisme béat, de sensiblerie humanitaire, de rousseauïsme qui ont été souvent dirigés contre lui aient atteint leur but et l'aient incité à considérer l'homme et la société, en abdiquant toute indulgence idéaliste, avec un réalisme nuancé de mépris et de résignation. On serait assez tenté de juger qu'il a passé les bornes et que son pessimisme d'aujourd'hui, comme son optimisme d'hier, pêche par exagération et par simplification. Il y aurait notamment beaucoup à dire sur les mœurs théâtrales et les mœurs scientifiques qu'il nous dépeint. L'outrance de sa charge, (si plaisante dans des sujets « à côté » comme le malade ou l'amateur) paraît ici obtenue par des moyens trop faciles et pour un résultat trop en surface. Pour son essai sur les orateurs, il semble fort discutable quant au fond : ce qui caractérise la civilisation d'aujourd'hui, ce n'est pas l'influence des orateurs, c'est celle de la chose imprimée. Albert Thibaudet rappelait dans le dernier numéro de cette revue la « prédominance du parlé sur l'écrit » propre au XVII[e] siècle. Aujourd'hui l'écrit l'emporte sans conteste sur le parlé : un grand discours n'a d'effet que si la Chambre en vote l'affichage ou si les journaux le publient *in extenso*. A la porte de Notre-Dame, on vend en brochure les sermons du Père

Samson. Les moteurs véritables de l'opinion sont les entrefilets habilement semés dans la presse, déformant le réel ou l'orientant dans un sens déterminé. Il se peut que le développement de la radiophonie transforme cet état de choses, mais pour l'instant c'est par les yeux — journaux, cinéma, music-hall — et non par l'oreille qu'on séduit et qu'on dirige Populo.

Aussi bien n'est-ce pas par son contenu idéologique que le dernier « message » de Duhamel nous paraît important, c'est parce qu'il renouvelle un grand genre français traditionnel en le modernisant, parce qu'il découvre un riche filon de sujets où la peinture des mœurs et la peinture morale se rejoignent et se confondent à nouveau, parce qu'il fraie, en dehors du roman, du conte et de la comédie, une voie à un ordre de littérature récréative, où les genres chers entre tous à notre époque instable et sans boussole, à savoir l'exposé documentaire, la dissertation satirique et morale, l'anecdote et le sketch, trouvent à se mélanger harmonieusement. Qu'on ne s'y trompe pas : les *Lettres au Patagon* pourraient bien être le point de départ d'une série d'essais comme l'*Ariel* de Maurois a déclenché la vogue des biographies romancées d'hommes illustres.

Certes les *Lettres au Patagon* font souvent penser à un pastiche du XVIIIe siècle. Leur titre rappelle déjà et Voltaire et Montesquieu, c'est encore à Montesquieu, à Voltaire, à Diderot qu'on pense le plus souvent en les lisant, parfois à travers un souvenir d'Anatole France, mais peut-être est-on victime ici d'une apparence. C'est bien plus au XVIIe siècle qu'au XVIIIe que se relient les *Lettres au Patagon*, bien plus aux *Caractères* de La Bruyère et aux *Satires* de Boileau qu'aux *Lettres Persanes* ou au *Neveu de Rameau*, et par delà le XVIIe siècle, à la *Satire Ménippée*, aux fabliaux du moyen-âge, à Juvénal et à Horace.

On reste stupéfait qu'à une époque aussi caractéristique que la nôtre, Duhamel soit le premier à avoir donné une forme commode et actuelle à la satire. Cette brusque renaissance nous oblige à mesurer combien la satire est loin par son esprit et sa portée du pamphlet qui avait occupé sa place, sans la remplacer.

Au théâtre, le *Knock* de Jules Romains, et avant *Knock*, l'*Œuvre des athlètes* de Duhamel lui-même préludaient à ce

renouveau de la satire. Il semble que Duhamel, en renonçant au théâtre satirique, n'ait pas renoncé à peindre des scènes de mœurs. Sa trouvaille fut de les encastrer dans les dissertations didactiques pour lesquelles il a un invincible penchant ; le voisinage des scènes de mœurs, traitées d'un crayon léger, a heureusement influé sur les dissertations volontiers sermonneuses de *Possession du monde*. Et de là est sortie, baignée dans un brouillard doré d'ironie, la satire des *Lettres au Patagon*, où le dosage du didactisme, du conte et du dialogue est proche de la perfection.

Ce qu'on serait tenté de critiquer ici chez Duhamel, c'est une certaine facilité dans le choix de l'anecdote ou de l'épisode, une certaine façon de forcer les termes ou de délayer un peu le développement, une certaine façon de trop dire tout, de ne pas assez se préoccuper de ces « lacunes calculées », de ces « ellipses » chères à l'art d'aujourd'hui. Et de là à trouver que Duhamel n'est pas tout à fait « à la page », il n'y aurait qu'un pas à franchir. Il faut s'en garder par considération de ce qu'il y a de solide, de permanent, de classique dans cet art, mais on peut signaler à Duhamel lui-même les risques que court l'écrivain qui, comme lui, est de tous les prosateurs français le plus lu et le plus aimé à l'étranger. On se fait à l'étranger une idée du grand écrivain français qui va de Voltaire à Anatole France en passant par Renan et qui impose son style au Français appelé à leur succéder comme c'est le cas de Duhamel aujourd'hui. Il y a dans les *Lettres au Patagon* une recherche de la pureté linguistique et syntaxique allant parfois jusqu'à l'archaïsme et au pastiche, tout un côté bel-art-d'écrire qu'on apprécie comme un tour de force et dont on sait gré à Duhamel, mais qu'on souhaite ne pas voir recommencé. On ne peut écarter une ombre d'inquiétude à ce sujet après avoir lu les pages enthousiastes récemment consacrées par André Thérive à Duhamel. Duhamel, homme vivant, doit résister aux invites du *Grammaire Club*, excellente institution conservatrice, mais qui risque de gêner et d'amoindrir un libre créateur.

BENJAMIN CRÉMIEUX.

*
* *

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE AU XVIe SIÈCLE : CLÉMENT MAROT ET SON ÉCOLE, par *Henry Guy* (Champion).

Seize années après avoir publié la première partie de son ouvrage, M. Henry Guy nous en livre aujourd'hui la seconde, consacrée au gentil Marot. C'est une œuvre remarquable, et, dans la mesure que son genre lui permet, définitive. Elle vient d'autant plus à propos qu'il n'y avait plus de biographie valable de Marot qu'on ne peut bien comprendre ni goûter à moins d'avoir présents à l'esprit tous les incidents de sa vie et l'histoire de son époque. En effet, ce n'est pas le moindre défaut de ce poète courtisan que d'avoir écrit la presque totalité de son œuvre sur des événements extérieurs. Nous sommes loin, avec lui, de la poésie pure telle que la rêvera la Pléiade. Même si l'on excepte les poèmes officiels, écrits sans doute avec ennui, on trouve rarement chez lui une pièce entière dont l'esprit, voire la grâce, soient saisissables si l'on n'a pris la précaution de se remémorer le temps et les circonstances qui provoquèrent sa composition. Ses meilleurs poèmes sont souvent les plus anecdotiques (*Epître à son ami Lyon* ; *Aux dames de Paris qui ne voulaient prendre ses excuses en paiement* ; *Au Roi, pour avoir été dérobé* ; *L'Enfer*, etc.). Son inspiration avait besoin d'excitants, et elle les cherchait dans la louange ou l'ironie. Dans le blâme aussi : on a beaucoup insisté sur la grâce, sur la gentillesse, sur la légèreté de Marot, et très peu sur son esprit satirique. Malicieux, il l'était ; mais l'éloquence parfois brutale qu'il déploie à plusieurs reprises dépasse de beaucoup la malice, et même la mordante ironie. Ce côté satirique de la poésie de Marot, jusqu'alors un peu méconnu, M. Henry Guy l'a parfaitement décrit. Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas : bien que sincère, Marot n'avait pas de conviction profonde. Les dommages que causaient à son corps et à sa liberté les poursuites de certains catholiques puissants le touchaient beaucoup plus, et l'inspiraient davantage que l'amour et la recherche de la vérité.

M. Henry Guy a écrit son livre avec beaucoup d'esprit. Peu d'ouvrages d'érudition se lisent aussi facilement que le sien et offrent autant d'attraits. Telles pages sur Jacques Colin et Jean

du Bellay, sur la ballade du *Despourveu,* sur les blasonneurs et contre-blasonneurs, sur Eustorg de Beaulieu, et même sur la grande querelle, pourtant si fastidieuse, de Marot et de Sagon, sont de tout premier ordre. Il est seulement dommage que ce livre s'ouvre par des considérations sur le moyen âge et la Renaissance, inspirées de Renan et de Michelet, et qui nous semblent aujourd'hui périmées.

LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

*
* *

LE GÉNIE DU PAGANISME, par *Charly Clerc* (Payot).

Le livre de M. Louis Bertrand sur la *Fin du Classicisme,* celui de M. René Canat sur la *Renaissance de la Grèce Antique* et ce *Génie du Paganisme* que M. Charly Clerc vient de publier forment une histoire complète de l'inspiration grecque dans les lettres françaises depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à aujourd'hui. M. Charly Clerc a fait des œuvres inspirées par le paganisme antique un recensement aussi consciencieux et éclairé que l'était celui de ses deux devanciers, il a mis le couronnement à un bon instrument d'information, auquel on voudrait peut-être une conclusion plus tentante pour notre curiosité et plus ouverte sur l'avenir.

Où en sont aujourd'hui ces valeurs païennes ? M. Charly Clerc nous donne comme leur dernier état le paganisme romano-taurien de Montherlant, la philosophie du stade ou du cirque. D'autre part, M. Henri de Régnier, Mme de Noailles, à qui il consacre des chapitres attachants et nourris, demeurent des témoins vivants, l'un de la Grèce alexandrine, l'autre de la Grèce pathétique et colorée. Mais chez les uns et chez les autres les allusions grecques ne sont guère que des prétextes, ne font que donner à des attitudes modernes une ligne ornementale et traditionnelle. Une appréhension directe et hardie du génie grec, à la manière de Quinet, de Renan, de Leconte de Lisle, de Maurras, pouvons-nous l'espérer encore ? Si nous nous habituons (devant notre miroir) à l'idée que les civilisations finissent, à plus forte raison pouvons-nous nous demander si l'étude vivante d'une civilisation morte, comme celle de la Grèce, ne peut pas finir, si celle-là, soutenue par le classi-

cisme, ne sera pas entraînée dans la ruine irrévocable du classicisme.

M. Charly Clerc s'est à peu près borné à l'influence de l'antiquité sur les œuvres littéraires ; on relèvera là d'ailleurs les inévitables lacunes, comme l'absence de Claudel, dont les traductions d'Eschyle et surtout le *Protée* témoignent bien d'un hellénisme original. Peut-être aussi Giraudoux, dont l'*Elpénor* date de trois ou quatre ans. Le seul reproche sérieux que je ferai au *Génie du Paganisme* est d'avoir à peu près laissé de côté les voyageurs, les traducteurs et les fouilles archéologiques, c'est-à-dire précisément les trois climats où les littérateurs vont faire leur remonte d'images et d'idées. *Anthinea* et le *Voyage de Sparte* sont étudiés à cause de l'importante personnalité de leurs auteurs, mais rien sur la *Grèce du Soleil et des Paysages*, cette Grèce orientalisée de M. Louis Bertrand qui fut si discutée ; rien sur ce lien vivant de la Grèce et de la France que fut et qu'est peut-être encore l'Ecole Française d'Athènes. Le nom de M. Victor Bérard paraît une fois à l'index, une seule fois, parce qu'il est nommé non par M. Charly Clerc, mais par M. de Monzie, que cite M. Charly Clerc. Et les traductions ? Est-ce qu'il y a une meilleure mesure de l'évolution de notre goût hellénique que les changements de mode en matière de traductions, depuis Leconte de Lisle jusqu'à Claudel, Mazon, Bérard ? Enfin M. Louis Bertrand, dans la *Fin du Classicisme*, avait insisté sur l'importance des découvertes de Pompéï et d'Herculanum et sur leur influence littéraire et artistique entre 1780 et 1820. Les exhumations d'Olympie et de Delphes, la résurrection des Korai de l'Acropole, et surtout l'étonnante découverte de la civilisation minoenne n'ont-elles pas eu aussi une influence en élargissant et en bousculant notre image de la Grèce classique ? Mais c'est presque un second volume que je demande là à M. Charly Clerc. Et après tout pourquoi pas ?

ALBERT THIBAUDET

*
* *

LA POÉSIE

IMAGES DE MOUX, par *Jean Lebrau* (Le Divan).

Dès les premières pages, Jean Lebrau avoue : « Je préfère la

stance à l'ode ». C'est le trait essentiel de ce poète des dépouillements et des décantations. Toujours il filtre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de l'immense rythme que le cyprès — le cyprès, condensation d'espace.

Moi qui suis engagé dans pas mal de batailles et qui les aime, souvent je tourne ma pensée vers ce village de Moux qui sert de contrepoids à mon tourment. Là vit Jean Lebrau comme peut-être je pourrais vivre, dans une grandeur fraîche et sûre. Et une sorte d'appel me parvient. Mais je songe encore à Henry Bataille, lui aussi fils de Moux. Peut-être rêva-t-il de vivre à Moux au bord de la stance. Or, il vécut en pleine ode, et y mourut.

C'est toute la question de l'amateurisme, au sens grave du mot amateur. Et c'est aussi l'affaire Marthe et Marie.

Jean Lebrau a choisi la meilleure part. Pays et homme : quelle concordance, quelle union marque ce livre entre la patrie et le cœur ! De Jean Lebrau ou de Moux, quel est celui qui est fait pour l'autre ? Ils sont égaux et frères. Un détachement, un ascétisme spirituel qui volontiers s'affuble de rires et de termes gras : Lagrasse, etc. « C'est ainsi que je m'habituai peu à peu à trouver pénible la compagnie des hommes et à voir volontiers en eux des ennemis » dit Lebrau. Et encore : « Ce que valut la faible chair, ce que valut l'orgueilleux esprit, une pincée de cendres et une poignée d'os ». Par là, par ce sens de la vanité, Jean Lebrau rejoint sa terre. Là-bas, la nature aussi considère un peu l'homme comme son ennemi. Il y a du judaïsme dans ces garrigues viticoles.

Et à chaque page, en leit-motif, le vent. J'aime ardemment le vent. Le mistral de Marseille, la tramontane de Perpignan, le cers de Limoux et de Moux font mes délices. Le vent est le seul bon compagnon de mon désir. « Le vent est-il romantique ?... Le vent est superbe, voilà tout », dit Jean Lebrau. Volontiers j'appelle le vent dans mes phrases. Un certain vent aigu et dur, le vent de Moux.

Ces *Images* de Jean Lebrau ont la force fine, la marbrure, le tranchant et l'ardente caresse du cers.

JOSEPH DELTEIL.

*
* *

LE ROMAN

LES MESSAGERS INUTILES, par *Jacques Chenevière* (Grasset).

Ce qui caractérisait les deux premiers romans de M. Jacques Chenevière, — l'*Ile déserte* et la *Fontaine de Jouvence*, — c'était la volonté et l'art, après avoir choisi un thème exceptionnel ou même irréel, coloré par l'éclat de l'aventure ou du merveilleux scientifique, de lui donner un développement de pure psychologie, d'extraire de ces situations invraisemblables des analyses sobres, mais minutieuses du cœur humain.

En dépit des apparences, il n'a pas agi autrement dans les *Messagers inutiles*. Ici encore il met brusquement son héros principal, Daniel, en présence d'un phénomène merveilleux, aussi merveilleux et lourd de conséquences pour ce Génevois ardent et comprimé, fils de fils de pasteur, ancien moniteur de boy-scouts qu'avait pu l'être le don de l'éternelle jeunesse pour l'héroïne de la *Fontaine de Jouvence*. La vie de Daniel est bouleversée, éclairée, dominée par le spectacle et l'exemple d'un grand amour triomphant avec tranquillité de toutes les contraintes sociales.

La conception que se fait du roman M. Jacques Chenevière nous apparaît maintenant en pleine clarté. Il ne saurait se contenter d'une tranche de vie naturaliste, ni même morale. Il estime que tout récit valable doit être mis en branle par un fait-divers brutal — vraisemblable ou non —, et ce point de départ une fois donné par son imagination poétique, M. Chenevière ne veut plus être qu'analyste et moraliste. Il abandonne son fait-divers ou plutôt ne le fait plus rebondir. Il n'en a besoin que comme d'un postulat et comme du réactif qui mettra en mouvement l'âme et le cœur de son héros.

Dans les *Messagers inutiles*, le fait-divers, c'est l'enlèvement par Marc de la sœur de sa femme, encore jeune fille, leur départ pour Rome où Horace et Daniel les rejoignent et essaient en vain de les ramener au bercail. Le tranquille refus des amants, leurs certitudes qui indignent Horace, révèlent Daniel à lui-même, lui découvrent la vie, la passion, tandis qu'à Genève la femme délaissée et ses parents n'ont d'autre souci

que d'étouffer le scandale. C'est ici pour le lecteur le point culminant du roman. Pour M. Chenevière, c'est la fin de l'exposition et ce qui l'intéresse le plus, c'est l'existence de Daniel depuis ce moment que suit son départ pour Paris, où la vie, la passion sont plus intenses, la liberté plus assurée, les horizons plus vastes jusqu'à celui où il retrouve les amants mariés et embourgeoisés, toutes choses arrangées, les deux anciennes rivales réunies sous le toit de leurs parents, l'oubli venu pour tous sauf pour lui qui demeure la victime de cette passion comme la protagoniste de la *Fontaine de Jouvence* l'était de son éternelle jeunesse. Autour de lui tout le monde a vieilli ; lui seul qui n'a pas vécu a gardé le feu de sa jeunesse, sans les illusions. Il se consacrera à l'éducation de l'enfance pour s'évader de lui-même sans déchoir.

M. Chenevière a traité sans faiblir toute la première partie de son livre ; il a moins bien réussi dans la longue analyse du cas de Daniel ou du moins il n'a pas su imposer cette analyse à son lecteur qui regrette d'avoir à détourner les yeux du beau couple courageux pour les reporter sur un simple témoin, si sympathique soit-il. Ce qui pour M. Chenevière était un simple prétexte est pour son lecteur l'essentiel. D'où un léger malentendu qui nuit à la fin du roman.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

TROIS-QUARTS DE MONDE (Fayard) ; JOURNAL D'UN COLONEL (Editions de la N. R. F.), par *Jean Fayard.*

Oxford et Margaret, le premier livre de M. Jean Fayard, superposait à l'étude introspective d'un adolescent français un tableau de mœurs anglaises poussé jusqu'à la satire. On retrouve ce même mélange d'observation sociale et de psychologie dans *Trois-quarts de monde* et *Journal d'un Colonel.* L'observateur y apparaît nettement supérieur au psychologue, bien qu'il ne se donne pas libre carrière et reste — (ou tente de rester) — toujours subordonné au psychologue. M. Jean Fayard ne semble pas se rendre compte qu'il est surtout doué pour une peinture satirique de ce temps, il donne l'impression de

s'arrêter constamment au bord de la satire, de ne jamais pousser à fond ses avantages, de les ignorer.

C'est, dirait-on, contrairement au dessein de son auteur que le roman assez banal de Jacques Dolent, jeune homme curieux du demi-monde, devient le roman, beaucoup plus original et piquant, de Simone Darsancourt, femme émancipée. Simone est le reflet féminin de ces personnages « disponibles » dont Soupault, Léon-Pierre Quint, plusieurs autres jeunes romanciers ont peuplé leurs ouvrages : on lui voit accomplir avec tranquillité et sans effort les gestes les plus décisifs, comme celui de quitter définitivement son mari pour passer trois jours à Chantilly avec son greluchon. Mais cette liberté intégrale, qui est la passion en vogue depuis 1918, comme la phtisie était la maladie à la mode vers 1830, est un aliment trop fort pour une petite femme. A peine est-elle divorcée et précipitée dans ce demi-monde qu'un besoin éperdu de respectabilité la reprend, qui la conduira à un second mariage avec le plus bourgeois des avoués de Saint-Quentin. Bon gré, mal gré, consciemment ou non, c'est un regard aigu qu'a jeté M. Fayard sur notre monde à l'envers : l'attirance vers la noce, le débraillé, la liberté des mœurs de nos bourgeoises, tant qu'elles se sentent protégées par l'anneau nuptial ; une fringale d'ordre et de respectabilité dès qu'elles se trouvent définitivement déclassées. De cette curieuse navette entre le monde et le demi-monde, M. Fayard n'a pas tiré tout le parti comique qu'il aurait pu. Il eût fallu pour cela multiplier les types secondaires comme l'a fait par exemple Colette dans *Chéri*. Du moins M. Fayard a-t-il réussi à évoquer une figure de femme qui est bien d'aujourd'hui et dont la courbe de déclassement et de reclassement eût été à peu près impossible à concevoir avant 1914.

Rien de plus pirandellien que le thème du *Journal du Colonel*. L'être intérieur de ce brillant colonel de cavalerie est aux antipodes de son être social. Il souffre de commander, d'être commandé ; il est plein d'ironie pour la vie militaire, la vie mondaine. C'est un rêveur, un philosophe, un tendre. Et il passe à juste titre, si l'on en juge par tous ses gestes, pour un homme d'action et de devoir, un militaire durci par le métier. Et il est en réalité l'un et l'autre. Ici encore, plus que l'analyse de cette dualité, ce qui est piquant, ce sont les à-côtés du récit, l'évoca-

tion en camaïeu de la petite ville de garnison, de la colonelle, de la vie de caserne, l'épisode de la fugue à Paris. Plus qu'à la confession du colonel, c'est au cadre qui l'entoure et le presse que nous donnons notre intérêt.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

L'ASCENSION, par *Lucien Bourgeois* (Rieder).

Un ouvrier nous parle de sa vie, et c'est la plus belle des aventures intellectuelles, « l'ascension » en effet, un effort pathétique pour « comprendre une vie supérieure » et conquérir ces domaines du cœur et de l'intelligence que la société moderne « tacitement interdit au travailleur ». La misère le tire en bas ; car tout devient tradition et l'homme du peuple se fait de son abaissement même un point d'honneur ; quelle serait cette fierté de n'accepter pas la vie de tous les siens, de prétendre lever la tête ? Rien ne le tire en haut : l'ordre, qui n'est jamais plus stable que quand il est fondé sur l'ignorance et l'inconscience, veut qu'il pense peu. Il avance cependant. Comme il n'a jamais pu être apprenti, obligé de gagner sa vie tout de suite, il accomplit le plus souvent des besognes de manœuvre, et sa fatigue est égale à son dénuement. Mais sa vraie misère fut de ne pouvoir penser, et comme à ses plus beaux souvenirs, il fait une place dans son récit à tous ceux qui le soutinrent un moment, l'aidèrent à durer et ne contrarièrent pas « ce besoin de posséder un cœur d'homme » qui le torturait. Ce furent pour la plupart d'humbles gens comme lui-même. Enfin il retourna si bien et si longtemps « ces problèmes qu'une incompréhensible destinée pose devant l'homme et que l'homme ordinairement écarte pour vivre (et ainsi en effet il peut vivre) », qu'un jour il put écrire ce petit livre, *L'Ascension*.

Dans quelle mesure, nous racontant sa vie, nous raconte-t-il la vie des siens, comme sa tendresse le lui fait dire ? Est-ce vraiment un « homme de la masse » qui parle ici et son histoire merveilleuse est-elle en même temps une histoire exemplaire ? Il sait mieux qu'aucun auteur que « l'histoire de la vie d'un homme n'est bonne et valable » que si elle est sincère et porte témoignage pour l'homme en général. Et ainsi il a écrit le livre le plus concret et le plus personnel et en même temps le plus

général et le plus humain. Mais peut-être son livre témoigne-t-il bien mieux encore pour l'homme en général que pour la classe des prolétaires. Hélas ! il faut bien qu'il se l'avoue, cet effort même qu'il a fourni, son « ascension » même, a fait de lui dans sa classe comme un irrégulier. Et c'est peut-être une des réflexions les plus tragiques que suggère ce livre : la masse ne saurait avoir de témoins. Acquérir les moyens d'exprimer son tourment, c'est d'une certaine manière cesser d'en être, devenir inapte au témoignage. Cet homme que la passion de la grandeur et de son « salut » anime, il lui faut bien reconnaître que des milliers des siens ne sentent nul besoin d'être « sauvés », n'ont encore nulle conscience d'eux-mêmes, ne sont, hélas ! que des « bourgeois sans rentes » ou « des patrons sans ouvriers ». Mais je l'entends ajouter tout aussitôt : comment en serait-il autrement ? Il écrit à la première page de son livre : « Je connais les miens. Je ne me fais pas d'illusions sur leur valeur générale ; je n'ignore pas leur apathie pour les choses de l'esprit, mais je sais aussi leur lassitude, leur accablement sous la continuité de l'effort physique ; et à cause de cela je les comprends ».

Michelet disait que « le difficile n'est pas de monter, mais, en montant, de rester soi ». On peut assurer que Lucien Bourgeois a résolu ce difficile problème. Je ne sais rien d'émouvant comme ces simples et fortes paroles : « J'ai compris à la longue que le mieux que j'avais à faire, si j'étais susceptible de faire quelque chose de bon, était de rester moralement, *et à tous les autres points de vue*, avec ceux au milieu desquels le sort m'a fait naître. Cette prétention surprendra plus d'une personne, en commençant par mes proches, mais je sais que cela est bien et qu'il le faut. »

C'est un fait bien digne de réflexion que ces conclusions soient celles d'un homme qui — tout son livre en fait la preuve — n'a pas d'autre intérêt véritable que celui de l'âme humaine et de l'esprit humain.

J. GUEHENNO

*
* *

LA CROISIÈRE INDÉCISE, par *Jacques Spitz* (Editions de la N. R. F.).

Le roman le plus prolifique qui ait vu le jour en France au cours du XIXe siècle est sans aucun doute l'*Education sentimen-*

tale. On compte par centaines les romans de débutants qui ont pour thème l'apprentissage de la vie par un jeune homme. L'attrait constant de ce type de roman n'a rien qui étonne : c'est celui qui permet le mieux à un écrivain de moins de trente ans de transposer ses premières expériences et de styliser son autobiographie, — ou plutôt des fragments d'autobiographie. L'écueil ordinaire, dans pareille entreprise, c'est de découper un personnage unilatéral entre les trente-six (ou les cent mille) personnages dont se compose un adolescent au seuil de l'action et du rêve.

M. Jacques Spitz, lui, s'est refusé à tricher et à préférer en lui-même pour l'incarner une tendance plutôt qu'une autre. Il a prétendu donner des aspirations, des tourments de sa vingtième année une série de projections distinctes, un échantillonnage complet au lieu de la réduire à une unité factice. Et de chaque face de lui-même, il a extrait un personnage et entre tous ces personnages, issus de lui par scissiparité, il a fait courir une intrigue, suscité des contrastes et des querelles. Il a, non pas construit un roman en forçant jusqu'au réalisme ces fragments animés de sa vision multiforme de la vie, de ses multiples aspirations — mais imaginé un conte pour s'y regarder agir et rêver sans entraves et y refléter toutes les attitudes et tous les caprices de son intelligence et de sa sensibilité.

Une admirable tempête, à la fin du conte, en brassant et en unifiant ces éléments épars, met un terme à ce jeu ironique, que soutient de bout à bout l'agrément de la plus fine fantaisie. Publié deux ou trois ans plus tôt au lieu de l'être en pleine période de création pro-réaliste et anti-fantaisiste, ce roman d'évasion se fût sans doute imposé d'emblée. Il témoigne des dons les plus précieux et de l'esprit le plus libre et le plus délicat. BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

PAGES CARACTÉRISTIQUES de *Baltasar Gracian*, précédées d'une étude critique par *André Rouveyre*, traduction originale et notices par *Victor Bouillier* (Mercure de France).

Un des plus puissants créateurs de l'histoire, le soldat basque

Iñigo de Loyola s'attacha, non point à composer harmonieusement son caractère, mais à susciter en lui un personnage qui fût maître absolu sur la scène du monde intérieur : sa volonté ploierait sens et facultés. L'autorité de ce héros tragique a duré pendant des siècles et continue de façonner des jésuites. Etonnante conquête qui s'étend, non dans l'espace, mais dans le temps, et à laquelle s'accorda le P. Baltasar Gracian pour en tirer profit et ensuite la secouer violemment.

Formé par les *Exercices*, Gracian leur emprunte sa méthode, mais refuse cette sépulcrale obéissance à laquelle ils tendent : ce n'est que de la vie qu'il en tire, pour lui, pour sa propre nourriture et sa propre défense. Son irrépressible personnalité brise tout à coup la monotonie de l'expérience ignatienne. La créature se sert contre son créateur des armes fournies par celui-ci même. Quel extraordinaire intérêt humain ce retournement ne prête-t-il pas aux ouvrages de Gracian ! C'est celui qu'en dégage M. André Rouveyre, qui a le sens des situations dramatiques.

Tout est drame en effet dans le génie tumultueux et tortueux de M. Rouveyre, dans ses dessins qui creusent les visages et les corps pour y découvrir la trace des passions et le progrès de la décomposition et de la lutte pour la mort, dans sa phrase qui se forme si courageusement et s'efforce à travers tant d'obstacles et de conflits. Et voici qu'à propos de Gracian, il imagine sur le motif de l'histoire de l'irréel et de la création du monde par l'esprit une grandiose tragédie dont les acteurs sont Descartes, Pascal, La Rochefoucauld d'une part, et, d'autre part, Kant, Schopenhauer, Nietzsche. Le sens moral, le transcendentalisme, la volonté de substituer aux lois cosmiques une construction où tout l'esprit d'un homme se soit ramassé, tous les traits qui marquèrent nos psychologues du XVIIme siècle, M. Rouveyre les voit reparaître chez les trois géants allemands. Mais Gracian est le nœud du drame. On sait en effet qu'il influença La Rochefoucauld et qu'il fut l'auteur favori de Schopenhauer. Ainsi il projette son ombre sur les deux grands mouvements spirituels où M. Rouveyre veut voir la palpitation du moi se formant et se concentrant pour s'imposer au monde.

Quelques esprits choisis — avec M. Adolphe Coster, M. Alfonso Reyes — connaissent le prix de la lecture des traités de Gra-

cian et forment, sous ce signe de prudence, de noblesse et de difficulté, une discrète et modeste maçonnerie. Malheureusement tout l'accent, le métal du grand concettiste risque de se perdre dans une traduction française. M. Victor Bouillier, qui est le fils d'un cartésien, et à qui l'étude des moralistes est familière puisqu'il est l'auteur d'une belle thèse sur Lichtenberg, a tenté la prodigieuse gageure de traduire les pages les plus caractéristiques de Gracian. Il a choisi de le faire en arrondissant les angles pour rendre plus accessible, au préjudice de la singularité formelle des maximes, qui s'efface, le sens intime, la contexture morale de Gracian. De là une lecture souple, charmante, heureuse, où nous entendons de plain-pied les conseils et les intentions de l'auteur. Peut-être néanmoins des raideurs, des ellipses, des obscurités, des attitudes forcées ne nous eussent-elles pas déplu.

M. André Rouveyre me semble, lui aussi, avoir un peu trop dédaigné, afin de mieux atteindre l'essentiel, ce qui ne lui paraît qu'un somptueux et chatoyant manteau. Mais l'essentiel chez un artiste, fût-il en même temps un psychologue de la qualité de Gracian, c'est aussi son style. Et pour ce psychologue, le concettisme devient une de ses façons de se défendre : il participe de son système moral. M. André Rouveyre, s'il n'a pas développé ce point, l'a du moins entrevu : « Il faut saisir, observe-t-il, que l'extravagance, soit dans la subtilité, la *chinoiserie,* soit dans la magnificence, le somptueux, l'orné où se jette Gracian, c'est une généreuse volonté de pénétration qui règne. » Et il ajoute : « Gracian consume, pour comprendre. » Excellente formule qui s'appliquerait aussi à Gongora, aux architectes baroques, peut-être au Gréco, à tous ces artistes riches et pénétrants qui tantôt amoncellent les trésors de leur imagination pour mieux définir l'objet et l'exposer à nos regards avec tous ses tenants et aboutissants et toutes les possibilités que lui a données la nature, tantôt le creusent et le corrodent jusqu'à une ténèbre dont notre esprit s'excite à interpréter l'énigme.

M. Rouveyre me fait reproche de douer Gracian d'une conception trop élevée de l'humanité. Je crois que si on rapproche Gracian de Machiavel, par exemple, à qui on l'a souvent comparé, on doit aussitôt constater quelle portée plus vaste le premier accorde à la volonté humaine et à sa puissance. Là où

Machiavel parle en politique, Gracian parle en esthéticien, qui, s'il est doublé d'un satirique, — et le plus amer qui soit, — sait néanmoins le chef-d'œuvre de beauté et d'harmonie auquel l'homme peut s'élever. « *Qué singular te deseo !* » s'écrie-t-il à la première page du *Héros*. « Comme je te veux singulier ! Quelle singulière merveille je veux faire de toi ! » Et il continue : « J'entreprends de former avec un livre nain, un gigantesque héros et avec des périodes brèves des faits immortels. » Ce début allègrement ambitieux cadrant avec le finale du *Criticon*, la recherche de Felisinda et cet appétit de gloire, voilà qui prouverait assez que Gracian ne doutait pas de l'homme. Il le voyait, comme Pascal, et très haut et très bas.

Ce livre suggérerait bien d'autres observations, tant il est riche de substance. J'ajoute que son architecture est claire, judicieuse et solide : le choix des morceaux traduits est excellent et les notices historiques et critiques de M. Bouillier projettent sur leur lecteur une admirable clarté.

JEAN CASSOU

*
* *

LA LIBERTÉ HUMAINE, de *Schelling*, traduction de *G. Politzer* (Rieder).

Les *Recherches sur l'Essence de la Liberté Humaine*, de Schelling, sont à n'en pas douter un des monuments de la métaphysique romantique, et l'on ne saurait trop féliciter le directeur de la nouvelle collection *Philosophie* de nous en donner aujourd'hui une traduction qui a le mérite de n'être du moins pas sensiblement plus obscure que l'original. Je regrette seulement que M. Henri Lefebvre, qui l'a fait précéder d'une importante introduction, ait cru pouvoir se dispenser d'y fournir un certain nombre d'éclaircissements selon moi indispensables à l'intelligence de ce traité. Il eût été nécessaire notamment de signaler, d'une part, le fait que les *Recherches* correspondent à une réaction partielle de Schelling contre son propre spinozisme, tel qu'il s'était affirmé dans la *Darstellung* de 1804, même contre le néo-alexandrinisme du *Bruno*, et d'autre part que cette réaction s'explique sans doute avant tout par la découverte que Schelling fit à cette époque du mysticisme de Böhme. Ce n'eût pas été là verser dans un historisme suranné, mais simplement orienter le

lecteur au seuil d'un livre dont la difficulté est extrême. M. Lefebvre aurait par contre été mieux avisé en s'interdisant tout rapprochement entre le philosophe de l'Idéalisme Transcendantal et M. Bergson : s'il lui plaît de prendre les mesures de ce dernier, c'est là une opération qu'il valait mieux différer ; et je crains que nous n'ayons été quelques-uns à sourire en lisant que l'auteur de *Matière et Mémoire* est un esprit « peut-être bien parent de Schelling, mais prudent, élégant, fluet, très français avec peu de vie de l'esprit et très peu de sens de l'éternité. » La vérité est que le problème Schelling-Bergson est d'une grande complication et ne pourra être abordé qu'avec des précautions critiques peu compatibles avec la manière effervescente de M. Lefebvre.

Ce n'est point ici le lieu de rendre compte en détail du traité de Schelling ; je suis d'ailleurs forcé de confesser que sur certains points la pensée qui se fait jour dans les *Recherches sur l'Essence de la Liberté Humaine* ne me paraît pouvoir être appréhendée qu'indirectement et par l'intermédiaire des grands traités de Böhme. Elle risque autrement de demeurer inintelligible. Ce qui est de la plus grande importance non pas seulement historique mais intrinsèque, c'est l'effort qu'a fait ici Schelling pour fonder la liberté humaine ontologiquement, ou plus exactement encore pour la greffer sur la vie divine elle-même et comme à l'intersection de ce qui en Dieu est nature et de ce qui est esprit. Ainsi que chez Kant, le Kant de la *Religion dans les Limites de la Simple Raison*, le mal est ici traité non point du tout à la façon leibnizienne comme une limitation, comme un moins-être, mais comme une réalité positive. Seulement au lieu de se borner à y reconnaître une donnée de la vie morale et religieuse, Schelling a tenté avec une audace presque sans exemple dans l'histoire de la pensée spéculative non seulement d'en définir la nature mais de le localiser dans l'architecture métaphysique de l'univers. Par une transposition singulière il semble avoir prolongé ici dans le domaine ontologique les théories médicales de ses amis les Natur-philosophen, notamment de Baader. Il a été ainsi amené à concevoir le mal à la fois comme la dislocation du lien normal des puissances de l'être et comme l'instauration d'un ordre du désordre qui serait proprement démoniaque. Il me semblerait infiniment curieux de

recherche si cette théorie étrange et profonde ne se serait pas propagée de façon souterraine, notamment en Russie, et si elle n'éclairerait pas par exemple certains des points les plus mystérieux de la psychologie dostoïevskienne.

Ce n'est pas tout. Par la notion tout ensemble concrète, intuitive — et cependant trans-historique qu'a eue Schelling d'une dialectique des puissances de l'être, on peut se demander si, prévoyant l'inévitable échec d'une philosophie des catégories quelle qu'elle soit, il n'a pas conçu un type de spéculation extrêmement neuf et qui encore à l'heure actuelle paraît à peu près vierge, cela malgré les tentatives d'un Secrétan par exemple — une métaphysique qui reconnaîtrait l'être à la façon d'un dramaturge qui explore en tâtonnant une situation donnée et sent frémir sous sa pression les ondes lointaines qui l'ont créée et l'irriguent.

GABRIEL MARCEL.

*
* *

LES PENSEURS DE L'ISLAM, Tome V. *Les sectes, le libéralisme moderne*, par le Baron *Carra de Vaux*. (P. Geuthner).

L'œuvre du baron C. de Vaux, *Les Penseurs de l'Islam*, trouve son terme dans ce V^e^ volume ; les deux premiers avaient paru en 1921, et les tomes III et IV en 1923. Apparence monumentale, contenu maigre, et au total aucun résidu nouveau. Cependant le public français, qui a tout à apprendre en ces matières, qu'il lui importerait si fort de ne point ignorer, s'instruira s'il lit ces pages abondantes et faciles, où rien n'attire, mais où rien ne rebute.

L'ouvrage s'achève par trois pages bien curieuses sur l'Islam : « On remarquera que la place des esprits véritablement islamiques (dans l'évolution de la pensée musulmane) est la moindre ;... la majorité est composée de penseurs ou indépendants de la religion, ou hérétiques, ou presque hostiles. L'effort intellectuel n'a pas contribué principalement à développer l'islam, mais bien plutôt au moyen-âge à réagir dans le sens de la Grèce antique ou de l'ancienne Perse, soit en général dans le sens néoplatonicien, et, en approchant de l'époque moderne, à assimiler avec modération les idées et le progrès européen. »

Cette thèse renferme beaucoup de vérité. Mais pourquoi l'auteur ne l'a-t-il pas placée au centre de son œuvre, qui aurait pris de la sorte un intérêt critique de réelle importance ?

P. MASSON-OURSEL.

*
* *

NOTULES

Paralipomena par *Théo Varlet* (Crès).

Le talent de Théo Varlet a deux faces, partagé qu'il reste entre « les vieux rêves mystiques » de sa Flandre natale et « la volupté antique » retrouvée aux rivages de Cassis. Et sa musique aussi a deux tons ; virulence satirique lorsqu'il maudit « l'opaque et morne » hiver du Nord qu'empoisonne « la vieille drogue Littérature » ; lyriques effusions devant la beauté du printemps païen, l'éternelle jeunesse de Daphnis et Chloé nus. Néanmoins, en ses meilleures heures, les deux inspirations se réconcilient : celui qui se glorifie d'être une « bulle de joie élémentaire » s'élève à la conscience panthéiste de Spinoza. *Paralipomena*, significative anthologie, montre tour à tour ces poétiques dissonances et la résolution de l'accord.

▪

Les heures dorées par *A. P. Garnier* (Garnier).

Garnier imprime chez Garnier les vers dorés de ces *Heures Dorées* :

Si peut la goutte d'eau refléter tout le ciel,

un quatrain ne renfermera-t-il pas l'entière sagesse humaine ? Ceux d'Auguste Garnier éveillent un peu trop d'échos dans le passé pour contenir toute la pensée du présent : les lignes pures de quelques paysages recueillis s'y gravent mieux.

▪

Poèmes et chansons par *Louis Codet* (Editions de la N. R. F.).

Il y a dans ces poèmes tous les lieux communs de la Muse moderne, rajeunis par la jeunesse de Louis Codet, aimable confluent du néo-classicisme et de l'école fantaisiste. Ses intérieurs, ses tableaux de Normandie et de Roussillon valent surtout par un joli talent de peintre.L'originalité de Louis Codet, on la trouve plutôt dans ses *Chansons* à la gloire du printemps mouillé, des arbres humanisés, des paysages déformables, des objets familiers, des poètes favoris : là s'entend

la mélodie, aigre et charmante, d'un « cœur toujours incertain » entre la mélancolie et l'ironie.

*

Les chansons de Margot par *Philéas Lebesgue* (Malfère).

Celles-ci gardent un accent nettement populaire et sont nées avec leur musique parmi les roses et les pommiers fleuris : elles en ont le parfum et les fraîches couleurs ; leur philosophie est celle que les saisons enseignent à l'alouette. En couronnant son recueil d'une ode en vers hexamètres Philéas Lebesgue a eu la coquetterie de monter quelle science du rythme soutient cette artistique naïveté.

*

Saxophone par *René Bizet* (Editions de la N. R. F.).

Un solo de saxophone, que pourra-t-il bien exprimer, sinon le lyrisme giflé par la blague, les voyages rêvés au bruit du jazz, les railleuses vélléités, les pirouettes d'un esprit avide d'oublier son âme nostalgique ? Ainsi chante le saxophone qui se hâte de se proclamer drôle pour que nous devinions mieux sa tristesse.

RENÉ LALOU

* * *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIII[e] Arrondissement.

PRÉ-STABILISATION PROBLÉMATIQUE

Tout est calme à la Bourse, sinon sur le marché des changes et dans le monde des affaires. En fait, la plus grande incertitude continue à dominer. L'année dernière en juillet, août et septembre, la livre s'était trouvée stabilisée à 100 francs, sans que nous ayons à l'époque senti tous les bienfaits que comportait cette stabilisation. Aujourd'hui après le terrible orage de juillet, elle se tient aux environs de 165 francs ce qui est, hélas, la conséquence de toutes les fautes politiques antérieures sur lesquelles on nous invite à passer l'éponge. Mais que va nous apporter l'automne ?

Il y a un an, les billets de la Banque de France en circulation s'élevaient à 45 milliards ; ils ont atteint le 5 août dernier le chiffre formidable de 57 milliards 258 millions et le 25 août la diminution n'était encore que de 2.112 millions, ce qui les ramenait à 55.146 millions. Voici qui vous expliquera que la livre ait monté de 65 %. Les prix n'ont d'ailleurs augmenté que de 30 % et c'est pourquoi leur hausse se poursuit. Vous pensez bien que ni les restrictions, ni les économies de bout de chandelle que prétend faire l'Etat ne peuvent nous dispenser de nous demander si la livre est bien stable. Notons en passant qu'à New-York, elle a fléchi sensiblement au-dessous du pair, c'est-à-dire au-dessous de l'or ce qui n'a rien de surprenant étant donné que les charbonnages anglais sont en grève depuis le mois de mai, que sur 147 hauts fourneaux en activité en avril, il n'en reste plus que huit à feu, bref que la Grande-Bretagne est dans une situation très difficile dont les conséquences péseront sur ses affaires et sur son change pendant plusieurs mois. Evidemment, cela n'empêche pas les touristes anglais de venir en France, ce dont nous ne voulons pas nous plaindre, encore que nous ne pensions pas que les dépenses de touristes des pays à change atteignent les chiffres formidables que l'on a cités.

Quoi qu'il en soit, il serait bien téméraire de parler dès maintenant de la stabilisation du franc voire même de sa pré-stabilisation. Au reste, la loi monétaire votée au début d'août en même temps que le statut de la Caisse d'Amortissement, n'organise pas la stabilisation du franc, contrairement à ce que quelques-uns ont été trop prompts à l'imaginer. La stabilisation, faut-il d'ailleurs le répéter, ne résultera pas d'une disposition légale unique. Le jour où l'*Officiel* publiera une loi, probablement de rédaction courte, décidant qu'à partir d'une certaine date l'unité monétaire légale sera égale à la valeur d'un certain poids d'or — si l'on persiste à penser que l'or est le suprême et indispensable régulateur monétaire — ce ne sera pas cette décision qui créera la stabilité : elle ne fera que l'homologuer. En réalité, la stabilité aura été amenée par une série de mesures convergentes, dont les plus décisives ne seront peut-être pas d'ordre spécifiquement monétaire.

Le caractère simplement préparatoire de la loi est d'autant plus apparent qu'elle ne décide aucune opération ferme, mais qu'elle autorise seulement certaines opérations éventuelles. De ces opérations, il en est dont on ne dira rien, parce qu'elles ne sont définies que de façon très vague. Ce sont celles que vise l'article 4. Cet article autorise le Ministre des Finances, pendant un délai de trois mois, à passer avec la Banque de France toutes conventions permettant à cet établissement de préparer, pour le redressement du franc, la stabilisation de la monnaie. Des opérations entrant dans le cadre de cette formule, il peut en être imaginé en nombre assez considérable. Le blanc-seing temporaire accordé à l'exécutif n'est pas fait ici pour effrayer *a priori*. Le tout sera dans la manière dont il s'en servira.

La véritable innovation légale a consisté dans la levée, en faveur de la Banque, de l'interdiction d'acheter à prime des monnaies nationales. Plus simplement, la Banque de France ne commettra pas un délit, comme continueront à en commettre les particuliers qui se risqueraient à pareille opération, en achetant le louis d'or plus de 20 francs. Ce n'est pas une révolution monétaire, car la révolution a été faite depuis longtemps, par les abus progressifs et irréparables du papier monnaie : c'est la reconnaissance officielle d'une révolution de fait.

Actuellement le franc-or vaut plus de 7 francs papier, au lieu de 4 il y a un an ; le franc papier vaut à peine 15 centimes-or, au lieu de 25 centimes-or il y a un an. Cette décadence n'était nullement écrite sur les tables de la fatalité et la France pouvait s'éviter cette humiliation si elle avait eu à sa tête dès l'alerte du début de 1920, alors que la livre avait déjà poussé jusqu'à 70 francs, ce qui avait causé une véritable, mais trop éphémère consternation, des hommes capables de comprendre et surtout de vouloir.

LÉON VIGNAULT.




R. F.

a Pompe — PARIS (16e)

CHÈQUE POSTAL 680-75

-IDE

K MONNAYEURS

it

en 12 Caslon italique et romain
ouma, à Argenteuil

.. .. *Souscrit*
.. .. *Souscrits*
.. .. **250** fr.

e la présente annonce, dans l'ordre de leur réception.

u de transformation du Syndicat des Editeurs, à moins
e.

. R. F.

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR LES SOINS DE PAUL VALÉRY, LÉON-PAUL FARGUE, VALERY LARBAUD

a publié depuis un an, entre autres poèmes, essais ou récits :

PAUL VALÉRY : ***A. B. C.***
Au sujet des Lettres Persanes

LÉON-PAUL FARGUE : ***Tumulte***
Esquisses pour un Paradis

VALERY LARBAUD : ***Rues et visages de Paris***
Le vain travail de voir divers pays

*

JACQUES RIVIÈRE : ***22-25 Août 1914***

ANDRÉ SUARÈS : ***Saint-Juin***

MAX JACOB : ***Poèmes***

*

ROGER FRY : ***Moustiques***

H. VON HOFFMANNSTHAL : ***Voies et rencontres***

EMILIO CECCHI : ***Aquarium***

J. ORTEGA Y GASSET : ***Mort et résurrection***

BORIS PASTERNAK : ***Poèmes***

***

donnera notamment, dans son prochain numéro :

PAUL CLAUDEL : ***Le Poète et le Shamisen***

ANDRÉ GIDE : ***Dindiki***

MAX ELSKAMP : ***Poèmes***

RUDOLF KASSNER : ***Les éléments de la grandeur humaine***

Nouvelle adresse à partir du 1er Septembre

LIBRAIRIE HENRI LECLERC

219, rue Saint-Honoré, Paris